ANNÉE No 233 — 1er FÉVRIER 1933

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Récits d'Enfants

recueillis par

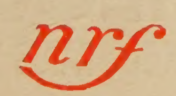
L. GUILLOUX et C. FREINET

— CHRONIQUES —

— NOTES —

Revue des Livres, Revue des Revues

par Lucien Chauvet, Jean Grenier, Jacques de Lacretelle, Julien Lanoë, André Malraux, Jean Prévost.

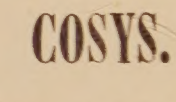


FRANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50





BIBLIOTHEQU
extensibles
et transformab



Encadreme
de divans

Tout en restant toujours
plus pratique, la Bibliothè
M. D. permet de réaliser à
de frais et progressivemen
ensembles les plus décora

Demandez le *Catalogue* N°
envoyé gratuitement avec le
complet



BIBLIOTHÈQUE M.D.
9 RUE DE VILLERSEXEL. PARIS VIIE. LITTRÉ 11-28

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

RÉCITS D'ENFANTS

Les récits qui suivent ont été écrits par des enfants — garçons et filles — de cinq à douze ans.

Dix de ces récits nous sont communiqués par Louis Guilloux. Les autres viennent de la petite revue, imprimée par des enfants, la *Gerbe*, qui paraît à Saint Paul de Vence, par les soins de l'instituteur Freinet.

LA MAMAN

Maman était au lavoir aujourd'hui. Elle lavait la laine de nos brebis. Elle avait mis sous ses pieds de grosses pierres pour ne pas se mouiller parce qu'il y a toujours de l'eau autour du bassin.

Elle trempait dans l'eau de petites poignées de laine sale et les frappait très fort de tous les côtés avec son battoir.

Elle se dépêchait vite.

L'eau était froide. Le soleil ne s'est pas montré de toute la journée. Je voyais ses mains fripées, brunes en dessus, roses en dessous, qui se dépêchaient de faire aller le battoir ; après elle a rincé la laine à l'eau claire.

Ce soir elle disait : « J'ai eu bien froid en lavant aujourd'hui et je n'ai pas fini. » Je pensais : « Pauvre maman, comme tu travailles toujours ! »

TATAN

Souvent, Tatan me dit : « Quand tu seras grande, je t'apprendrai mon métier : tapissière. »

Je lui réponds : « Il faut trop veiller. Penses-tu que cela fasse du bien de veiller comme tu le fais ! » Elle me dit : « Tous les gens qui travaillent s'usent. »

Ce soir il faut qu'elle coupe trente mètres de tulle droit fil et qu'elle pique cent mètres de rubans à des rideaux.

MA PETITE SŒUR

A midi, ma petite sœur a été broyée par un cylindre et elle a fait la pirouette par-dessus le toit, et elle est tombée dans la cheminée de la cuisine par le tuyau. Elle est tombée dans le foyer de la cuisinière. Avec sa tête elle a fait sauter le rond et il a voltigé jusqu'au plafond et il est retombé par terre et ma petite sœur est sortie toute vivante de là-dedans et on se demandait comment que ça se faisait.

A L'ÉTABLE

Ce soir, le chat buvait de l'eau dans le seau. « Va boire dehors, malpropre ! » et je le poursuivis jusqu'à l'étable en frappant des mains.

Quand je passai sous le perchoir des poules, je sentis quelque chose de chaud tomber sur mon oreille. Je crus qu'une poule me faisait pipi dessus. Je criai : « Sale bête, tu seras battue ! »

J'entends rire mon père qui n'avait pas achevé de

traire. Je regardai de son côté, je vis venir à moi un filet blanc.

C'était du lait que mon père faisait jaillir sur moi.

Je riais d'avoir disputé une poule innocente.

LA TRUIE

J'ai fait semblant d'aller voir la truie, je suis allée voir mon chat à l'écurie.

Je suis revenue à la cuisine en criant :

— La truie a un petit, venez voir !

Je ne le savais pas, mais je voulais faire une farce.

Ma mère s'est précipitée.

Un petit cochon venait de naître. Je fus bien attrapée.

Il était enveloppé d'une membrane fine et transparente ; ses oreilles étaient rejetées en arrière.

Avec ses ciseaux, maman coupa un boyau qui pendait sous son ventre.

Il alla péniblement vers les mamelles de sa mère, en prit une, mais probablement il reconnut que ce n'était pas la sienne parce qu'il alla vers une autre.

La truie donna six gorets. Le dernier était presque mort. Maman lui souffla dans la bouche, il revint à la vie.

Je trouvais qu'il n'y en avait pas assez.

MA BELLE VACHE ROSSIGNOLE

Ma belle vache Rossignole est très maline aux champs. Elle a les pattes blanches, le derrière est rouge, et les cornes pointues en relevant. Quand elle est à l'étable elle mange de l'herbe qu'on lui donne. Et quand on la détache elle veut nous donner un coup de cornes. Puis elle va au pré tranquillement. Quand c'est au moment du printemps elle va voir s'il y a des pommes et j'envoie mon chien Caporal, et il va la chasser de dessous les

pommiers et au tantôt on la ramasse et on la met à l'étable et on lui donne. Quelquefois on lui donne de la paille. Maman lui donne des choux et quand elle a fini de manger sa paille elle se couche et puis elle dort et puis lle rêve en fouettant de la queue.

LE CHAT

... Le chat saute sur la pauvre petite malheureuse souris. La souris qui rendait son dernier soupir ne bouge plus. Cela ennuyait bien le chat. Alors il la prit et la fit sauter en l'air. Elle retomba aussitôt, avec sa patte il essayait de la faire marcher. Je pensais que Raton ne savait pas ce qu'il faisait. Alors il vaut mieux le laisser faire.

LA MORT DU CHAT

Un soir, pendant les vendanges, Maman, Loulou et moi, nous allions gouverner les poules. Pétoule avait faim. Il croyait qu'on allait lui donner à manger comme aux poules. Il nous suivait.

Nous courions comme des fous !

Il est passé un homme de Collobrières dans sa camionnette bleue.

Il allait vite !

Pétoule à ce moment traversait la route. L'auto lui a passé dessus !

J'ai crié.

J'ai vu la roue qui lui passait dessus.

Il a encore fait deux ou trois cabrioles.

Il est tombé dans le ruisseau.

Il ne s'est pas sali.

Mais il était mort.

J'ai pleuré !

Ça me faisait de la peine.

Encore s'il avait été malade !

LE TIENNE

Le Tienne va un peu chez tout le monde.

Il entre sans frapper.

Il prend une chaise et va s'asseoir près du poêle, comme s'il était de la maison.

Il fume une petite pipe courte.

Son tabac est dans sa poche mêlé à des miettes de pain.

Des fois il se mouche.

Il surveille le feu, si on n'a pas mis de bois depuis longtemps il dit : « Faites du feu ! »

Si on laisse la porte ouverte il dit encore : « Fermez la porte. »

Si les enfants font du bruit il se met à crier : « A mon âge ! entendre tant de bruit ! finissez. »

Le Tienne n'est pas notre grand-père, ni notre oncle, mais il est partout chez lui.

C'est son habitude d'être comme ça.

LES IDÉES DU TIENNE

Le Tienne a de drôles d'idées.

Il voudrait qu'on se rappelle de lui quand il sera mort et c'est pour cela qu'il voudrait faire faire de grandes choses. Si vous parlez avec lui quelques instants il vous confie de suite ses projets :

Il voudrait d'abord faire installer à l'école une petite cloche, afin que la maîtresse, sans se déranger, donne le signal de la rentrée. Il disait à la maîtresse :

— La cloche, c'est ce qui ferait le mieux, mais, si le maire ne veut pas faire la dépense, il faut vous « ramasser » un petit sifflet. Au lieu de crier, vous sifflez. De cette façon vous vous reposez le gosier et les enfants comprennent tout de suite.

Il voudrait encore faire installer une horloge à la chapelle. Pour la payer on ferait une coupe de bois dans la forêt. Pour cette horloge, il est déjà allé voir le maire, le sous-préfet, le garde-général.

— Tous ces hommes qui sont dans le grand, m'ont donné « bonne bouche ».

Le Tienne parle toujours du Public. Il sait mieux que personne ce que pense le public car il va un peu dans toutes les maisons, il entend ce qu'on dit dans les veillées. Et c'est lui qui porte d'un village à l'autre les nouvelles de la semaine.

LE BRIGAND

Depuis deux mois un homme se cache dans ces bois du côté de Chantaire et les gendarmes de Viviers et de Villeneuve n'arrivent pas à le prendre.

Nous avons trouvé un de ses gîtes ; il y avait une boîte de saumon vide, des arêtes de poisson, un sac de soufre. Il avait pris ces choses aux charbonniers, mais il s'est bien attrapé avec le soufre ! Sans doute il avait dû croire que c'était du sucre ou du sel. Nous ne l'avons pas encore. Il est fin, le brigand.

Un jour nous entendons dire qu'il a volé la musette d'un vieux berger qui gardait dans le bois.

Les gendarmes disent à M. Ceysson :

— Nous pensons que c'est ce Polonais qui est venu il y a quelque temps chercher du travail par ici. Il n'a rien trouvé, alors il s'est fait voleur.

Le gendarme vient dans la cour et il demande à la maîtresse si elle se souvient de la date où Stanislas Bobel, le chômeur, avait couché dans la cave de l'école qui est aussi la « prison » du village.

Nous avons regardé sur notre imprimé. Le gendarme l'a lu et il était étonné que nous ayions marqué que Stanislas était « proprement vêtu ».

— Si, monsieur, dit Eugène ; il avait un joli tricot et des souliers fins. Je l'ai vu.

UN VIEUX PAYSAN

Un jeudi j'étais allé me promener dans un village. Là il y avait un vieux paysan qui était habillé d'un pantalon large qui tombait jusqu'à ses pieds. Il avait des sabots qui étaient couverts de boue sèche et il était coiffé d'un chapeau noir qui tombait jusqu'à ses oreilles.

Sa figure était pâle, et triste comme s'il allait mourir tout d'un coup et il balançait la tête de droite à gauche. Sa figure était ridée, ses cheveux étaient en pêle-mêle et sa barbe en broussaille.

Il parlait doucement et ne savait quoi dire. Il balbutiait quelquefois. Voilà donc sa misère.

LES RÉTAMEURS

A la Saint Jean, Eugène et Louis sont allés à Pégomas. Ils ont attelé leur mule « La Frisée » à la roulotte et en route ! Leur papa est rétameur ; il va chercher du travail.

En chemin, la mule qui avait des mouches a fait tomber la voiture dans un fossé. Mais Eugène et Louis n'ont pas eu peur.

Ils sont arrivés à la tombée de la nuit ; ils sont allés chez M. le Maire, puis se sont installés sur la place. Ils ont allumé le feu et fait une soupe de pâte au sel. Ils ont donné le bouillon à la mule. Ils ont dormi dans la voiture.

Le lendemain matin, le papa cherche une bonne place à l'ombre ; il fait un trou dans la terre, y place le tuyau du soufflet et allume le feu.

Eugène et Louis partent dans le village. Ils entrent

dans les maisons : « Bonjour, Madame ! Avez-vous des ustensiles à réparer ou à rétamer ?

— Tenez, mes enfants, rétamez ces cuillers et ces fourchettes ; et surtout qu'elles soient bien blanches !

— Réparez cette casserole ; et qu'elle soit bien soudée !

— Je n'ai rien, dit une autre ; vous reviendrez la prochaine fois. »

En passant à Valbonne, Louis est allé boire à la fontaine.

Il a ensuite regardé les baraques de nougats.

Il y avait là des tas de bonbons et des barres de nougat, longues comme le bras...

Mais Eugène n'avait pas de sou.

En retournant à la maison, Louis rêvait qu'il emportait des brassées de nougat, de quoi remplir tout un placard...

— « J'en ai tellement, disait-il, qu'il faudra que j'en donne au chien... »

Quel beau voyage !... Et comme Eugène et Louis sont contents d'être rétameurs !

LE PETIT BERGER

Maintenant, François passe toutes ses journées dans les champs. Il a quitté l'école.

Il n'y a plus pour lui ni jeudis, ni dimanches, ni jours de fêtes. Tous les jours sont pareils. Il part le matin, quand le soleil est en face, au-dessus de L'Argentière.

Il ouvre la porte de l'étable et fait sortir ses bêtes en criant : Trousté !... Trousté !... Mani !... Mani !...

La besace au dos, le bâton à la main, il pousse ses bêtes dans la ruelle. Les gens qui le voient passer derrière son troupeau se disent :

— Voilà François qui va garder !... Il n'a pas huit ans, et déjà il économise un berger à son père !...

Oh ! François ne s'ennuie jamais dans les champs !

Quand les moutons sont tranquilles, il s'amuse toute la journée. Il construit des maisonnettes avec des pierres plates et de la boue qu'il pétrit dans ses mains. Il taille des sifflets dans l'écorce des jeunes branches. Il fait des ricochets sur l'étang, ou bien, parfois, il ne fait rien : il se couche sur le dos au pied d'un mur de pierre sèche. Le soleil déjà haut le chauffe. Il ferme les yeux comme s'il dormait. A travers ses paupières closes, il voit des choses brillantes qui montent, descendent, dansent. Elles ont toutes les couleurs. S'il ouvre les yeux, il ne les voit plus.

François trouve cela très drôle.

UN ACCIDENT

Jeudi dernier, il y a eu un accident à la fosse de la Naville. Le petit Douchement Alfred, qui avait quitté l'école l'année dernière, était assis sur le bord d'une benne. Quand il entendit un petit bruit. il regarda et voulut se sauver. Un gros grès tomba sur lui : il avait les deux jambes écrasées. Un vieux mineur qui était avec lui prit son pic, le mit sous le grès et le souleva. Alors, il prit le petit Douchement : on le remonta dans une benne et on l'emmena au médecin. Là, on lui coupa une jambe. Douchement demanda après sa sœur : quand celle-ci arriva, il dit simplement : « Bonjour. » Il dit à sa mère qu'il n'ira plus à la mine.

Douchement Alfred est bien malheureux.

LE TILLEUL

Aujourd'hui, deux hommes vêtus d'un pantalon bleu, en manches de chemise, viennent abattre le tilleul.

Le plus jeune dit : Coucou, coucou, les grenouilles

ont mal aux dents, elles ont besoin de dentiste. Et toi, pauvre tilleul, tu te plains : hou hou !

Le plus vieux ajouta : Les coins du maréchal ne sont pas loin, dieu merci ! Que je devienne rentier pour ne plus travailler. C'est ma poitrine qui me gêne.

Vers trois heures, du renfort arriva :

— Tirez, tirez doucement, dit un homme.

M. le Maire était avec M. Dupont pour aider les ouvriers. Le tilleul tomba en faisant : cra cra, boum !

Le voilà par terre ! Il tombe en plein sur nos plantes. Il a fait un peu de dégâts : nous n'avions pas beaucoup d'oignons ; maintenant, nous n'en avons plus du tout ! Nos radis sont tous brisés ; heureusement, ils sont prêts à grainer.

Les choux sont dévastés, sauf quelques-uns. Les betteraves ont un peu de mal et les choux aussi. Nos navets ont les feuilles cassées. Nous ne voyons plus nos salades, elles doivent être enfouies. Il y a quelques échalottes d'arrachées, les autres ont un peu de mal.

Tout ce qui est dévasté ne poussera plus.

LA TEMPÊTE

La mer se fâche, de temps en temps, et pour de bon.

Vendredi soir un bateau a heurté des écueils, sa coque a été trouée, le bateau a coulé. On a trouvé deux hommes noyés dans le sable : Corentin Morvan et un homme de Concarneau. La femme de Corentin voulait se jeter à la mer ; des femmes la retenaient. Le docteur et un gendarme sont venus. La femme du naufragé de Concarneau est venue en auto prendre le corps de son mari : elle criait et pleurait aussi. C'était triste.

Mais quelquefois la mer abandonne des épaves. Le Gall a trouvé une casquette sur la grève en pêchant le goémon. On lit dans sa casquette : Prett, Guivarch, Pont-l'Abbé.

Elle est décolorée, elle sent la mer. Mais Le Gall aime bien sa casquette quand même.

Et, hier soir, on a trouvé une pipe de vin à Penloch. « C'est mon frère qui l'a vue le premier. Mon père a essayé de l'embarquer dans son bateau, il n'a pas réussi », dit Laurent.

Les hommes entraient dans la mer, ils avaient de l'eau jusqu'à la poitrine. Marie Dœuf a vu la première le tonneau arriver à la grève. Elle le gardait.

René lui disait : « Marie, donne-moi une goutte de vin ; je suis seul ici.

— Oh ! non, a répondu Marie, si les gendarmes le savent !

— Ils ne le sauront pas : j'irai vite chercher un seau d'eau pour remplir la pipe. »

Et René attendait toujours, assis sur le sable.

On a téléphoné aux gendarmes. Les gendarmes et les douaniers sont venus avec une charrette. Elle va partir à Concarneau. On la vendra et Marie Dœuf aura sa part. J. Dizet a entendu dire qu'elle n'aura rien.

Vous voyez que la mer est quelquefois bonne pour les gens de la côte.

L'ÉBOULEMENT DE ROQUEBILLIÈRE

Depuis longtemps, il pleuvait sans arrêt. Ces journées d'automne, avec la pluie, étaient tristes et froides. Au-dessus du village, on avait remarqué des crevasses qui allaient en s'élargissant ; quelques-unes atteignaient trois mètres et demi de profondeur. Les habitants étaient inquiets. Ils montaient souvent examiner les crevasses et ils redescendaient très soucieux.

La veille de l'éboulement, des inspecteurs étaient venus examiner le terrain. Ils avaient dit qu'il n'y avait à craindre aucun danger. Le maire de Roquebillière avait fait publier dans les rues qu'il ne fallait pas

s'inquiéter. Les gens, rassurés, se couchèrent tranquillement.

Au cours de la nuit, un homme prit sa lanterne pour aller voir si sa vache avait fait le veau.

Il entendit des craquements épouvantables. Il redescendit au village en criant à tout le monde : « Sauvez-vous, sauvez-vous, nous sommes tous perdus ! »

Alors les gens se sauvèrent : l'un sortait par la porte, l'autre par les fenêtres. Les uns étaient en chemise, les autres pieds nus. Les mamans fuyaient en emportant leurs enfants dans leurs bras.

A la maison, papa nous réveilla tous. Nous ne savions plus ce que nous faisions. J'avais mes vêtements sous le bras ; je les perdais en courant. Mon frère avait pris un peu de pain. Dans la foule, nous avions perdu ma sœur. Les gens criaient dans la nuit : « Nous sommes perdus ! Nous sommes perdus ! »

Nous étions épouvantés ; nous croyions que le village de Belvédère, situé au-dessus de Roquebillière, était tombé sur nous.

Sur la place de l'église, tous les gens à demi nus se chauffaient autour de grands feux. On partageait son pain et ses vêtements.

Toute ma famille s'était réfugiée dans une petite maison de campagne. Nous n'avions rien à manger. Nous avons fait cuire des châtaignes. Quand l'aube est arrivée, nous sommes allés traire les vaches et nous avons bu chacun un bon bol de lait. Ensuite nous nous sommes amusés aux soldats.

LE VILLAGE

Il n'y a pas beaucoup de grandes maisons, mais elles sont assez belles pour la campagne. La chapelle n'est pas trop grande, mais elle est assez grande pour mettre les gens du village. L'intérieur est beau. Les vitraux

sont très jolis. Ils sont de toutes les couleurs. Il y en a qui sont bleus, rouges, violets, dessinés comme des bonbons qu'on vend. Les gens sont presque tous contents. Ils ont leurs figures roses.

MOIS DE MAI

Des arbres feuillus, des prés verts, des pommiers et des cerisiers de neige, et des fleurs et des fleurs et des fleurs. Les gens qui s'habillent de couleurs claires, les oiseaux qui chantent, les nids, et, le matin, les fils de la vierge d'une touffe d'ajoncs à l'autre, chargés de gouttelettes d'eau, comme des perles d'argent. Le ciel immense avec son grand soleil, ses belles couleurs bleu et blanc. Je me sens prise entre deux demi-cercles, petite et vilaine parmi toutes ces belles choses.

LE CIEL ET LA LUNE

Le ciel était une demi-balle au-dessus de la terre, c'était une mer noire avec des rochers mauves et la lune d'un côté comme la lumière d'un phare. Elle avait la forme d'une tête d'homme. Le bourg avait l'air d'une cour entourée de grands murs sombres et chacune des maisons était un rocher d'où passait par un trou une petite lumière. La terre était calme et claire comme une grande maison dans laquelle une lampe fait la lumière.

HONNEUR DES HOMMES

« *Honneur des Hommes*, Saint Langage. »
Paul VALÉRY.

A Marcel Thiébaut

Ce n'est pas seulement le plaisir d'apprendre et l'orgueil de savoir, — mais n'y aurait-il pas plus d'orgueil à ignorer volontairement ? — c'est aussi et peut-être surtout le dégoût de la rhéthorique, qui nous conduit, à jamais profanes, vers les ouvrages des linguistes, et nous fait trouver une rare volupté à remonter avec eux, de forme en forme, jusqu'au sommet perdu à l'horizon des millénaires d'où ils aperçoivent l'indo-européen commun, et dont ils nous rapportent ces précieux fragments : un thème, une racine, trois lettres entre deux tirets, chaque élément précédé de l'astérisque avertisseur qui signifie « restitué » ou, plus modestement, « supposé ». Et il est vrai que notre imagination reçoit un choc et s'émeut au spectacle des concordances entre les déclinaisons et les conjugaisons de langues dont les aires apparaissent très éloignées sur les cartes ou dont les caractéristiques extérieures, les génies, semblent au premier abord n'avoir aucune parenté entre eux ; ou quand il nous arrive, de très loin en très loin, de reconnaître un thème, qui nous fait deviner un sens, dans un mot arménien ou vieux-slave que nous n'avions jamais vu et que nous ne reverrons

jamais plus ; ou lorsqu'on nous invite à concevoir que la langue qui devait être celle de Plaute et de Virgile, de Jérôme et de l'Église Catholique, et par corruption la nôtre et celle de la Encarnita et de Jeanneton, a très bien pu se constituer, prendre son origine, dans les montagnes et au bord des lacs de l'Helvétie, avoir été, par une migration, « importée de Suisse » dans le Latium ; ou encore lorsqu'on nous fait constater que le peuple qui devait donner à l'humanité la langue grecque avait, au cours de ses déplacements dans l'ombre préhistorique, si complètement oublié la mer et le mot indo-européen qui la désignait, qu'à son arrivée aux rivages de l'Égée il a dû inventer pour cette merveille un nom, et dire d'abord « la salée » (ou « *la* sel »[1]), « la plate », « la route ouverte », avant de se résoudre à emprunter à quelque nation obscure mais familiarisée avec la mer le mot mystérieux et immortel, fait de tonnerre lointain, de caresse et d'écume, la θάλασσα panhellénique.

***

Encore, à lire ces travaux sans perdre de vue leur ordre chronologique, depuis François Bopp jusqu'à Michel Bréal et jusqu'aux plus récents ouvrages d'Antoine Meillet, — sans oublier, à l'origine déjà lointaine de la grande enquête, ou conquête, le découvreur de ce nouveau monde intellectuel, le P. Cœurdoux, comme Christophe Colomb au seuil des Amériques, — nous éprouvons le sentiment exaltant d'avancer toujours vers plus de certitude, et d'entrevoir quelque chose des secrets de Babel. Et il ne faut pas oublier non plus que tout cela se faisait, que ce trésor s'entassait devant l'attention patiente et passionnée de ces Scientifiques

1. Ou, selon l'opinion d'avant-hier, la « Bondissante. »

pendant que les plus grands des Littéraires, romantiques et anti-romantiques, et ceux d'hier encore, s'attardaient dans l'empirisme des étymologies populaires du type « pituita quoniam petat vitam », énonçant avec gravité comme des vues profondes ou d'ingénieuses trouvailles leurs dérivations-calembours et leurs étymologies-calembredaines.

Chez Bopp et ses émules, au contraire, même les explications hâtives, forcées, que le progrès de la science a démontrées fausses (en sanscrit les désinences du moyen contiendraient deux fois le pronom personnel, sujet et complément, ou bien celles du passé seraient formées à l'aide d'une particule signifiant « jadis », etc...) ont quelque chose qui nous séduit, parce que nous y sentons, non plus la lourde fantaisie d'un ignorant, mais l'ingéniosité d'une longue expérience soutenue et conduite par une méthode.

Voilà de quoi nous réconforter lorsque grandit en nous, comme le soupçon d'une duperie, le dégoût et le mépris des facilités de la rhétorique, — c'est le nom permanent, et nullement péjoratif, de la littérature, — et même de ses difficultés ; lorsque l'*Enéïde* et la *Divine Comédie*, si elles ne faisaient pas appel à nos curiosités archéologiques ou, justement, linguistiques, et si nous ne les envisagions qu'en tant qu'œuvres d'art, nous tomberaient des mains tout comme des romans pour lire en chemin-de-fer ; et lorsque volontiers nous dirions à Shakespeare « Shut up » et à Victor Hugo « Ferme ça », — si nous n'avions pas la ressource de fermer, pour nous, leurs lèvres en même temps que leurs livres.



Mais nous trouvons mieux encore dans la lecture des linguistes : le spectacle de l'instabilité et du caractère essentiellement passager des langues.

Ce n'est plus, vue de loin, notion abstraite, l'idée que « quelques efforts que fasse l'homme, son néant apparaît partout » : ici nous sommes au beau milieu du fleuve qui s'écoule incessamment tout à l'entour de nous ; et la rumeur de ce fleuve, faite des clabaudements de haine et d'amour des millions de milliards d'ancêtres, n'est qu'un immense rire de dérision. A quoi donc d'immobile et qui vraiment demeure nous raccrocherons-nous, ô Vous qui avez voulu cela, et Qui ensuite êtes venu nous dire que le ciel et la terre passeraient mais que Vos *paroles* ne passeront pas, — quand le Nom même dont nous Vous nommons, le Nom de lumière que nous crions vers Vous, Père caché, dans notre angoisse, change et passe, et se conforme aux lois phonétiques ?

***

Et l'image du fleuve, même débordé, nous paraît bientôt insuffisante. Antoine Meillet parle de « débâcles », et c'est aux cataclysmes de la géologie que nous devons penser : à d'immenses éboulements que des érosions séculaires ont préparés. Alors une nouvelle faune verbale envahit le climat privilégié. Piaffant, crinière au vent, les naseaux dilatés, le Caballus rustique s'élance vers une glorieuse carrière, laissant sous la glace ou la terre ravagée l'Equus mort et bientôt fossile ; et la Bucca plébéienne rit et jase au soleil, tandis que se ferme pour jamais l'Os aux lèvres décolorées par l'agonie... Tous ces mots, débarrassés de leurs concurrents, vont en recueillir peu à peu l'héritage (le Maître d'École n'est plus là pour les chasser de la classe, ni le Rhéteur pour organiser contre eux la conspiration du silence). Des siècles de souffrance humaine et de vertu, de patience chrétienne et d'honneur, les imprégneront, jusqu'à ce qu'ils soient devenus un dépôt vénérable

transmis de génération en génération comme des armoiries, comme l'argenterie familiale.

Et cependant un nouvel éboulement se prépare. Les remplaçants naissent, grandissent, se fortifient, sortent de l'obscurité et se lavent de leurs tares. Quelques-uns sont déjà prêts, et le * Schwael attend son tour, — à moins que le mot ne disparaisse avec ce qu'il signifie. Prenez un dictionnaire de Slang de 1800 ou 1810 et comptez le nombre des mots qui sont entrés dans l'usage courant, et qui ne sont même plus notés « colloq. » dans les dictionnaires de 1900 et 1910. « Je lui ai dit : où as-tu pris cela ? » par degrés insensibles se dégrade en : « J'y ai dit : où que t'as pris ça ? » et un jour peut-être un petit écolier français sera puni pour avoir mal écrit la phrase élégante et correcte : « * Giadi : ouktapriça ? » Il sera ridicule et de mauvais ton de dire : « I have seen him », et il faudra écrire et prononcer : « * Yav seen im »... En ce temps-là, le paragraphe qu'on vient de lire ne sera plus accessible qu'à un petit nombre de spécialistes, et une bonne édition critique de ces pages, avec un commentaire enrichi d'un savant excursus sur « calembredaines », conduira son auteur, jeune encore, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres... Words... My word !... et comme si toute parole était oiseuse, paroles de chair, suivant la voie de toute chair, et avec elle retournant à la terre, Erda Modor, d'où elles avaient été tirées.

***

Mais ici intervient cette réflexion : si les langues passent et meurent, le Langage subsiste et l'Évangile est transmis. Et si c'est bien avant tout la langue parlée qui est l'objet de la Linguistique, dans la plupart des cas c'est par le moyen de la langue écrite que les linguistes l'atteignent et à travers elle qu'ils l'écoutent

comme à travers une cloison plus ou moins somptueusement ornée.

Sans doute, moins l'auteur du texte-témoin est lettré et plus il leur est cher. A

Je pense à toi, Myrtho, divine enchanteresse,
Au Pausilippe altier, de mille feux brillant...

ils préfèrent, de beaucoup : « Je mets la main à la plume à seule fin de vous faire assavoir ... » ou (authentique, recueilli l'autre hiver à Toulon) : « J'aime le petit sergeant, selui qu'a une ancre tatoué sur le bras », — c'est-à-dire les inscriptions latines de ce genre à ces vers où frémissent et scintillent toutes les nuits de Capri, de Marechiaro et de Sorrente :

Dilecta, quantum non Pholoe fugax,
Non Chloris, albo sic umero nitens
Ut pura nocturno renidet
Luna mari...

et toutefois ils sont bien obligés d'y venir et, pour faire l'histoire des langues mortes, de palper et d'ausculter à chaque instant des œuvres littéraires bien vivantes.

Non sans méfiance : ils sont en garde contre ces « langues spéciales », toujours archaïsantes et toujours limitées à une minorité de sujets parlants, — ou lisants. Langues de « milieux ». Et dans la page la plus limpide du meilleur écrivain contemporain, ils verront aussitôt ce que son beau style a de commun avec les autres « langues spéciales » : les « magiciens mots », le très-saint petit-javanais, le sacré jargon et baragouin des Frères Arvales.

***

Ils voient juste ; et nous voudrions pouvoir les mieux servir, mieux servir leur science en n'écrivant jamais

que les mots et la syntaxe de la langue actuellement parlée autour de nous ; en tâchant même de rattraper la langue parlée dans son évolution. Mais où le trouverons-nous, ce français, cet anglais, ce castillan de demain matin, quand nous voyons le vocabulaire toujours renouvelé des vigoureux et puants argots fleurir et se flétrir plus vite que les générations des lilas et des roses ? Ou bien aurons-nous la prétention de le fabriquer nous-mêmes ?

Encore une bonne intention qui va rejoindre les autres, et qui, nous laissant déçus et désemparés, nous renvoie à tout ce que nous avions renié : à ces difficultés, sinon à ces facilités, de la rhétorique, que nous avions abjurées ; à l'écriture, toujours plus ou moins « artiste » ou plaidoyère, dont nous étions saturés, et, en somme, aux « consolations de la religion », d'autant plus désirées que nous nous sentons plus imparfaits : usage et maniement « à jamais littéraires » d'une langue dès ce moment « spéciale » et vouée à la louange des choses créées ; offrandes et oblations de paroles ; syllabes effeuillées autour de nos champs et dans les rues de nos cités par le cortège des Poètes travaillant dans le ξενικόν et les γλῶτται ; prémices de paroles choisies, mises en réserve, détournées de leurs emplois quotidiens vers les mystères et les cieux ; guirlandes, bouquets et brassées de paroles à porter, avec le blé et les grappes, aux autels du Dieu qui emplit de joie la jeunesse éternelle des âmes, et leur inspire le Langage avec le chant.

VALERY LARBAUD

DISCOURS A LA NATION EUROPÉENNE [1]

III

Autres renversements de valeurs nécessaires. Glorifions l'attachement des clercs du Moyen Age à l'idée abstraite de l'Empire romain. — L'Europe sera une victoire de l'abstrait sur le concret. — Flétrissons les humanistes de la Renaissance. — Déplorons la disparition du latin au profit des langues nationales. — L'Europe devra élever les œuvres de l'Intelligence au-dessus des œuvres de la sensibilité. — Exaltons les « humanités », la culture au sens gréco-romain du mot, par opposition au sens germanique.

Je dirai encore un mouvement qu'adopta pendant des siècles toute une classe d'hommes, en Europe, et dont il vous faudra, pour l'union que vous rêvez, prêcher à vos ouailles le respect. Je pense au culte que gardèrent, durant tout le Moyen Age et bien au-delà, les hommes d'Église, les historiens, les juristes, les savants, proprement tous les clercs, pour la mémoire de l'Empire romain. C'est les yeux fixés sur cette forme, et persuadés qu'ils la ressuscitaient, qu'une poignée d'ecclésiastiques a, dans une nuit de Noël du IXe siècle, posé la couronne impériale sur le front du carolingien. C'est dans la même vision que les clercs des âges suivants saluèrent les Othons, les Henris, les Frédérics. Ils voulaient voir en eux les descendants des Constantin et des Trajan, refusaient de croire à la mort de l'Empire qui leur apparaissait, selon le mot d'un maître [2], comme

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er Janvier.
2. Lavisse.

une nécessaire manière d'être du monde, transcendante aux caprices de l'histoire. Les statuts juridiques qu'ils forgeaient pour ces princes, ils les donnaient comme une suite des constitutions romaines, et leur foi dans celles-ci se maintint si longtemps que, hier encore, les manuels de droit dont usaient nos recteurs s'en inspiraient toujours. Si l'on voulait, a-t-on pu dire, dresser l'acte de décès légal de l'Empire romain, il faudrait descendre au 6 août 1806, heure où François II résigna son titre d'empereur romain de nation germanique pour prendre celui d'empereur d'Autriche [1].

La fascination de ces hommes par l'ombre du grand Empire, leur persistance à prendre pour une survie de cet organisme des établissements qui n'avaient plus rien de commun avec lui ont été, elles aussi, objet de sourire pour les éducateurs de ma génération. Ils nous dressaient à trouver enfantine l'aptitude de ces âmes à construire dans le fictif, leur étonnante puissance à méconnaître leur temps et ses réalités. Ce n'est pas sans quelque pitié que l'un d'eux constatait : « Les penseurs du Moyen Age ignoraient les chartes de communes, les contrats féodaux, tous ces droits de pays, conditions et personnes qui s'écrivaient alors. Ils gardaient le trésor des reliques classiques et chrétiennes qui, par un effet de la confusion établie entre l'Église et l'Empire, étaient pour eux également sacrées... Leur façon de penser était déterminée par l'interprétation d'un passage de la Bible, d'une parabole du Christ, d'un vers de Virgile ou d'un texte de loi romaine [2]. » Eh bien, là encore, il vous faudra, si vous voulez faire l'Europe, obtenir qu'elle adore ce que nous brûlions, brûle ce que nous adorions. Il vous faudra lui dire que ces hommes d'autrefois furent très grands, avec leurs yeux fixés

1. F. Lot, *La Fin du Monde antique*, 3e partie, ch. II.
2. Lavisse, Préface au *Saint-Empire* de Bryce.

sur une Idée, sur un Universel abstrait et éternel, leur volonté d'ignorer les pactes d'un lieu et d'une heure par lesquels leurs contemporains consacraient leurs basses attaches à la terre ; que ceux-là au contraire furent petits, qui, comme les légistes des rois de France, et contrairement à leur devoir de clercs, ont travaillé aux étroites formations locales et combattu l'Universel. Il vous faudra une fois de plus flétrir ce partage de Verdun comme étant le malheureux triomphe du local sur le général, du concret sur l'abstrait, du laïc sur le clérical, de l'attachement au sol sur le culte de l'idée. Il vous faudra, si vous voulez faire l'Europe, produire cet enseignement, parce que l'Europe, si elle se fait, sera nécessairement une idée, exigera de ses membres l'embrassement d'une idée, aimée en tant qu'idée, et n'aura rien de commun avec l'amour dont ils étreignent la portion de terre que leur légua leurs pères, même si cette portion de terre s'appelle France ou Allemagne.

L'Europe se fera, ici encore, comme se firent les nations. La France s'est faite parce que, chez chaque Français, à l'amour pour son champ ou pour sa province s'est superposé l'amour pour une réalité transcendante à ces choses grossièrement tangibles, l'amour pour une idée. C'est en fixant leurs yeux sur l'*idée* de la France que les Français ont refait leur nation chaque fois que, dans l'ordre sensible, elle se disloquait : sous le morcellement féodal, sous l'invasion anglaise, sous les guerres de religion, sous les déchirements de la Révolution. C'est l'*idée* de l'Allemagne qui a permis aux Allemands de faire leur nation par-dessus douze cents ans d'égoïsmes locaux. Dante et Pétrarque, en créant l'*idée* de l'Italie, ont forgé le triomphe de Cavour. Il en sera de même de l'Europe. Elle sera la victoire d'une idée sur l'amour des objets directement sensibles que sont, par rapport à elle, les nations. Elle sera, par rapport à celles-ci, ce que fut la Chrétienté du Moyen

Age, qui fut éminemment l'œuvre d'une idée [1].

Dans un de ses dialogues, Platon nous montre Socrate invitant ses disciples à vénérer ce personnage dont se moquent les servantes de Thrace, qui, les yeux fixés sur l'Idée et méprisant des choses sensibles, se laisse choir dans un puits [2]. Revenez au système de valeurs socratique. Dites à l'Europe qu'elle ne se fera pas sans quelque dépréciation du monde sensible, quelque abaissement de l'esprit pratique. La pure religion du pratique ne mènera jamais qu'à la guerre.

La partie ne s'appartient pas à elle-même ; elle relève du tout, en tout ce qu'elle est.

SAINT-THOMAS.

Voici, dans ce passé de l'Europe, un jour qu'il vous faudra hautement flétrir. C'est lorsque les docteurs de la Renaissance et de la Réforme — les « humanistes » ! — se sont dressés contre l'unité chrétienne et ont mis au service des princes et de leurs orgueils séparatistes, en la travestissant honteusement, l'idée de l'*imperium romanum* et la vénération dont elle était l'objet. Selon cette idée, la souveraineté, avec son attribut essentiel : le droit de guerre, appartenait à l'Empire et à lui seul ; elle n'appartenait pas aux parties de l'Empire, entre lesquelles, grâce à cette clause, Rome réussissait à empêcher la guerre, à faire régner la merveilleuse *pax romana*. Cette belle idée avait été transportée, telle quelle, au double directoire du Pape et de l'Empereur. Cet Empire à deux têtes, lui aussi, possède seul la sou-

1. « La chrétienté du Moyen Age fut l'œuvre d'une idée. » (Redslob, *Histoire des Grands principes du Droit des Gens*, 1932. Cité dans un bel article des *Etudes*, du 5 août 1932 : « Chrétienté médiévale et Société des nations », par J. Lecler.)

2. Théétète, 174 a.

veraineté, et contrarie par là, en théorie du moins, l'appétit de guerre mutuelle des royaumes qui le composent. Et tout de suite, sans doute, les rois repoussent cette clause, entendent se ruer en liberté chacun sur son voisin, se grossir à ses dépens. Toutefois, ils sont gênés de sentir que leurs entretueries sont une injure au droit de l'époque, qu'elles violent cette loi de l'*imperium romanum* dont la lettre, du moins, les éblouit toujours. C'est alors que leurs humanistes ont l'idée de tourner cette loi à leur profit, d'enseigner que c'est aux rois qu'elle s'applique, *à chacun d'eux séparément*, et non plus au pouvoir qui prime leurs distinctions. C'est alors que les Bodin, les Alciat, les Machiavel se mettent à conférer aux nations particulières la souveraineté et le droit de guerre, dont le concept n'avait pas été fait pour elles, mais formellement contre elles. Si encore, en niant désormais la hiérarchie des pouvoirs et proclamant l'égalité des souverainetés, ils en avaient admis la conséquence logique : le devoir pour chacune de respecter les autres. Mais non, ils décernent aux nations une souveraineté libre de tout frein, qui ne sait d'autre loi que l'intérêt de chacune d'elles. Honte à ceux dont le devoir était de combattre la passion de l'homme à affirmer son moi au mépris de tout ce qui n'est pas lui, et qui se sont faits les valets de cette passion. Honte à la trahison des clercs.

Toutefois ne l'oublions pas : certains de ces humanistes sont restés vaillamment fidèles au devoir de leur état. Singulièrement le plus grand d'entre eux : Érasme. Celui-là n'a jamais voulu signer la charte des égoïsmes nationaux que lui tendaient ses pairs. Il les rappelle au sens de l'unité chrétienne, est prêt à les flétrir de déchirer la robe sans couture de Jésus. Il leur mande : « L'esprit de Christ est fort loin de cette distinction entre l'Italien et l'Allemand, le Français et l'Anglais, l'Anglais et l'Écossais. Qu'est devenue cette charité

qui fait aimer jusqu'aux ennemis, puisqu'un changement de nom, une couleur d'habit un peu différente, une ceinture, une chaussure et de semblables inventions humaines font que les hommes sont odieux les uns aux autres ? » Et encore : « Nous avons tous été baptisés par un même esprit pour être un seul corps ; et nous avons tous bu de l'eau spirituelle du rocher pour avoir le même esprit [1]. » Ailleurs [2], il dit leur fait aux Louis XII, aux Maximilien, à maint autre épigone de sa « souveraineté ».

J'ai dit, au début de ce discours, qu'il vous faudra proposer à l'Europe des héros de l'idée européenne. Voilà l'un d'eux tout désigné. Sa statue, par vos soins, devrait se dresser depuis la mer du Nord jusqu'à l'Adriatique, à Oxford, à Paris, à Mayence, à Venise, en tous ces lieux divers où, semblable à lui-même, il a vécu sa vie de l'esprit. Parfait symbole du citoyen de l'Europe, transcendant à ses divisions.

> Tout ce qui est goût littéraire, charme, poésie, amusement... peut revêtir une forme locale ; mais la science est unique, comme l'esprit humain.
>
> RENAN, *Feuilles détachées.*

Il y a, dans ce passé de l'Europe, un autre jour encore dont on nous enseigna qu'il fut grand, que nous devions l'honorer. C'est le jour où les clercs, les savants, les hommes de l'esprit ont, pour publier leur pensée, abandonné la langue latine, et se sont mis à adopter la langue de leurs nations respectives. Vous voyez couramment, dans les manuels d'histoire et de tous les pays, un chapitre qui porte pour titre : « Éclosion des littératures nationales », et dans lequel le ton du maître implique l'admiration qu'il a, qu'il propose à l'enfant

1. *Manuel du soldat chrétien*, chapitre intitulé : « Sentiments que doit avoir un chrétien. »
2. Dans l'*Adage* : « Spartam nactus ».

d'avoir, pour ce mouvement « libérateur ». Là encore, si vous voulez faire l'Europe, il vous faudra renverser l'enseignement. Il vous faudra dire à vos fils qu'il était beau cet âge où les hommes de pensée, usant entre eux, d'un bout de l'Europe à l'autre, d'une langue unique et inaccessible au vulgaire, symbolisaient aux yeux des hommes l'unité du monde de l'esprit par-dessus la diversité guerroyante du monde de l'intérêt et de la passion ; qu'elle fut déplorable l'heure où, exprimant désormais leur pensée dans leur langue nationale, ils en sont venus à croire que la pensée elle-même avait une nationalité, et aux injures que les nations s'assènent au nom de leurs appétits ont ajouté celles, autrement blessantes, dont elles s'accablent au nom de l'esprit.

Beaucoup d'entre vous se récrient : « Quoi ! Nous allons condamner le jour où l'écrivain prit un parti d'où devaient sortir des œuvres admirables, dont la beauté est liée intimément à la langue particulière où elles se sont exprimées ? l'acte qui nous a valu la *Divine Comédie*, les *Fables*, le *Chant de la Cloche* ? » Ici, il vous faudra regarder courageusement en face la vérité. Ces œuvres que vous m'opposez, qui, pour une grande part, en effet, valent par ce qu'elles ont de national et d'intraduisible, sont des expressions de la sensibilité humaine plus que de l'intelligence. Elles sont œuvres de poètes, non pas œuvres de penseurs. Celles-ci, dans la mesure où elles sont vraiment de la pensée, ont une valeur qui, pour autant que l'esprit est indépendant de la matière, est indépendante de la forme accidentelle dans laquelle elles s'expriment. Je ne vois pas ce que le *Discours* de Descartes ou la *Critique* de Kant gagnent, en tant que pensée, d'avoir été écrits dans des langues nationales, moins encore ce que perd l'œuvre de Thomas d'Aquin, de Spinoza ou de Newton à ne l'être point. Je dirai même que l'œuvre des poètes, dans ce qu'elle porte de

beauté intellectuelle, dans la justesse de ses vues sur les choses, dans la force interne de son plan, dans le bonheur de ses proportions, est indépendante, elle aussi, de la langue où elle s'exprime ; la perfection architecturale d'une tragédie de Racine, la vérité d'un vers de Gœthe existent abstraction faite des langues où elles s'incarnent. Or, il faut vous l'avouer : vous ne ferez l'Europe que si vous placez résolument les œuvres de l'intelligence au-dessus de celles de la sensibilité, le philosophe et le savant au-dessus du poète et de l'artiste, précisément parce que l'intelligence des peuples peut, pour une grande mesure, se rendre indépendante de leurs génies particuliers, tandis que leur sensibilité le sait beaucoup moins. Vous pouvez déjà voir combien ils communient davantage dans l'étude de la physique ou de l'astronomie que dans leurs réactions devant un paysage ou devant la vie courante. Votre enseignement, l'exemple que vous donnerez par vos goûts personnels, devront se modeler sur cette idée : *l'Europe sera plus scientifique que littéraire, plus intellectuelle qu'artistique, plus philosophique que pittoresque.* Et, pour maint d'entre vous, cet enseignement sera cruel. Ces poètes sont autrement savoureux que ces savants ! ces artistes autrement enivrants que ces penseurs ! Il faut vous résigner : l'Europe sera sérieuse ou ne sera pas. Elle sera beaucoup moins « amusante » que les nations, lesquelles l'étaient déjà moins que les provinces. Il faut choisir : ou faire l'Europe ou rester d'éternels enfants.

Les nations auront été de belles Clorindes, heureuses d'être des objets sensibles et charnellement aimés. L'Europe devra ressembler à cette jeune savante du XIIIe siècle qui enseignait la mathématique à l'Université de Bologne, et se montrait voilée devant ses auditeurs pour ne les point troubler par sa beauté.

Cette résolution d'élever les œuvres de l'Intelligence

au-dessus de celles de la sensibilité, je ne la vois guère chez les éducateurs actuels de l'Europe, fussent-ils les moins acquis aux passions particularistes, les plus soucieux d'unir les peuples. Ce que je vois chez presque tous, c'est, au contraire, le désir d'humilier l'Intelligence dans sa prétention à l'universel, de l'identifier à la scolarité ; d'honorer la sensibilité dans ce qu'elle a de plus personnel, de plus inexprimable, de plus intransmissible, de plus antisocial ; d'en faire le mode suprême de la connaissance, voire de la connaissance « scientifique », en équivoquant sur ce mot. Il y a là comme une vénération de la sensation, propre à une époque décadente, dont les palais blasés sont devenus insensibles aux âpres produits de la pure pensée. Il vous faudra, si vous voulez faire l'Europe, rompre avec ces byzantinismes et revenir à l'exaltation des productions de l'Intelligence dans la volonté qu'elles ont d'ignorer les appels de la sensibilité individuelle, en vous attachant à montrer ce qu'une telle volonté implique de victoire sur la chair et de moralité.

Un des vôtres — car il veut sincèrement faire l'Europe — a exprimé avec toute la netteté souhaitable, et sous une forme frappante, le rebut qu'est pour lui l'œuvre de science. Très exactement il définit la science le domaine des problèmes où l'on ne parle du réel qu'à la troisième personne, le domaine du *lui*. Tant que nous restons dans ce domaine, déclare-t-il, « il y a en nous cette absence d'intérêt sur les choses, *cette teinte objective qui fait l'ennui* [1]. » Au contraire, dans le domaine de la véritable existence, qui est celui des *moi* et des *toi* et de leur dialogue, voire du dialogue des *moi* avec eux-mêmes, nous trouvons un iné-

1. G. Marcel, *Journal métaphysique*, p. 195. Cité par Jean Wahl, *Vers le Concret*, p. 249 (Je n'ai pas trouvé ce paragraphe à la page indiquée).

puisable intérêt. On ne saurait dire plus franchement qu'on est totalement fermé aux émotions que peuvent causer les pures idées, et uniquement capable de celles que peut créer l'intérêt que nous portons à notre personne concrète ou à d'autres semblables à elle. Or, je tiens que c'est en devenant capables d'intérêt pour le domaine du *lui* que les habitants de l'Europe feront l'Europe ; ce *lui* sera l'Europe elle-même, faite sans doute des *toi* et des *moi*, mais s'élevant au-dessus d'eux et étant autre chose qu'eux, de la même manière qu'un plan est autre chose que l'ensemble des droites qui le composent. Tant qu'ils ne sortiront pas du domaine des *toi* et des *moi*, du domaine de la « vraie existence », ils ne feront pas l'Europe, parce qu'ils seront, comme le dit fort bien le même penseur, dans le domaine de l'amour, mais seront du même coup dans le domaine de la haine, qui est le même domaine ; parce qu'ils ne seront pas dans le domaine de la justice, dans le domaine du *juge*, qui est essentiellement le domaine — ennuyeux — du *lui*, transcendant au *toi* et au *moi*. La guerre est éminemment un dialogue du *toi* et du *moi*. [1]

Il y a des hommes qui ne trouvent aucun « ennui », mais au contraire leur intérêt suprême, dans le domaine des choses étrangères au *toi* et au *moi* : le chimiste Davy se mit à danser dans son laboratoire quand il découvrit le potassium ; Hamilton quand il trouva sa théorie des quaternions [2] ; ceux qui ont connu Charles Hermite disent que ses yeux exprimaient la passion quand il parlait de certaines fonctions mathématiques. C'est en

1. G. Marcel est en droit de récuser cette dernière conséquence ; ce qu'il veut, par le dialogue des *toi* et des *moi*, c'est atteindre au domaine de l'intimité, au domaine du *nous* (p. 294) ; toutefois, ce domaine ne lui semble précieux que dans la mesure où il ignore le *lui*, le jugement.

2. Encore que la satisfaction du *moi*, en tant qu'inventeur, soit pour quelque chose dans cette joie.

conviant les peuples à vénérer cette forme d'âme que vous pouvez espérer de faire l'Europe ; ce n'est pas en leur donnant comme modèle ceux qui ne connaissent que le moi humain.

L'esprit scientifique, on l'a dit excellemment, c'est l'identification du divers [1]. On pourrait ajouter que, symétriquement, l'esprit littéraire (du moins moderne), c'est la diversification de l'identique. Ai-je raison de croire que l'Europe, pour se faire, devra être plus scientifique que littéraire ?

Platon dirait que l'Europe n'aura nullement pour principal ressort, comme certains le veulent, le respect de la catégorie de l'*Autre* ; elle sera la superposition de la catégorie du *Même* à celle de l'*Autre*, de celle de l'*Un* à celle du *Plusieurs*.

Et il ne s'agit pas du tout de détruire l'*Autre* ; il s'agit d'inviter les hommes à porter leur intérêt sur le *Même*. Quand l'apôtre s'écrie : « Il n'y a plus ni Grec, ni Juif, ni Scythe, mais Christ est en toutes choses », il n'entend nullement que ces différences nationales n'existent plus ; il entend que les hommes doivent s'efforcer de se sentir dans une région d'eux-mêmes où elles s'effacent.

J'ai dit qu'il vous fallait exalter les œuvres de la pensée pour autant qu'elles sont indépendantes de la langue accidentelle dans laquelle elles s'expriment, c'est-à-dire pour autant que l'esprit est indépendant de la matière. Acceptez-vous cette indépendance ? Du moins pour quelque mesure ? Vos goûts philosophiques du jour m'en font douter, mais croire que vous ne concevez l'esprit que joint à la matière, que l'esprit « incarné ». Vous ne m'accorderez pas, je crois, que la

1. E. Meyerson, *Du cheminement de la Pensée*, § 339, 384.

vérité d'un vers de Gœthe existe abstraction faite de la langue où elle s'est signifiée. Votre métaphysique me paraît être celle d'Innocent III, qui se réjouissait de la soumission de Jean-Sans-Terre parce que, déclarait-il, « les puissances royale et sacerdotale se trouvent ainsi unies, comme sont unis l'âme et le corps, *pour le plus grand profit de l'une et de l'autre* »[1]. Mot inouï dans la bouche d'un chrétien : l'âme trouvant son profit par son union au corps !

Si telle est votre foi, jamais vous n'inciterez les peuples de l'Europe à se dégager de leurs incarnations particulières pour s'élever à l'Esprit, qui pourrait les unir. Là encore, la première conversion que requiert votre ouvrage devra se faire dans vos cœurs.

Élevez vos écoliers à vénérer l'Église pour avoir si longtemps travaillé à empêcher le spirituel de dériver dans le national. Honorez-la, quels qu'aient été ses mobiles, quand, au concile de Trente, elle repousse l'emploi des langues nationales pour la messe, maintient le latin.

Honorez l'ordre des Jésuites quand, en pleine guerre de Trente ans, parmi le frisson naissant des orgueils nationaux, leur général commande à ses collègues : « Ne disons pas : ma patrie. Cessons de parler un langage barbare » ; quand, à la même époque et déjà depuis cent ans, leur plan d'études impose le latin dans les cours, dans la correspondance, dans la conversation ; quand, encore au XVIIIe siècle, ils enseignent en latin les langues nationales : quand, quelques années avant la Révolution et la furie des « nationalités », ils se font réprimander par le gouvernement de l'Au-

1. *Ad magnum utriusque commodum et augmentum.* (Lettre d'Innocent III à Jean-Sans-Terre, 11 novembre 1213).

triche parce qu'ils ignorent l'orthographie allemande [1].

Ne glorifiez pas le jour où la prière s'est nationalisée.

***

Et je vous dirai encore, si vous voulez faire l'Europe :

Élevez vos écoliers dans le respect des humanités comme les ont comprises les Jésuites, les *studia humanitatis*, l'étude de l'essentiellement humain. Montrez-leur que les grands adversaires de cette discipline ont été les Allemands, au lendemain de leur victoire de 1870, par leur désir de repousser une éducation valable pour l'homme universel, et de s'affirmer en tant que distincts du reste du monde et supérieurs à lui. Montrez-leur, en janvier 1871, les gorges chaudes de Bismarck, dans ses causeries avec son secrétaire, au château de Ferrières, à propos de l'humanisme ; les sorties du jeune Guillaume II contre les « philologues » ; sa volonté de faire « de jeunes Allemands et non pas de jeunes Grecs ou Romains » ; sa déclaration selon laquelle les grandes journées de l'antiquité doivent être considérées « par rapport à celles de l'Empire allemand » et l'enseignement de l'histoire aller désormais « de Sedan à Marathon » [2].

Élevez vos écoliers dans le respect de la culture, au sens gréco-romain, tel qu'il a été admirablement exprimé par un maître qui, d'ailleurs, se trouve être un Allemand : le culte du Bien et du Beau « qui n'appartient à aucun pays » (Goethe). Élevez-les surtout dans le respect de la culture en tant qu'elle est un luxe, une inutilité, une valeur non-pratique. Flétrissez le sens qu'en ont donné certains Allemands de ce dernier demi-siècle, suivis, hélas ! par tant de latins : l'art de tirer de chaque individu le maximum de rendement pour l'État.

1. André Mater, *Les Jésuites*, p. 159.
2. Cf. Michel Bréal, Revue des Deux-Mondes, 1er juin 1891.

Clercs français, prêchez la culture gréco-romaine pour tous les hommes, afin qu'ils se sentent dans une région d'eux-mêmes transcendante au national. Ne la prêchez pas, comme tels de vos compatriotes, exclusivement pour les Français, afin qu'ils se sentent encore plus Français, plus distincts de ce qui n'est pas eux.

IV

Que les éducateurs de l'Europe donnent l'exemple d'une classe d'hommes qui ne se pensent pas dans le national. — Qu'ils détruisent en eux l'œuvre du dix-neuvième siècle.

J'ai parlé de l'unité de la vie de l'esprit, que symbolisait jadis l'emploi de la langue latine par tous les penseurs de l'Europe. Il est clair qu'il s'agit ici de la vie profonde de l'esprit, des principes qui font son essence. Pour ce qui est de l'application de ces principes, de l'activité pratique de l'esprit, c'est la diversité qui est la loi, et éminemment la diversité selon les nations. Qui niera que la conduite d'un travail scientifique, l'exposition d'une doctrine, l'exploitation d'une idée, soient différentes selon qu'elles sont d'un Français, d'un Allemand, d'un Anglais ?

Ces différences, bien entendu, existaient au sein de ce que j'ai appelé l'unité spirituelle de l'Europe d'autrefois. Dans une même Université du XIIIe siècle, où se coudoyaient des étudiants et des docteurs de toutes nations, le commentaire d'un texte des *Sentences* ou d'un verset des *Décrétales* n'était pas le même selon qu'il était mené par un homme de la Saxe, de l'Irlande ou de l'Auvergne. L'usage du latin n'empêchait pas ces divergences, qui se faisaient jour ne fût-ce que par les manières diverses dont on traitait cette langue. Encore aujourd'hui, il suffit de lire le discours latin d'un docteur de Marbourg et d'un autre de Bordeaux

pour constater qu'il existe un latin allemand, très distinct du latin français.

Oui, ces différences existaient, mais les penseurs d'alors ne portaient pas leur attention sur elles, du moins la portaient beaucoup moins que sur ce qui, par derrière elles, les unissait entre eux. Sans doute, dans l'intérieur de chaque école, les étudiants se groupaient en « nations » et il serait bien difficile d'admettre, même si les faits ne témoignaient du contraire, que chacun de ces groupes n'ait point très vite senti la différence du tour de son esprit — et différence, ici, s'appelle tout de suite supériorité — par rapport à celui des autres. Mais il est très visible aussi que l'impression de ces différences s'évanouissait chez eux dans le sentiment, beaucoup plus fort, de l'identité de leurs spéculations, de leurs méthodes, de leurs idéaux ; surtout s'ils comparaient ces méthodes et ces idéaux avec ceux des laïcs. L'opposition des uns aux autres selon leurs nations dans l'intérieur d'une même école était beaucoup moins réelle à leurs yeux que l'opposition d'eux tous au monde des fonctionnaires et des marchands. C'est en bloc, et sans distinction de nationalité, qu'ils se ruaient à tout instant, dans les villes universitaires, sur ce monde des *non-étudiants* [1]. Quant aux

1. Les nations universitaires ne correspondaient nullement, d'ailleurs, aux divisions politiques de l'Europe ; elles étaient des groupements que les étudiants avaient créés librement parmi eux selon leurs affinités de race et de langue. Ainsi, dans l'Université de Vienne, au XIVe siècle, la nation d'Autriche comprend les étudiants d'Italie ; la nation de Hongrie, les Slaves ; la Rhénanie, les Français ; la Saxe, tous les Scandinaves et les Britanniques. — Les Universités du Moyen Age mettaient l'étude au-dessus de la guerre. Elles reconnaissaient aux sujets de nations ennemies le droit de poursuivre leur travail « **malgré toutes hostilités, toutes guerres, toutes représailles** ». (Statuts de l'Université de Florence, 1387.) O honte de l'Europe moderne !

[J'emprunte ces renseignements à l'excellente étude de M. A. Rastoul : l'Internationale universitaire et la Coopération intellectuelle au Moyen Age (*Encyclopédie Pax*, 1932)].

maîtres, le droit que leur donnait leur grade d'« enseigner par toute la chrétienté » *(jus ubique docendi)* les haussait, même aux yeux de leurs élèves, à un véritable caractère supernational. Il ne venait à l'idée d'aucun étudiant parisien de s'étonner d'avoir pour directeur l'allemand Albert-le-Grand ou l'italien Thomas d'Aquin, ni d'aucun bachelier viennois de trouver mauvais de confier la formation de son esprit au français Jean Gerson. [1] On peut dire que ce peu d'attention des intellectuels aux désinences ethniques de leur esprit se poursuit jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, malgré l'abandon par eux du latin et l'adoption des langues nationales. On ne voit guère, avant cette date, les penseurs d'Outre-Rhin s'employer à montrer que Leibniz ou Kant sont des cerveaux essentiellement germaniques, ni les docteurs français à établir que Descartes ou Racine ne pouvaient être nés que de ce côté des Vosges. Voltaire pouvait écrire en 1767 : « Il se forme en Europe une république immense d'esprits cultivés. »

Or, au début du XIXe siècle, vous avez renversé cet ordre. Vous vous êtes mis à ouvrir les yeux tout grands sur les manières diverses dont vous exercez l'esprit selon vos nationalités. Vous vous êtes mis à brandir ces modalités nationales, clamant chacun que la vôtre était précellente, celle de votre voisin misérable. Vous vous êtes ingéniés à en fixer les traits, à en saisir les sources, à en prendre conscience dans leurs articulations les plus ténues. Vous avez méprisé le fonds commun de l'activité intellectuelle pour n'en retenir que ces incarnations particulières, et statuer qu'elles seules méritaient vos respects. Les penseurs de l'Allemagne ont commencé, avec Lessing, avec Niebuhr ; puis ce

1. Bien mieux, dans certaines universités italiennes, à Pérouse, à Florence, à Padoue, le maître *doit être* un étranger ; la Commune entend par là qu'il demeure supérieur aux querelles des factions. (Rastoul, *op. cit.*, p. 35-36.)

fut ceux de l'Italie, avec Gioberti, ceux de la France, avec Barrès. Les peuples vous ont suivis. On n'a plus entendu parler que de science *française*, de science *allemande*, de culture *latine*, de culture *germanique*. Vous savez ce qui en advint, combien vous avez réussi à transformer les rivalités simplement politiques des nations en des haines essentielles, à rendre leurs guerres inexpiables.

Qu'allez-vous faire maintenant, vous qui voulez créer l'Europe, enseigner l'unité ? Abolir, dans vos cœurs, l'ortie de ces caractéristiques nationales ? Vous ne le pouvez pas. Vous êtes dans l'état de ces époux qui ont eu une explication terrible où ils se sont jeté à la tête l'opposition profonde des maisons d'où ils sortent et jamais ne l'oublieront. La conscience que vous avez prise de vos différences, la violence dont chacun de vous les a clamées à l'autre en ont centuplé la réalité. Ce qu'il vous faut faire maintenant, c'est accepter ces différences, les supporter, cesser de vous les asséner furieusement l'un à l'autre, reconnaître la valeur de ce qui ne vous ressemble pas ; c'est pratiquer ce que vous avez nommé vous-même le désarmement intellectuel ; c'est surtout porter vos regards sur les principes fondamentaux de l'activité de l'esprit, sur ces principes dont la garde, toujours si difficile, est votre fonction propre en même temps que votre éminente dignité et qui siègent, eux, dans une région de votre être transcendante à vos diversités nationales. Ici encore, il vous faut détruire en vous l'œuvre impie du XIXe siècle. Je vous donnerai un bel exemple de cette maîtrise.

Une des formes les plus graves de la mésentente de vos esprits en raison de leurs marques nationales est la stupeur qu'éprouve l'esprit français en face du manque de logique de l'anglais, de son acceptation du contradictoire, du non coordonné. Cette stupeur a été sentie avec une profondeur particulière et nettement formulée

par Henri Poincaré, lors de sa rencontre avec le *Traité d'Electricité* de Maxwell. Le grand mathématicien a décrit dans une page célèbre le sentiment de malaise et même de défiance qui s'empare du lecteur français quand il ouvre ce traité où tel chapitre, dit-il, pourrait être supprimé sans que le reste du volume en devînt moins clair et moins complet, où tel autre, à peu près incompatible avec les idées fondamentales de l'ouvrage, ne tente même pas de s'y accorder [1]. Mais, à la page suivante, il déclare : « Deux théories contradictoires peuvent, pourvu qu'on ne les mêle pas, et qu'on n'y cherche pas le fond des choses, être toutes deux d'utiles instruments de recherche, et, peut-être, la lecture de Maxwell serait-elle moins suggestive, s'il ne nous avait pas ouvert tant de voies nouvelles divergentes. » Poincaré reconnaît donc la valeur de l'esprit anglais dans son acceptation de théories contradictoires, *pourvu qu'on ne mêle pas ces théories et qu'on n'y cherche pas le fond des choses*, c'est-à-dire pourvu que l'on conserve le respect du principe d'identité et qu'on ne cesse pas de croire qu'une véritable explication des choses doit être cohérente. Or, *le savant anglais homologue ce jugement* ; car, bien loin de se glorifier — comme certains romantiques le voudraient — de n'avoir pas concilié ses contradictoires, il le déplore et visiblement pense que son œuvre en porte une marque d'imperfection. « Je n'ai pas été capable, dit-il avec regret et comme honteux de lui-même, de faire le pas suivant : d'étendre aux faits dont je vais parler maintenant l'explication que j'ai donnée jusqu'ici. » Ainsi, dès qu'ils portent leurs yeux sur les devoirs essentiels de l'esprit, les deux savants, si hostiles l'un à l'autre par leurs formations nationales, se trouvent en communion.

Revenez à l'éternel, et toutes les criailleries du national s'éteindront dans vos cœurs.

1. H. Poincaré, *Electricité et Optique*, *I*, Introduction.

Vous aurez à lutter grandement pour obtenir des vôtres ce désarmement intellectuel. Je ne parle pas de ceux qui font des livres pour bien établir que le *Geist* est autre chose que l'*Esprit*. Ceux-là, quoi qu'ils prétendent, ne pensent qu'à entretenir l'orgueil de leur nation et son refus de se fondre aux autres. Mais que dire de celui-ci [1] qui semble vouloir vraiment faire l'Europe et intitule une étude : « Un précurseur français de Copernic : Nicolas Oresme. » Pourquoi un précurseur « français » ? Pourquoi pas simplement : « Un précurseur de Copernic » ? De cet autre [2] qui, venant de montrer les excellents travaux que des savants allemands ont récemment produits sur l'histoire de l'Alsace, souhaite que la France ne laisse pas « accaparer » par ses voisins l'étude de cette histoire et déclare que l'Université française de Strasbourg et les sociétés savantes de cette ville « ont le devoir de monter la garde du Rhin » ? Qu'est-ce que l'idée d'accaparement vient faire ici ? Et la garde du Rhin ? Les sociétés savantes, françaises ou allemandes, ont le devoir de monter *la garde de l'esprit*, et, dès l'instant que de bons travaux sont faits sur l'histoire de l'Alsace, un vrai prêtre de la science n'a pas à s'occuper s'ils sont l'œuvre de Français ou d'Allemands. Il y a quelques semaines, j'entendais un docteur écossais faire honte à ses compatriotes parce que les meilleures éditions de leur poète national, Dunbar, étaient faites par des Allemands. Comme si l'important, pour ce ministre de l'esprit, ne devait pas être qu'il y eût de bonnes éditions de Dunbar, et non pas qu'elles fussent faites par ses concitoyens. Ce n'est pas avec des cœurs si mal déliés de leur sol que vous créerez l'Europe.

1. P. Duhem.
2. Ch. Pfister, in *Revue Historique*, juillet 1932.

Je vous dis : « Ne vous pensez pas dans le national. » Je ne vous dis point : « Ne *soyez* pas dans le national. »

D'aucuns vous ont prêché : C'est en étant le plus nationale qu'une œuvre sert le mieux l'universel. « Quoi de plus espagnol que Cervantès, de plus anglais que Shakespeare, de plus italien que Dante, de plus français que Voltaire ou Montaigne, que Descartes ou que Pascal... ; et quoi de plus universellement humain que ceux-là ? »[1] — D'abord, est-il bien sûr que tel écrivain de terroir et de renommée étroitement nationale ne soit pas plus proprement français que Pascal, plus proprement anglais que Shakespeare, plus proprement espagnol que Cervantès ? Mais surtout, est-il vrai que ce soit *en étant nationaux* que ces maîtres ont servi l'universel ? Non. Ils ont servi l'universel, parce qu'ils ont *prêché* l'universel, parce qu'ils ont parlé dans l'universel. S'ils avaient prêché le national, ils eussent eu beau être les plus nationaux des écrivains, ils eussent servi le national, et non l'universel. Treitschtke et Barrès étaient éminemment nationaux ; ils n'ont nullement servi l'universel. Erasme et Spinoza l'ont servi et n'avaient pas de nation. Vous ferez l'Europe *par ce que vous direz, non par ce que vous serez.* L'Europe sera un produit de votre esprit, de la volonté de votre esprit, non un produit de votre être. Et si vous me répondez que votre esprit ne peut être autre chose qu'un aspect de votre être, alors je vous déclare que vous ne ferez jamais l'Europe. Car il n'y a pas d'*Etre* européen.

(à suivre) JULIEN BENDA

1. André Gide.

PARISIENS DE BELLEVILLE

A Belleville, on trouve peu de fonctionnaires, peu d'employés. Dès qu'ils le peuvent, singeant leurs chefs, ils vont s'installer à l'ouest de Paris. Dans le quartier des Carrières d'Amérique, de petits bourgeois habitent des villas. Ailleurs, végète une population qui vote rouge ; ni les prêches des « équipes sociales », ni les promesses officielles, ne la détourneront de son vrai destin.

On émigre chaque matin pour gagner son pain. On ne connaît pas la joie des départs, les longues vacances, les provinces lointaines, encore moins les pays étrangers. C'est ici qu'on naît, vit, et meurt ; qu'on travaille et qu'on aime, sur sa terre natale. Rares sont les attaches avec un village. Dans les faubourgs du sud-ouest on trouve des Bretons ; dans ceux du centre, des provinciaux forment des associations amicales. A Belleville, on n'a de racines que parisiennes, des souvenirs qui remontent au temps de la Commune, et des camarades ouvriers. Certes, depuis 1914, des étrangers sont venus s'y fixer, pas campagnards, mais juifs, polonais, algériens, et leurs bandes achèvent de donner à ce lieu son caractère sinistre.

Une malédiction pèse sur ces faubourgs du nord-est, les noms en sont prononcés avec crainte. La légende de la révolution les enveloppe. Les couleurs de la misère ne sont pas riantes pour qui roule en auto aux Champs-Elysées. Il faut avoir habité Belleville pour

ne plus se griser de symboles, d'idées, d'art ; comprendre que les malheureux ne connaissent aucun de ces mirages.

En attendant l'heure désespérée qui les poussera vers d'autres territoires, comme des vengeurs ou des barbares, ils ont construit un monde où ils ont leurs joies, leurs amours, leurs biens.

Le premier bistrot venu aide à s'accommoder de cette vie de chien. Des inconnus vous saluent comme un frère ; on respire une bonne odeur de tabac, de bière, d'apéritifs. La menthe a la couleur des prairies, l'absinthe la couleur des rêves, et les hommes plus légers imaginent des départs, pensent saisir un jour la fortune.

Arrivent des copains qui fuient leur famille, ou leurs chefs, ou une maîtresse, ensemble on fabrique une société meilleure. Affalé sur la banquette de moleskine ou sur la chaise à clous dorés, les bras sur le marbre graisseux d'une table, une main serrant le verre, on regarde les flacons scintillants, les murs ornés de glaces, tandis que dans la rue les passants se hâtent, les voitures roulent. Les usages, les lois, le bien, le mal, ne comptent plus ; le vieux besoin qu'a l'homme du merveilleux s'épanouit.

L'heure de la soupe, celle du sommeil, peuvent sonner. On a quitté terre. Jusqu'au moment, hélas ! fatal aux songes, où le patron crie : « On ferme ! » On s'enfonce alors dans la nuit, en marmonnant : une journée, une dure journée encore, avant de pouvoir goûter le même bonheur. On reprend vite ses pensées moutonnières, on retombe dans son trou, à son poste...

Comme le bistrot, comme le sommeil et l'amour, le cinéma fait partie de notre existence. Rue de Belleville, sur les boulevards extérieurs, les salles se suivent, qui ont toutes un public fervent. Pour nos pères, n'existaient que l'assommoir et le théâtre.

Au ciné, on se perd dans les ténèbres, on rêve comme

dans son enfance. Avec quelle passion on regarde ces images lumineuses. On leur fait don de ses yeux, de son cœur, de sa liberté. Enfin, on est ce que le sort ne vous a pas laissé être : amant, vainqueur, criminel. Tous les désirs flottent, dans une griserie collective ; des murmures, des bruits de baisers, les sons vifs ou langoureux d'un orchestre, montent dans l'air chargé de parfums.

Et puis, nous sommes tirés de nos songes.

Les « Actualités » nous arrachent au sommeil. Impossible de farder la cruauté d'un visage, d'une scène de guerre ou de répression. Quel souci d'intimidation, d'information, de propagande, de profit, pousse à nous en rendre spectateurs ? A Belleville, ces actualités sont mal reçues, on proteste dès qu'apparaissent des financiers, des prêtres, des ministres, des généraux. Lorsqu'il s'agit de défilés, de cette grimace de guerre que sont des grandes manœuvres, s'élève le même cri que nous poussions en 1917. Les visages se durcissent. Combien sommes-nous qui déterrons nos souvenirs de la guerre ? A bas ! Les images ont disparu ; nous demeurons bouleversés d'être entrés dans les secrets du monde. Impossible de rêver plus longtemps, unissons-nous devant la souffrance et la mort !

Tous ne sombrent pas dans le désespoir. Ces couples d'amants, peu leur importe le désordre ! Des lèvres sur leurs lèvres, un sein dans la main. La joie est là...

Les cinémas sont nombreux dans le dix-neuvième ; on n'y trouve plus qu'un théâtre.

Ce théâtre, ouvert en 1828, se dresse au fond d'une cour mal pavée. La façade en est élégante et sévère, explique le programme. A l'intérieur, des couloirs poussiéreux, des escaliers minables, une salle de province. Des affiches décolorées annoncent : « Immense succès ». Les spectateurs des galeries, ceux des loges à cent sous la chaise, rappellent ma tante Tollard et

ses commères. La clarté verdâtre du lustre rend plus étranges leurs visages. Le rideau se lève. Tout est faux, noble, dramatique. Les cris résonnent, les gestes se pétrifient. Des vieux, calés dans leur fauteuil, écoutent le ronronnement des acteurs ; deux ouvreuses déguenillées sommeillent. Il y eut un temps où vivaient ici des passions, où l'on croyait assister à de vrais drames.

Pendant les entr'actes, je traîne au « foyer ». Derrière un comptoir miteux, une femme crasseuse sert des bocks, tandis que galopent des enfants. Il flotte une odeur de tabac, de moisi. J'évoque des noms célèbres : Mélingue, Brasseur, Virginie Goy, autant de fantômes ! Après eux, d'autres êtres de chair imitent la vie, exploitent les traditions sans les enrichir. A quoi bon ? Le présent coule rue de Belleville...

Il faut revenir chez soi. Après le travail, après le plaisir, un foyer vous attend.

Tout le monde n'habite pas un immeuble de la Ville ou celui d'une fondation Rothschild. Nous avons plus que nos grands-parents le souci de respirer, de nous laver, de ne pas être mangés par la vermine. Les maisons qui les firent bayer d'admiration ne nous donnent plus satisfaction.

Elles ont vieilli. On y trouve le gaz à tous les étages, l'eau sur le palier, mais rarement le « tout à l'égout ». Certains soirs, quand une pompe et des voitures stationnent devant la porte, quelle prise ! Enfin, ça n'arrive pas chaque semaine. Tandis que chaque jour on respire les relents de cuisine ; on entend les disputes des voisins, leur phono, leur radio. Le soir, la lueur funèbre d'un bec papillon, ou une mauvaise ampoule, éclaire l'escalier aux murs bruns, une couleur pas salissante !

Encore, si vous aviez de la vue ! Des veinards découvrent de leur fenêtre un paysage de cheminées et de toits, mais ceux-là ont dû monter six étages. Et

lorsque la bourgeoise les envoie à la cave emplir un seau de charbon, leur commande de descendre la boîte à ordures, quelle corvée ! Aux étages inférieurs, l'été, en renversant la tête, de sa fenêtre on aperçoit le bleu d'un coin de ciel, et, vis-à-vis, des intérieurs qui ressemblent trop au vôtre pour qu'on les regarde. Le dimanche, un rayon de soleil vient vous faire risette — en semaine, on n'a pas le temps d'attendre sa visite. Et l'hiver, qu'a-t-on besoin de vue et de lumière ? On se lève à la nuit ; on rentre à la nuit. Les ténèbres cachent les murs crasseux, les tuyaux, les vieux linges !

Au retour du service militaire on a voulu « construire un foyer ». Marié, on s'est installé chez soi. Il ne vous est pas donné d'emménager dans des lieux vierges, mais dans un logement que vous tenez de vos parents, où vous succédez à de pauvres bougres. Le passé pèse sur vous. Les proprios ne font aucun frais ; si vous voulez vous installer à votre goût, réaliser votre idéal, il vous faut appeler les peintres, ou un dimanche mettre la main à la pâte et coller des papiers à cent sous le rouleau qui représentent des champs de fleurs. Tout le monde n'a pas les moyens de se passer une telle fantaisie. Alors, on pose le lit, le buffet, là où en restent les traces. Les ménages se succèdent comme les couples à l'hôtel, sans se connaître.

Rien ne se perd, dit-on, il faut croire que les rêves, les tristesses, les angoisses de vos prédécesseurs, se sont collés sur les murs, dans les interstices du plancher, et que cette vermine, plus dangereuse que les punaises, vous ronge l'âme. On cloue sur un panneau des calendriers, des chromos, un portrait de mariage ; on achète des fleurs artificielles, un buffet à colonnes, un lustre orné de perles ; on fréquente les cinés et les bistrots ; rien ne vous sortira de l'ornière qu'ont tracée des frères inconnus. Dieu sait quand on partira, dix années filent, passent comme une saison.

A l'étage au-dessus, des hommes sombres tournent les yeux vers de nouveaux dieux. Au mur, ils ont cloué une photo de Jaurès ou de Lénine, qu'ils prient aux soirs de détresse. S'ils sortent, ils vont dans le quartier, rue Mathurin-Moreau, assister à un meeting ; parfois ils descendent jusqu'à la Maison des Syndicats, rue de la Grange-aux-Belles ; et au premier Mai, ils tentent de manifester sur les grands boulevards. Les camarades s'organisent dans la sixième partie du monde ; leur règne, ici, se fait attendre.

Des masures sont abattues, des rues percées, mais qui habite les immeubles neufs ? On n'a d'argent que pour manger, se vêtir, se mal loger. Et de tant de soumissions, de souffrances, de privations, ne naît pas encore le bonheur.

Vieillards, vous le savez, épaves, preuves vivantes de nos échecs ; vous qui êtes nos héros inconnus, martyrs d'une foi morte, d'une pauvreté qui n'a pas changé.

Vieillards aux visages usés comme les trottoirs, souillés comme les rues, aux mains maladroites, si vous ne demandez pas la charité, vous faites de petits métiers. Sur la place des Fêtes, un marchand de lacets, au visage rongé, semble porter un masque avec une fausse barbe, des lèvres de drap rouge. Au marché de la rue du Télégraphe, une vendeuse de thym répète d'une voix aiguë : « Faites travailler l'aveugle. » D'autres traînent de chantier en chantier, ramassent du bois ; de rue en rue, chiffonnent ; d'autres sont commissionnaires, veilleurs de nuit. Quand ils ont leur jour de sortie, des bonshommes des asiles, vêtus d'un grossier uniforme bleu, tendent craintivement la main pour récolter de quoi se payer un paquet de tabac fin.

Sur le quai de la gare de l'Est, chaque soir, je vois une vieille ridée, blême ; un sac de journaux la tient courbée, l'encre d'imprimerie noircit ses mains. Elle va, toussote, s'assied, respire péniblement. A une heure

du matin, elle n'a pas vendu toute sa marchandise. Elle monte dans le dernier métro : le balai. Elle descend à la place des Fêtes, et gagne péniblement son logement de la rue du Jourdain.

Au coin de la rue Lemière et de la rue des Bois, contre un mur, s'installe un infirme ; il vend des brochures graisseuses, des livres dépareillés, alignés sur le trottoir. Dès qu'il a quelques sous, il s'en va, tout doux, à cause de ses pieds gelés, son bras droit tenu par une ficelle, sa musette au dos. Il rentre à sa bicoque, au Pré-Saint-Gervais. Il y retrouve un fils tuberculeux, le soigne, et durant des heures il songe au Belleville de sa jeunesse. Il fréquentait Biribi, un assommoir où le garçon traînait au pied un boulet de bois ; on venait souvent l'y chercher pour tenir un rôle de figurant au théâtre de Belleville. Parfois l'accompagne un bonhomme aux jambes cagneuses, au visage plissé comme une pomme : le père Bertrand, jardinier qui cherche aussi à retrouver son vieux quartier où fleurissaient les lilas, où l'on cueillait par paniers les groseilles et les poires.

Tous iront bientôt au cimetière et je serai seul, peut-être, à garder leur souvenir.

Une génération nouvelle les chasse, des ouvriers, leurs fils, groupés, les poings serrés, qui veulent sortir de l'esclavage. Des hommes violents et faibles, inquiets et sûrs. L'usine les tient, la misère les poursuit dans les mêmes taudis ; mais ils entendent monter du monde entier des appels. Le ciel de plomb qui les accable, des lueurs le traversent.

EUGÈNE DABIT

LA CONDITION HUMAINE [1]

PREMIÈRE PARTIE (suite)

4 heures et demie du matin

Habillés déjà en soldats du Gouvernement, suroît sur le dos, les hommes, un à un, descendaient dans la grande vedette balancée par les remous du fleuve.

« — Deux des marins sont du parti. Ils seront près du pont. Ils connaissent l'emplacement des armes » dit Kyo à Katow. A l'exception des bottes, l'uniforme modifiait peu l'aspect de celui-ci. Sa vareuse militaire était aussi mal boutonnée que l'autre. Mais la casquette, neuve et dont il n'avait pas l'habitude, dignement posée sur son crâne, lui donnait l'air idiot. « Surprenant ensemble d'une casquette d'officier chinois et d'un nez pareil ! », pensa Kyo. Il faisait nuit... « Mets le capuchon de ton suroît », dit-il pourtant.

La vedette se détacha du quai, prit enfin son élan dans la nuit. Elle disparut bientôt derrière une jonque. Des croiseurs, les faisceaux des projecteurs ramenés à toute volée du ciel sur le port confus se croisaient comme des sabres.

A l'avant, Katow ne quittait pas du regard le *Shan-Tung* qui semblait s'approcher peu à peu. En même temps que l'envahissait l'odeur d'eau croupie, de poisson et de fumée du port (il était très près de l'eau) qui remplaçait peu à peu celle de charbon du débarcadère, le souvenir qu'appelait en lui l'approche de chaque combat prenait invinciblement possession de son esprit. Sans idées, sans

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er janvier 1933.

images, présente comme les invisibles assassins des cauchemars, la scène était là. Sur le front de Lithuanie, son bataillon avait été pris par les blancs. Les hommes désarmés se tenaient à l'alignement dans l'immense plaine de neige à peine visible au ras de l'aube verdâtre. « — Que ceux qui sont communistes sortent des rangs ! » La mort, ils le savaient. Les deux tiers du bataillon avaient avancé .« Otez vos tuniques ». « Creusez la fosse ». Ils avaient creusé. Lentement, car le sol était gelé. Les gardes blancs, un revolver de chaque main (les pelles pouvaient devenir des armes), inquiets et impatients, attendaient, à droite et à gauche, — le centre vide à cause des mitrailleuses dirigées vers les prisonniers. Le silence était sans limites, aussi vaste que cette neige à perte de vue. Seuls les morceaux de terre gelée retombaient avec un bruit sec de plus en plus précipité : malgré la mort, les hommes se dépêchaient pour se réchauffer. Plusieurs avaient commencé à éternuer. « — Ça va. Halte ! » Ils s'étaient retournés. Derrière eux, au-delà de leurs camarades, femmes, enfants et vieillards du village étaient massés, à peine habillés, enveloppés dans des couvertures, mobilisés pour assister à l'exemple. Beaucoup agitaient la tête, comme s'ils se fussent efforcés de ne pas regarder, — mais l'angoisse les fascinait. — « Otez vos pantalons ! » Car les uniformes étaient rares. Beaucoup hésitaient, à cause des femmes. — « Otez vos pantalons ! » Les blessures avaient apparu, une à une, bandées avec des loques : les mitrailleuses avaient tiré très bas et presque tous étaient blessés aux jambes. Beaucoup pliaient leurs pantalons, bien qu'ils eussent jeté leur capote. Ils s'étaient alignés de nouveau, au bord de la fosse cette fois, face aux mitrailleuses, clairs sur la neige : chair et chemises. Saisis par le froid, ils éternuaient sans arrêt, les uns après les autres, et ces éternuements étaient si intensément humains, dans cette aube d'exécution, que les mitrailleurs au lieu de tirer, avaient attendu — attendu que la vie fut moins indiscrète. Ils s'étaient enfin décidés. Le lendemain soir, les rouges reprenaient le village : dix-sept mal-mitraillés, dont Katow, furent sauvés.

Ces ombres claires sur la neige verdâtre de l'aube, transparentes, secouées d'éternuements convulsifs en face des mitrailleuses, étaient là dans la pluie et la nuit chinoise, en face de l'ombre du *Shan-Tung*.

La vedette avançait toujours : le roulis était assez fort pour que la silhouette basse et trouble du vapeur semblât s balancer lentement sur le fleuve ; à peine éclairée elle ne se distinguait que par une masse plus sombre sur le ciel couvert. Sans nul doute, le *Shan-Tung* était gardé. Le projecteur d'un croiseur atteignit la vedette, l'observa un instant, l'abandonna. Elle avait décrit une courbe profonde et venait sur le vapeur par l'arrière, dérivant légèrement sur sa droite, comme si elle se fût dirigée vers le bateau voisin. Tous les hommes portaient sur leur uniforme le suroît des marins, capuchon rabattu. Par ordre de la direction du port, les coupées de tous les bateaux étaient descendues. Katow regarda celle du *Shan-Tung* à travers ses jumelles cachées par son suroît. Elle s'arrêtait à un mètre de l'eau, à peine éclairée par trois ampoules. Si le capitaine demandait l'argent, qu'ils n'avaient pas, avant de les autoriser à monter à bord, les hommes devraient sauter un à un de la vedette ; il serait difficile de la maintenir sous la coupée. Tout dépendrait donc de cette petite passerelle oblique. Si l'on tentait, du bateau, de la remonter, il pourrait tirer sur ceux qui manœuvreraient le cordage : sous les poulies, rien ne protégeait. Mais le bateau se mettrait en état de défense.

La vedette vira de 90 degrés, arriva sur le *Shan-Tung*. Le courant, puissant à cette heure, la prenait par le travers ; le vapeur très haut maintenant (ils étaient au pied) semblait partir à toute vitesse dans la nuit, comme un vaisseau fantôme. Le chauffeur fit donner au moteur de la vedette toute sa force : le *Shan-Tung* sembla ralentir, s'immobiliser, reculer. Ils approchaient de la coupée. Katow la saisit au passage ; d'un rétablissement, il se trouva sur l'escalier.

« — Le document ? » demanda l'homme de coupée.

Katow le donna. L'homme le transmit, resta à sa place revolver au poing. Il fallait donc que le capitaine reconnût son propre document ; c'était probable,

puisqu'il l'avait fait lorsque Clappique le lui avait communiqué. Pourtant... Au bas de la coupée, la vedette sombre montait et descendait avec le fleuve.

Le messager revint : « — Vous pouvez monter ». Katow ne bougea pas ; l'un de ses hommes, qui portait des galons de lieutenant, (le seul qui parlât anglais) quitta la vedette, monta et suivit le matelot messager, qui le conduisit au capitaine.

Celui-ci, un Norvégien tondu aux joues couperosées, l'attendait dans sa cabine, derrière son bureau. Le messager sortit.

« — Nous venons saisir les armes », dit le lieutenant en anglais.

Le capitaine le regarda sans répondre, stupéfait. Les généraux avaient toujours payé les armes ; la vente de celles-ci avait été négociée clandestinement, jusqu'à l'envoi de l'intermédiaire Tang-Yen-Ta, par l'attaché d'un consulat, contre une juste rétribution. S'ils ne tenaient plus leurs engagements à l'égard des importateurs clandestins, qui les ravitaillerait ? Mais, puisqu'il n'avait affaire qu'au gouvernement de Shanghaï, il pouvait essayer de sauver ses armes.

« — Well ! Voici la clef ».

Il fouilla dans la poche intérieure de son veston, calmement, en tira d'un coup son revolver — à la hauteur de la poitrine du lieutenant, dont il n'était séparé que par la table. Au même instant, il entendit derrière lui : « Haut les mains ! » Katow, par la fenêtre ouverte sur la coursive, le tenait en joue. Le capitaine ne comprenait plus rien, car celui-là était un blanc : mais il n'y avait pas à insister pour l'instant. Les caisses d'armes ne valaient pas sa vie. « Un voyage à passer aux profits et pertes », pensa-t-il. Il verrait ce qu'il pourrait tenter avec son équipage. Il posa son revolver.

Katow entra et le fouilla. Il n'avait pas d'autre arme.

« — 'bsolument pas la peine d'avoir tant de revolvers à bord pour n'en porter qu'un sur soi », dit-il en anglais. Six de ses hommes entraient derrière lui, un à un, en silence. La démarche lourde, l'air costaud, le nez en l'air de Katow,

ses cheveux blonds clairs étaient d'un Russe. Ecossais ? Mais cet accent...

« — Vous n'êtes pas du gouvernement, n'est-ce pas ?

— T'occupe pas ».

On apportait le second, dûment ficelé par la tête et par les pieds, surpris pendant son sommeil. Les hommes ligotèrent le capitaine. Deux d'entre eux restèrent pour le garder. Les autres descendirent avec Katow. Les hommes d'équipage du parti leur montrèrent où les armes étaient cachées ; la seule précaution des importateurs de Macao avait été d'écrire « *Pièces détachées* » sur les caisses. Le déménagement commença. La coupée abaissée, il fut aisé, car les caisses étaient petites. La dernière caisse dans la vedette, Katow alla démolir le poste de T. S. F., puis passa chez le capitaine.

« — Si vous êtes trop pressé de descendre à terre, je vous préviens que vous serez 'bsolument d'scendu au premier tournant de rue. Bonsoir ».

Pure vantardise, mais à quoi les cordes qui entraient dans les bras des prisonniers donnaient de la force. Katow se garda de les délivrer.

Les révolutionnaires, accompagnés des deux hommes de l'équipage qui les avaient renseignés, regagnèrent la vedette : elle se détacha de la coupée, fila vers le quai, sans détour cette fois. Chahutés par le roulis, les hommes changeaient de costumes, ravis mais anxieux : jusqu'à la berge, rien n'était sûr.

Là les attendait un camion, Kyo assis à côté du chauffeur.

« — Alors ?

— Rien. Une affaire pour d'butants ».

Dès que le transbordement fut terminé, le camion partit, emportant Kyo, Katow et quatre hommes, dont l'un conserva son uniforme. Les autres se dispersèrent.

Il roulait à travers les rues de la ville chinoise avec un grondement qu'écrasait à chaque cahot un tintamarre de fer-blanc : les côtés, près des grillages, étaient garnis de touques à pétrole. Il s'arrêtait à chaque *tchon* important : boutique, cave, appartement. Une caisse était des-

cendue ; fixée au côté, une note chiffrée de Kyo déterminait la répartition des armes, dont quelques-unes devaient être distribuées aux organisations de combat secondaires. A peine si le camion s'arrêtait cinq minutes. Mais il devait visiter plus de vingt permanences.

Ils n'avaient à craindre que la trahison : ce camion bruyant, conduit par un chauffeur en uniforme de l'armée gouvernementale, n'éveillait nulle méfiance. Ils rencontrèrent une patrouille, sans y prendre garde. « Je deviens le laitier qui fait sa tournée », pensa Kyo.

Le jour se levait.

DEUXIÈME PARTIE

11 *heures du matin.*

« Ça va mal » pensa Ferral. Son auto — la seule Voisin de Shanghaï, car sa fonction de Président de la Chambre de Commerce Française lui imposait de ne pas employer une voiture américaine, — filait le long du quai. A droite, sous les oriflammes verticaux couverts de caractères : « *Plus que* 12 *heures de travail par jour* ». « *Plus de travail des enfants au-dessous de huit ans* », des milliers d'ouvriers des filatures étaient debout, accroupis, couchés sur le trottoir dans un désordre tendu, dont il sentait qu'il se changerait en ordre dès que ce serait nécessaire. L'auto dépassa un groupe de femmes, réunies sous la bannière « *Droit de s'asseoir pour les ouvrières* ». L'arsenal même était vide : les métallurgistes étaient en grève. A gauche, des milliers de mariniers en loques bleues, sans bannières, attendaient accroupis le long du fleuve. La foule des manifestants se perdait, du côté du quai, jusqu'au fond des rues perpendiculaires ; du côté du fleuve, elle s'accrochait aux appontements, cachait la limite de l'eau. La voiture quitta le quai, s'engagea dans l'avenue des Deux-Républiques. A peine avançait-elle encore, encastrée maintenant dans le mouvement de la foule chinoise qui crevait de toutes les rues vers le refuge de la concession française. Comme un cheval

de course en dépasse un autre de la tête, du col, du poitrail, la foule « remontait » l'auto, lentement, constamment. Brouettes à une roue avec des têtes de bébé qui pendaient entre des bols, charrettes de Pékin, pousse-pousse, petits chevaux poilus, voitures à bras, camions chargés de soixante personnes, matelas monstrueux peuplés de tout un mobilier hérissés de pieds de table, géants protégeant de leur bras tendu, au bout duquel pendait une cage à merle, des femmes petites au dos couvert d'enfants, tout cela avançait avec la force confuse et invincible des dunes. Le chauffeur put enfin tourner, s'engager dans des rues encombrées encore, mais où le vacarme du klaxon chassait la foule à quelques mètres en avant de l'auto. Il arriva aux vastes bâtiments de la police française. Ferral gravit l'escalier presque en courant.

En dépit de ses cheveux rejetés en arrière, son visage gardait quelque chose de 1900, de sa jeunesse. Il souriait des gens « qui se déguisent en capitaines d'industrie » ce qui lui permettait de se déguiser en diplomate : il n'avait renoncé qu'au monocle. Les moustaches tombantes, presque grises, qui semblaient prolonger le ligne tombante de la bouche donnaient au profil une expression de fine brutalité ; la force était dans l'accord du nez brusqué et du menton presque en galoche, mal rasé ce matin : les employés des services de distribution d'eau étaient en grève, et l'eau calcaire apportée par les coolies dissolvait mal le savon. Il disparut au milieu des saluts.

Au fond du bureau de Martial, le directeur de la police, un indicateur chinois, hercule paterne, demandait :

— « C'est tout, monsieur le Chef ?

— Travaillez aussi à désorganiser le syndicat, répondait Martial, de dos. Et faites-moi le plaisir d'en finir avec ce travail d'andouille ! Vous mériteriez qu'on vous foute à la porte ! La moitié de vos hommes crèvent de complicité. Je ne vous paye pas pour entretenir des quarts-de-révolutionnaires qui n'osent pas dire franchement ce qu'ils sont : la police n'est pas une usine à fournir des alibis. Tous les agents qui trafiquottent avec le Kuomintang, foutez-les moi à la porte, et que je n'aie pas à vous le

redire ! Et tâchez de comprendre, au lieu de me regarder d'un air idiot ! Si je ne connaissais pas mieux la psychologie de mes bonshommes que vous celle des vôtres, ce serait du propre !

— Monsieur le...

— Réglé. Entendu. Classé. Foutez-moi le camp, et plus vite que ça. Bonjour Monsieur Ferral.

Il venait de se retourner : une vigoureuse gueule militaire, de larges traits réguliers et impersonnels moins significatifs que ses épaules

— Bonjour Martial. Alors ?

— Pour garder la voie ferrée, Monsieur Ferral, le gouvernement est obligé d'immobiliser des milliers d'hommes. On ne tient pas contre un pays tout entier, vous savez, à moins de disposer d'une police comme la nôtre. Et ce n'est pas le cas. La seule chose sur quoi le gouvernement puisse compter, c'est le train blindé, avec ses instructeurs blancs. Ça, c'est sérieux.

— Même une minorité est encore formée d'une majorité d'imbéciles. Enfin, soit.

— Tout dépend du front. Ici, ils vont essayer de se révolter. Il va peut-être leur en cuire : car ils sont à peine armés. »

Ferral ne pouvait qu'écouter et attendre, ce qu'il détestait le plus au monde. Les pourparlers engagés par les chefs des groupes anglo-saxons et japonais, par lui, par certains consulats, avec les intermédiaires dont regorgeaient les grands hôtels des concessions, demeuraient sans conclusion. Cette après-midi, peut-être...

Un secrétaire apporta une dépêche : au mur, sur une très grande carte de Chine, la police fixait les positions des forces en présence, non d'après les radios officiels, mais d'après ses propres renseignements, complétés par ceux du consulat. Martial enfonça deux nouveaux drapeaux bleus devant Tchen-Tchéou : l'armée révolutionnaire avançait toujours. « Avant trois jours ils seront ici », pensa Ferral.

Shanghaï aux mains de l'armée révolutionnaire, il faudrait que le Kuomintang choisît enfin entre la démocratie et le communisme. Les démocraties sont toujours de bons clients.

La ville soviétisée, le Consortium Franco-Asiatique — et, avec lui, tout le commerce français de Shanghaï, — s'écroulait ; Ferral pensait que les puissances abandonnerait leurs nationaux, comme l'Angleterre l'avait fait à Han-Keou. Son but immédiat était que la ville ne fût pas prise avant l'arrivée de l'armée, que les communistes ne pussent rien faire seuls.

— Combien de troupes, Martial, en plus du train blindé ?

— 2.000 hommes de police et une brigade d'infanterie, Monsieur Ferral.

— Et de révolutionnaires capables de faire autre chose que bavarder ?

— Armés, quelques centaines à peine... Pour les autres, je ne crois pas que ce soit la peine d'en parler. Comme ici il n'y a pas de service militaire, ils ne savent pas se servir d'un fusil, ne l'oubliez pas. Ces gars-là, en février, étaient deux ou trois mille si l'on compte les communistes... ils sont sans doute un peu plus nombreux maintenant. Combien les suivront ? Mais tout ça, voyez-vous, Monsieur Ferral, ça ne nous avance pas beaucoup. Il faudrait connaître la psychologie des chefs... Celle des hommes, je la connais un peu. Le Chinois, voyez-vous... »

Parfois — rarement — Ferral regardait le directeur comme il le faisait en ce moment ; ce qui suffisait à le faire taire. Expression moins de mépris, d'irritation, que de jugement : Ferral ne disait pas, de sa voix cassante et un peu mécanique : « Ça va durer longtemps ? » mais il l'exprimait. Il ne pouvait supporter que Martial attribuât à sa pénétration les renseignements de ses indicateurs.

Si Martial l'eût osé, il eût répondu : « Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Il était dominé par Ferral (d'autant plus que ses rapports avec lui avaient été réglés par des ordres auxquels il ne pouvait que se soumettre) ; humainement même, il le sentait plus fort que lui ; mais il ne pouvait supporter cette insolence indifférente, cette façon de le réduire à l'état de machine, de le nier dès qu'il voulait parler en tant qu'individu et non transmettre des renseignements. Les parlementaires en mission lui avaient parlé de l'action de Ferral, avant sa chute, aux Comités de la Chambre.

Des qualités qui donnaient à ses discours leur netteté et leur force, il faisait en séance un tel emploi que ses collègues le détestaient chaque année davantage : il avait un talent unique pour leur refuser l'existence. Alors qu'un Jaurès, un Briand, leur conféraient une vie personnelle dont ils étaient souvent bien privés, leur donnant l'illusion de faire appel à chacun d'eux, de vouloir les convaincre, de les entraîner dans une complicité où les eût réunis une commune expérience de la vie et des hommes, Ferral dressait une architecture de faits, et terminait par : « En face de telles conditions, il serait donc, Messieurs, *de toute évidence* absurde... » Il contraignait ou payait. Le directeur de la police constatait que « ça n'avait pas changé ».

— Et du côté de Han-Kéou ? demanda Ferral.

— Nous avons reçu des informations cette nuit. Il y a là 220.000 sans-travail, de quoi faire une nouvelle armée rouge...

Depuis des semaines, les stocks de trois des compagnies que Ferral contrôlait pourrissaient à côté du quai somptueux : les coolies refusaient tout transport.

— Quelles nouvelles des rapports des communistes et de Chang-Kaï-Shek ?

— Voici son dernier discours, répondit Martial. Moi, vous savez, je ne crois guère aux discours...

— J'y crois. A ceux-ci, du moins. Peu importe.

La sonnerie du téléphone. Martial prit le récepteur.

— C'est pour vous Monsieur Ferral.

— Allo ? Allo. Oui.

— ...

— Il vous tend une perche pour vous assommer avec. Il est hostile à l'intervention, c'est acquis. Il ne s'agit que de savoir s'il vaut mieux l'attaquer comme pédéraste ou affirmer qu'il est payé. C'est tout.

— ...

— Etant bien entendu qu'il n'est ni l'un ni l'autre. Au surplus, je n'aime pas qu'un de mes collaborateurs me croie capable d'attaquer un homme sur une tare sexuelle qu'il présenterait réellement. Me prenez-vous pour un moraliste ?

— ...

— Au revoir.

Martial n'osait rien lui demander.

Que Ferral ne le mît pas au courant de ses projets, ne lui dît pas ce qu'il attendait de ses conciliabules avec les membres les plus actifs de la Chambre de commerce internationale, avec les chefs des grandes associations de commerçants chinois, lui paraissait à la fois insultant, mesquin et frivole. Pourtant, s'il est vexant pour un directeur de la police de ne pas savoir ce qu'il fait, il l'est plus encore de perdre son poste. Or, Ferral, né dans la République comme dans une réunion de famille, la mémoire chargée des visages bienveillants de vieux messieurs qui étaient Renan, Berthelot, Victor Hugo, fils d'un grand jurisconsulte, agrégé d'histoire à vingt-sept ans, directeur à vingt-neuf de la première histoire collective de la France, député très jeune (servi par l'époque qui avait fait Poincaré, Barthou, ministres avant quarante ans), président du Consortium Franco-Asiatique, Ferral, malgré sa chute politique, possédait à Shanghaï une puissance et un prestige au moins égaux à ceux du consul général de France, dont il était, de plus, l'ami. Le directeur était donc respectueusement cordial. Il tendit le discours :

J'ai dépensé 18 millions de piastres en tout, et pris six provinces, en cinq mois. Que les mécontents cherchent, s'il leur plaît, un autre général en chef qui dépense aussi peu et fasse autant que moi... »

— De toute évidence, cette question d'argent serait résolue par la prise de Shanghaï, dit Ferral. Les douanes lui donneraient 7 millions de piastres par mois, à peu près ce qu'il faut pour combler le déficit de l'armée...

— Oui... Mais on dit que Moscou a donné aux commissaires politiques l'ordre de faire battre leurs propres troupes devant Shanghaï. L'insurrection ici pourrait alors mal finir...

— Pourquoi ces ordres ?

— Pour faire battre Chang-Kaï-Shek, détruire son prestige, et le remplacer par un général communiste, à qui reviendrait alors l'honneur de la prise de Shanghaï. Les

mêmes informateurs affirment que l'état-major rouge proteste contre ce système... »

Ferral était intéressé, quoique sceptique. Il ne voyait pas bien en quoi cette information lui semblait inexacte, mais il ne pouvait l'accepter sans réserves. Il continua la lecture du discours :

« *Déserté par bon nombre de ses membres, très incomplet, le Comité Central exécutif de Han-Kéou entend néanmoins être l'autorité suprême du Parti Kuomintang... Je sais que Sun-Yat-Sen a admis les communistes pour être des auxiliaires du Parti. Je n'ai rien fait contre eux, et j'ai souvent admiré leur entrain. Mais maintenant, au lieu de se contenter d'être des auxiliaires, ils se posent en maîtres, prétendent gouverner le Parti avec violence et insolence. Je les avertis que je m'opposerai à ces prétentions exagérées, qui dépassent ce qui a été stipulé lors de leur admission...*

« Sois tranquille, pensa Ferral, elles le dépasseront davantage... » Il fallait bien qu'il le supposât : sans rupture il était condamné. « L'insurrection va être battue comme elle l'a été en Février. Mais que fera Chang ensuite ?...

— Rien autre ? demanda-t-il à haute voix.

— Rien, Monsieur Ferral.

— Merci. »

Il descendit l'escalier, rencontra au milieu une Minerve châtain en tailleur de sport, au superbe masque immobile. C'était une Russe du Caucase qui passait pour être à l'occasion la maîtresse de Martial. « Je voudrais bien savoir la tête que tu fais quand tu jouis, toi » pensa-t-il.

— Pardon, Madame.

Il la dépassa en s'inclinant, monta dans son auto qui commença à s'enfoncer dans la foule, à contre-courant cette fois. Le klaxon hurlait sans arrêt, en vain, impuissant contre la force de l'exode, contre le bouillonnement millénaire que soulèvent devant elles les invasions. Petits marchands semblables à des balances affolées, avec leurs deux plateaux au vent et leur fléau, carrioles, brouettes dignes des empereurs Tang, infirmes, cages, Ferral avançait à contre-sens de tous les yeux que l'angoisse faisait regarder en dedans :

si sa vie lézardée devait s'effondrer, il lui plaisait que ce fût dans ce vacarme, dans ces milliers de désespoirs qui venaient battre les vitres de son auto. De même que blessé il eût médité le sens de sa vie, menacé dans ses entreprises il méditait sur elles et sentait de reste où il était vulnérable. Il avait trop peu choisi ce combat ; il avait été *contraint* à entreprendre ses affaires chinoises pour réemployer ses capitaux, pour donner des débouchés nouveaux à sa production d'Indochine. Il jouait ici une partie d'attente : il visait la France. Et il ne pouvait plus attendre longtemps.

Sa plus grande faiblesse venait de l'absence d'État. Le développement d'affaires aussi vastes était inséparable des gouvernements. Depuis sa jeunesse — encore au Parlement il avait été président de la Société d'Energie électrique et d'Appareils, qui fabriquait le matériel électrique de l'état français ; il avait ensuite organisé la transformation du port de Buenos-Ayres — toujours il avait travaillé pour eux. Intègre de cette intégrité orgueilleuse qui refuse les commissions et reçoit les commandes, il avait attendu des colonies d'Asie l'argent dont il avait besoin après sa chute : car il ne voulait pas jouer à nouveau, mais changer les règles du jeu. Appuyé sur la situation personnelle de son frère, supérieure à sa fonction de directeur du Mouvement Général des Fonds ; demeuré à la tête d'un des puissants groupes financiers français, Ferral avait fait accepter au Gouvernement Général de l'Indochine — ses adversaires mêmes n'étaient pas fâchés de lui fournir des moyens de quitter la France — l'exécution de 200 millions de travaux publics. La République ne pouvait refuser au frère de l'un de ses plus hauts fonctionnaires l'exécution de ce programme civilisateur : elle fut excellente, et surprit dans ce pays où la combine même règne avec nonchalance. Ferral savait agir. Un bienfait n'est jamais perdu : le groupe passa à l'industrialisation de l'Indochine. Peu à peu apparurent : deux établissements de crédit (foncier et agricole) ; quatre sociétés de culture : hévéas, cultures tropicale , cotonnières, sucreries, contrôlant la transformation immédiate de leurs matières premières en produits manufacturés ; trois sociétés minières : charbonnages, phosphates, mine d'or et une annexe « exploita-

tion des salines » ; cinq sociétés industrielles : éclairage et énergie, électricité, verreries, papeteries, imprimeries ; trois sociétés de transports : chalandage, remorquage, tramways. — Au centre, la Société de travaux publics, reine de ce peuple d'efforts, de haine et de papier, mère ou sage-femme de presque toutes ces sociétés sœurs occupées à vivre de profitables incestes, sut se faire adjuger la construction du chemin de fer du Centre-Annam dont le tracé — qui l'eût cru ? — traversa la plus grande partie des concessions du groupe Ferral. « Ça n'allait pas mal » disait le vice-président du conseil d'administration à Ferral qui se taisait, occupé à déposer ses millions en escalier pour y monter et surveiller Paris.

Là était le pouvoir. Même avec le projet d'une nouvelle société chinoise dans chaque poche, il ne pensait qu'à Paris. Mais il ne s'agissait plus aujourd'hui de ses rêves : la prolifération de ses entreprises indochinoises avait engagé tout entier le groupe Ferral dans la pénétration commerciale du bassin du Yang-Tsé, Chang-Kaï-Shek marchait sur Shanghaï avec l'armée révolutionnaire, la foule de plus en plus dense collait à ses portières. Pas une des sociétés possédées ou contrôlées en Chine par le Consortium Franco-Asiatique qui ne fût atteinte : celles de constructions navales, à Hong-Kong, par l'insécurité de la navigation ; toutes les autres : travaux publics, constructions, électricité, assurances, banques, par la guerre et la menace communiste. Ce qu'elles importaient demeurait dans leurs entrepôts de Hong-Kong ou de Shanghaï ; ce qu'elles exportaient dans ceux de Han-Keou, parfois sur le quai.

L'auto s'arrêta.

Le silence — la foule chinoise est d'ordinaire une des plus bruyantes — annonçait une fin de monde. Un coup de canon. L'armée révolutionnaire, si près ? Non : c'était le canon de midi. La foule s'écarta ; l'auto ne démarra pas. Ferral saisit le tube acoustique. Pas de réponse : il n'avait plus de chauffeur, plus de valet.

Il restait immobile, stupéfait, dans cette auto immobile que la foule contournait pesamment. Le boutiquier le plus voisin sortit, portant sur l'épaule un énorme volet ;

il se retourna, faillit briser la vitre de l'auto : il fermait son magasin. A droite, à gauche, en face, d'autres boutiquiers, d'autres artisans sortirent, volet couvert de caractères sur l'épaule : la grève générale commençait.

Ce n'était plus la grève de Hong-Kong, déclanchée lentement, épique et morne : c'était une manœuvre d'armée. Aussi loin qu'il pût voir, plus un magasin n'était ouvert. Il fallait partir au plus tôt ; il descendit, appela un pousse. Le coolie ne lui répondit pas : il courait à grandes enjambées vers sa remise, presque seul maintenant sur la chaussée avec l'auto abandonnée : la foule venait de refluer vers les trottoirs. « Ils craignent des mitrailleuses », pensa Ferral, empoigné pourtant jusqu'à la peur. Les enfants, cessant de jouer, filaient entre les jambes, à travers l'activité pullulante des trottoirs. Silence plein de vies à la fois lointaines et très proches, comme celui d'une forêt saturée d'insectes ; quelque chose d'immense se tendait ici jusqu'à l'extrême. L'appel d'un croiseur monta puis se perdit, comme un geste incapable de soulever un poids très lourd. Ferral marchait vers sa maison aussi vite qu'il le pouvait, mains dans les poches, épaules et menton en avant. Deux sirènes reprirent ensemble, un octave plus haut, le cri de celle qui venait de s'éteindre, comme si quelque animal énorme enveloppé dans ce silence eût annoncé ainsi son approche. La ville entière était à l'affût.

1 heure après-midi.

« — Moins cinq » dit Tchen.

Les hommes de son groupe attendaient. C'étaient tous des ouvriers des filatures, vêtus de toile bleue ; il portait leur costume. Tous rasés, tous maigres, — tous vigoureux : avant Tchen, la mort avait fait sa sélection. Deux tenaient des fusils sous le bras, le canon vers la terre. Sept portaient des revolvers du *Shan-Tung* ; un, une grenade ; quelques autres en cachaient dans leurs poches. Une trentaine tenaient des couteaux, des casse-tête, des baïonnettes ; huit ou dix, sans aucune arme, restaient accroupis près de tas de chiffons, de touques à pétrole, de rouleaux de fil de fer. Un adolescent examinait, comme

des graines, de gros clous à tête large qu'il tirait d'un sac : « Sûrement plus hauts que les fers des chevaux »... La cour des Miracles, mais sous l'uniforme de la haine et de la décision.

Il n'était pas des leurs. Malgré le meurtre, malgré sa présence ici. S'il mourrait aujourd'hui, il mourrait seul. Pour eux, tout était simple : ils allaient à la conquête de leur pain et de leur dignité. Pour lui... sauf de leur douleur et de leur combat commun, il ne savait pas même leur parler. Mais il savait que le plus fort des liens est le combat. Et le combat était là.

Ils se levèrent, sacs sur le dos, touques à la main, fils de fer sous le bras. Il ne pleuvait pas encore, mais la tristesse de cette rue vide qu'un chien traversa en deux bonds, comme si quelque instinct l'eût prévenu de ce qui se préparait, était aussi profonde que le silence. La boue n'avait pas séché : les pieds nus des hommes commencèrent à clapoter dans les flaques. Cinq coups de fusil partirent, dans une rue proche : trois ensemble, un autre, un autre encore. « Ça commence », dit Tchen. Le silence revint, mais il semblait qu'il ne fût plus le même. Un bruit de sabot de chevaux l'emplit, précipité, de plus en plus proche. Et, comme après un tonnerre prolongé le déchirement vertical de la foudre, toujours sans qu'ils vissent rien un tumulte emplit d'un coup la rue, fait de cris emmêlés, de coups de fusils, de hennissements furieux, de chutes ; puis, pendant que les clameurs retombées s'étouffaient lourdement sous l'indestructible silence, monta un cri de chien qui hurle à la mort, coupé net : un homme égorgé.

Au pas de course, ils gagnèrent en quelques minutes une rue plus importante. Tous les magasins étaient clos. A terre, trois corps ; au-dessus, criblé de fils télégraphiques, le ciel inquiet que traversaient des fumées noires ; à l'extrêmité de la rue, une vingtaine de cavaliers (il y avait très peu de cavalerie à Shanghaï) tournaient en hésitant sans voir les insurgés collés au mur avec leurs instruments, le regard fixé sur le manège hésitant des chevaux. Tchen ne pouvait songer à les attaquer : ses hommes étaient trop mal armés.

Ils tournèrent à droite, rencontrèrent un agent à bicyclette. Il donna sa machine et ses armes sans hésiter, s'enfuit en courant. Enfin, ils atteignirent le poste : les sentinelles pénétrèrent tranquillement derrière Tchen.

Les agents jouaient aux cartes, fusils et Mausers au ratelier. Ils ne firent pas un geste pour se défendre. Le sous-officier qui les commandait ouvrit une fenêtre, cria dans une cour très sombre : « — Vous tous qui m'écoutez, vous êtes témoins de la violence qui nous est faite. Vous voyez que nous sommes injustement contraints de céder à la force ! » Il allait refermer la fenêtre ; Tchen la maintint ouverte, regarda : personne dans la cour. Mais la face était sauve, et la citation de théâtre avait été faite au bon moment. Tchen connaissait ses compatriotes : puisque celui-là « prenait le rôle », il n'agirait pas. Il répartit les armes entre ses hommes. Les émeutiers partirent, tous armés cette fois : il était inutile d'occuper les petits postes de police désarmés. Les policiers hésitèrent. Trois se levèrent et voulurent les suivre (Peut-être pillerait-on...) Tchen eut peine à s'en débarrasser. Les autres ramassèrent les cartes et recommencèrent à jouer.

« S'ils sont vainqueurs, dit l'un, peut-être serons-nous payés ce mois-ci ?

— Peut-être... répondit le sous-officier. Il distribua les cartes.

— Mais s'ils sont battus, peut-être dira-t-on que nous avons trahi ?

— Qu'aurions-nous pu faire ? Nous avons cédé à la force. Nous sommes tous témoins que nous n'avons pas trahi. »

Ils réfléchissaient, le cou rentré, cormorans écrasés par la pensée.

« Nous ne sommes pas responsables », dit l'un.

Tous approuvèrent. Ils se levèrent pourtant et allèrent poursuivre leur jeu dans une boutique voisine, dont le propriétaire n'osa pas les chasser. Un tas d'uniformes resta seul au milieu du poste, par terre.

Joyeux et méfiant, Tchen marchait vers l'un des postes centraux : « Tout va bien, pensait-il, mais ceux-ci sont

presque aussi pauvres que nous... » Les Russes blancs et les soldats du train blindé, eux, se battraient. Les officiers aussi. Le mouvement révolutionnaire allait-il entraîner avec lui tous les Chinois, même les policiers bien payés ? Pourtant, des détonations lointaines, sourdes comme si le ciel bas les eût affaiblies, battaient l'air vers le centre de la ville.

A un carrefour, la troupe — tous les hommes armés maintenant, même les porteurs de touques, — hésita un instant, chercha du regard. Des croiseurs et des paquebots qui ne pouvaient décharger leurs marchandises, montaient des masses obliques de fumée que le vent lourd dissipait dans le sens de la course des insurgés, comme si le ciel eût participé à l'insurrection. Le nouveau poste était un ancien hôtel de briques rouges, à un étage ; deux sentinelles, une de chaque côté de la porte, baïonnette au canon. Tchen savait que la police spéciale était alertée depuis trois jours, et ses hommes brisés par ce guet perpétuel. Il y avait ici une cinquantaine de mauseristes de la police, bien payés, et dix soldats. « Ils sont protégés, et n'auront qu'à tirer sur nous comme sur des lapins », pensa Tchen. Il était pris d'une irrésistible envie de vivre, de vivre au moins les huit prochains jours. Il s'était arrêté au coin de la rue. Les armes se trouvaient sans doute aux rateliers du rez-de-chaussée, dans la pièce de droite, le corps de garde, qui précédait le bureau d'un officier ; Tchen et deux de ses hommes s'y étaient introduits plusieurs fois durant la semaine. Il choisit dix hommes sans fusils, fit cacher les revolvers dans les blouses, et avança avec eux. Le coin de la rue dépassé, les sentinelles les regardèrent s'approcher sans défiance ; des délégations ouvrières venaient souvent s'entretenir avec l'officier, d'ordinaire pour lui apporter des pourboires, opération qui demandait beaucoup de garanties et de personnes.

« Pour le Lieutenant Shuei-Toun », dit Tchen.

Pendant que huit hommes passaient, les deux derniers, comme poussés par la légère bousculade, se glissaient entre les sentinelles et le mur. Dès que les premiers furent dans le couloir, les sentinelles sentirent contre leurs côtes le canon des revolvers. Elles se laissèrent désarmer :

mieux payées que leurs misérables collègues, elles ne l'étaient pas assez pour risquer leur vie. Quatre hommes de Tchen qui ne s'étaient pas joints au premier groupe, et semblaient passer dans la rue, les emmenèrent le long du mur. Rien n'avait été visible des fenêtres.

Du couloir, Tchen vit les rateliers garnis de leurs fusils. Il n'y avait dans le corps de garde que six policiers armés de pistolets automatiques, et ces armes étaient à leur côté, dans des gaînes fermées. Il se jeta devant les rateliers, le revolver en avant.

Si les policiers eussent été résolus, l'attaque échouait. Malgré sa connaissance des lieux, Tchen n'avait pas eu le temps de désigner à chacun de ses hommes celui qu'il devait menacer ; un ou deux policiers eussent pu tirer. Mais tous levèrent les mains. Aussitôt, désarmés. Un nouveau groupe des hommes de Tchen entrait. Une nouvelle distribution d'armes commença.

« En ce moment, pensa Tchen, deux cents groupes, dans la ville, agissent comme nous. S'ils ont autant de chance... » Il prenait le troisième fusil lorsqu'il entendit venir de l'escalier le bruit d'une course précipitée : quelqu'un montait en courant. Il sortit. A l'instant où il franchissait la porte, un coup de feu partit du premier étage. Plus rien au haut de l'escalier. L'un des officiers, en descendant, avait vu les insurgés, tiré, et regagné aussitôt l'étage.

Le combat allait commencer.

Une porte, au milieu du palier du premier étage, commandait les marches. Envoyer un parlementaire, à l'asiatique ? Tout le bon sens chinois qu'il trouvait en lui, il le haïssait. Tenter de prendre l'escalier d'assaut, autant se suicider : les policiers possédaient sans doute des grenades à main. Les instructions du comité militaire, transmises par Kyo à tous les groupes, étaient, en cas d'échec partiel, de mettre le feu, de prendre position dans les maisons voisines et de demander de l'aide aux équipes spéciales. Il n'y avait rien autre à faire.

« Allumez ! »

Les hommes aux touques essayèrent de lancer l'essence à la volée, comme l'eau d'un seau, mais les ouvertures

étroites ne laissaient jaillir que de petits jets dérisoires. Il durent faire couler lentement, sur les meubles, le long des murs. Tchen regarda par la fenêtre : en face, des magasins fermés, des fenêtres étroites qui commandaient la sortie du poste ; au-dessus, les toits pourris et gondolés des maisons chinoises, et le calme infini du ciel gris que ne rayait plus aucune fumée, du ciel intime et bas sur la rue vide. Une seconde, il eut la sensation que tout combat était absurde, que rien n'existait en face de la vie ; il se ressaisit juste à temps pour voir dégringoler carreaux et croisées, dans un vacarme cristallin mêlé au bruit d'un feu de salve : on tirait sur eux du dehors.

Seconde salve. Ils étaient maintenant entre les policiers, prévenus et maîtres de l'étage, et les nouveaux assaillants qu'ils ne voyaient pas, dans cette pièce où l'essence ruisselait. Tous les hommes de Tchen étaient à plat ventre, les prisonniers ficelés dans un coin. Qu'une grenade éclatât, ils flambaient. Un des hommes couchés grogna. Il désignait une direction du doigt : un franc-tireur sur un toit. Et à l'extrême gauche de la fenêtre, l'épaule en arrière, se glissant dans le champ de vision, surgirent prudemment d'autres irréguliers. C'étaient des insurgés, des leurs.

« Ces idiots tirent avant d'avoir envoyé un éclaireur », pensa Tchen. Il avait dans sa poche le drapeau bleu du Kuomintang. Il l'en tira, se précipita dans le couloir. A l'instant où il sortait, il reçut sur les reins un coup à la fois furieux et enveloppé, en même temps qu'un formidable fracas le pénétrait jusqu'au ventre. Il rejeta les bras en arrière, à toute volée, pour se retenir, et se retrouva par terre, à demi assommé. Pas un bruit ; puis, un objet de métal tomba, et, aussitôt, des gémissements entrèrent dans le couloir avec la fumée. Il se releva : il n'était pas blessé. Il referma à demi la porte ouverte par l'incompréhensible explosion, tendit son drapeau au dehors, du bras gauche, par l'espace libre : une balle dans la main ne l'eût pas surpris. Mais non : on criait de joie. La fumée qui sortait lentement par la fenêtre l'empêchait de voir les insurgés de gauche ; mais ceux de droite l'appelaient.

Une seconde explosion faillit de nouveau le renverser.

Des fenêtres du premier étage, les policiers assiégés lançaient des grenades à main (il se demanda comment ils pouvaient ouvrir leurs fenêtres sans être atteints de la rue). La première, celle qui l'avait jeté à terre, avait éclaté devant la maison, et les éclats avaient pénétré par la porte ouverte et la fenêtre en miettes, comme si elle eût explosé dans le corps de garde même ; terrifiés par l'explosion, ceux de ses hommes qui n'avaient pas été tués avaient sauté dehors, mal protégés par la fumée. Sous le tir des policiers des fenêtres, deux étaient tombés au milieu de la rue, les genoux à la poitrine, comme des lapins boulés. Les irréguliers, eux, avaient reconnu des leurs ; mais le geste de ceux d'entre eux qui appelaient Tchen avait fait comprendre aux officiers que quelqu'un allait sortir, et ils avaient lancé leur seconde grenade. Elle avait éclaté dans la rue, à la gauche de Tchen : le mur l'avait protégé.

Du couloir, il examina le corps de garde. La fumée redescendait du plafond, d'un mouvement courbe et lent. Il y avait des corps par terre : des gémissements emplissaient la pièce, au ras du sol, comme des jappements. Dans le coin, un des prisonniers, une jambe arrachée, hurlait aux siens : « Ne tirez plus ! ». Ses cris haletants semblaient trouer la fumée qui continuait au-dessus de la souffrance sa courbe indifférente, comme une fatalité visible. Cet homme qui hurlait, la jambe arrachée, ne pouvait rester *ficelé*. C'était impossible. Pourtant une nouvelle grenade pouvait éclater d'un instant à l'autre. « Ça ne me regarde pas, pensa Tchen, c'est un ennemi ». Mais avec un trou de chair au bas de la cuisse, au lieu de jambe, mais ficelé. Le sentiment qu'il éprouvait était beaucoup plus fort que la pitié : il était lui-même cet homme ligotté. « Si la grenade éclate dehors, je me jetterai à plat ventre ; si elle roule ici, il faudra que je la rejette aussitôt. Une chance sur vingt de m'en tirer. Qu'est-ce que je fous là ? Qu'est-ce que je fous là ? » Tué, peu importait. Son angoisse était d'être blessé au ventre ; elle lui était pourtant moins intolérable que la vue de cet être torturé et ficelé, que cette impuissance humaine dans la douleur. Sans pouvoir faire autrement, il alla vers l'homme, son couteau à la main, pour couper ses

cordes. Le prisonnier crut qu'il venait le tuer ; il voulut hurler davantage : sa voix faiblit, devint sifflement. Tchen le palpait de sa main gauche à quoi collaient les vêtements pleins de sang gluant, saturé d'horreur, incapable pourtant de détacher son regard de la fenêtre brisée par où pouvait tomber la grenade. Il sentit enfin les cordes, glissa le couteau au-dessous, trancha. L'homme ne criait plus : il était mort ou évanoui. Tchen, le regard toujours fixé sur la fenêtre déchiquetée, revint au couloir. Le changement d'odeur le surprit ; comme s'il eût seulement commencé à entendre, il comprit que les gémissements des blessés s'étaient changés, eux aussi, en hurlements : dans la pièce, les débris imprégnés d'essence commençaient à brûler.

Pas d'eau. Impossible de monter puisque policiers et officiers tenaient l'étage. Avant la prise du poste par les insurgés, les blessés (maintenant les prisonniers ne comptaient plus : il ne pensait qu'aux siens) seraient carbonisés... Sortir, sortir ! D'abord réfléchir, pour faire ensuite le moins de gestes possible. Il frissonnait, mais son esprit fasciné par la fuite n'était pas sans lucidité : il fallait aller à gauche, où un porche l'abriterait. Il ouvrit la porte de la main droite, la gauche faisant le signe du silence. Les ennemis, au-dessus, ne pouvaient pas le voir ; seule, l'attitude des insurgés eût pu les renseigner. Il sentait tous les regards des siens fixés sur cette porte ouverte, sur sa silhouette trapue, bleue sur le fond sombre du couloir. Il commença à se défiler à gauche, collé contre le mur, les bras en croix, le revolver dans la main droite. Avançant pas à pas, il regardait les fenêtres, au-dessus de lui : l'une était protégée par une plaque de blindage disposée en auvent. En vain les insurgés tiraient sur les fenêtres : les grenades étaient lancées sous cet auvent. « S'ils essaient de lancer, je dois voir la grenade et sans doute le bras, pensa Tchen, avançant toujours. Si je la vois, il faut que je l'attrape comme un paquet, et que je la relance le plus loin possible... » Il ne cessait pas sa marche de crabe. « Je ne pourrai pas la lancer assez loin ; si je ne suis pas protégé, je vais recevoir une poignée d'éclats dans le ventre... » Il avançait toujours. L'intense odeur de

brûlé, et l'absence soudaine d'appui derrière lui (il ne se retournait pas) lui firent comprendre qu'il passait devant la fenêtre. « Si j'attrape la grenade, je la lance dans le corps de garde avant qu'elle n'éclate. Avec l'épaisseur du mur, en dépassant la fenêtre, je suis sauvé ». Qu'importait que le corps de garde ne fût pas vide, que s'y trouvât cet homme même dont il avait tranché les cordes, — et ses propres blessés. Il ne voyait pas les insurgés, même dans les trous de la fumée, car il ne pouvait quitter l'auvent des yeux ; mais il sentait toujours les regards qui le cherchaient, lui. Malgré le tir contre les fenêtres, qui gênait les policiers, il était stupéfait qu'ils ne comprissent pas que quelque chose se passait. Il pensa soudain qu'ils possédaient peu de grenades et qu'ils observaient avant de les lancer ; aussitôt, comme si cette idée fût née de quelque ombre, une tête apparut sous l'auvent, — cachée aux insurgés, mais pas à lui. Frénétiquement, quittant son attitude de danseur de corde, il tira au jugé, bondit maladroitement en avant, atteignit son porche. Une salve partit des fenêtres, une grenade explosa à l'endroit qu'il venait de quitter : le policier qu'il avait manqué en tirant, avait hésité avant de passer sous l'auvent la main qui tenait la grenade, craignant une seconde balle. Tchen avait reçu un coup dans le bras gauche : quelque déplacement d'air, à quoi la blessure qu'il s'était faite avec le poignard, avant de tuer Tang-Yen-Ta, était sensible. Elle saignait de nouveau, mais il ne souffrait pas. Serrant davantage le pansement avec un mouchoir, il rejoignit les insurgés par les cours.

Ceux qui dirigeaient l'attaque étaient réunis dans un passage très sombre.

« Vous ne pouviez pas envoyer des éclaireurs, non ! »

Le chef du *tchon*, grand Chinois rasé, aux manches trop courtes, regarda cette ombre qui s'approchait, haussa lentement les sourcils, résigné.

« J'ai fait téléphoner, répondit-il simplement. Nous attendons maintenant un camion blindé.

— Où en sont les autres sections ?

— Nous avons pris la moitié des postes.

— Pas plus ?

— C'est déjà très bien. »

Toutes ces fusillades éloignées, c'étaient les leurs qui convergeaient vers la gare du Nord.

Tchen soufflait, comme s'il fût sorti de l'eau au milieu du vent. Il s'adossa au mur, dont l'angle les protégeait tous. Devant lui, silhouettes noires sur l'ouverture du passage, deux tireurs, l'un après l'autre, avançaient prudemment leur revolver dans le jour gris avec des gestes de chats, visaient, se rejetaient d'un coup dans l'ombre, comme repoussés par la détonation. Tchen, retrouvant peu à peu sa respiration, pensait au prisonnier dont il avait coupé les liens. « Je n'avais qu'à laisser ce type. Pourquoi être allé couper ses cordes, ce qui ne pouvait rien changer ? » Mais maintenant encore, eût-il pu ne pas voir cet homme qui se débattait, ficelé, la jambe arrachée ? A cause de sa blessure, il pensa à Tang-Yen-Ta. Qu'il avait été idiot toute cette nuit, toute cette matinée ! Rien n'était plus simple que de tuer un homme.

Dans le poste, les débris brûlaient toujours, les blessés hurlaient toujours devant l'approche des flammes ; leur clameur répétée, constante, résonnait dans ce passage bas, rendue extraordinairement proche par l'éloignement des détonations, des sirènes, de tous les bruits de guerre perdus dans l'air morne. Un son lointain de ferrailles se rapprocha, les couvrit : le camion arrivait. Il avait été blindé pendant la nuit, fort mal : le moteur était protégé par plusieurs épaisseurs de tôle ondulée, toutes les plaques jouaient. Sur un coup de frein le tintamarre cessa, et on entendit de nouveau les cris.

Tchen, qui seul avait pénétré dans le poste, exposa la situation au chef de l'équipe de secours. C'était un ancien cadet de Whampoo ; à son équipe de jeunes bourgeois, Tchen eût préféré l'un des groupes de Katow. Si, en ce moment même, devant ces compagnons morts au milieu de la rue, genoux au ventre, il ne parvenait pas à se lier à ses hommes d'un lien passionné, il savait qu'en tous temps il haïssait la bourgeoisie chinoise ; le prolétariat était du moins la forme de son espoir. L'officier connaissait son métier. « Rien à tirer du camion, dit-il, il n'a même pas de

toit. Il suffit qu'ils lancent une grenade dedans pour que tout saute ; mais j'apporte aussi des grenades. » Les hommes de Tchen qui en portaient étaient dans le corps de garde, — morts ? et ceux du second groupe n'avaient pas pu s'en procurer.

« Essayons par en haut.

— D'accord, dit Tchen. Il n'y a rien autre à faire. »

L'officier le regarda avec irritation, : il ne lui avait pas demandé son avis ; mais ne répondit pas. Tous deux — lui, militaire malgré son costume civil, avec ses cheveux en brosse, sa courte moustache, sa vareuse ajustée par sa ceinture à revolver —, et Tchen, trapu et bleu, examinèrent le poste. A droite de la porte, la fumée, la fumée des flammes qui s'approchaient des corps de leurs camarades blessés, sortait avec une régularité mécanique, ordonnée comme les cris que leur constance eût rendu enfantins sans leur timbre atroce. A gauche, rien. Les fenêtres du premier étage étaient voilées. De temps à autre, un assaillant tirait encore sur l'une des fenêtres, et quelques débris allaient grossir sur le trottoir une haute poussière de plâtras, d'échardes, de baguettes, où des morceaux de verre brillaient malgré le jour terne. Le poste ne tirait plus que lorsque l'un des insurgés quittait sa cachette.

— « Où en sont les autres sections ? demanda Tchen, comme il l'avait fait déjà.

— Presque tous les postes sont pris. Nous pouvons déjà envoyer des renforts contre ceux qui résistent, comme vous le voyez. Vous êtes la troisième équipe que nous secourons. Eux ne reçoivent plus leurs renforts : nous bloquons déjà les casernes et l'arsenal. Ce soir nous occuperons toute la ville chinoise : il ne restera que le train blindé et quelques rues autour. Mais il faut en finir ici au plus tôt : nous avons besoin du plus d'hommes possible pour l'assaut des casernes et de la gare du Sud. »

L'idée des deux cents groupes qui agissaient comme le sien troublait Tchen. Malgré la fusillade que le vent nous apportait de toute la ville, l'extrême violence lui donnait la sensation d'une action solitaire.

Un homme tira du camion une bicyclette, partit. Tchen

le reconnut au moment où il sautait en selle : Ma, l'un des agitateurs principaux. Il partait rendre compte de la situation au Comité Militaire. Typographe, ayant voué toute sa vie, depuis douze ans, à créer partout des Unions d'ouvriers imprimeurs, avec l'espoir de grouper tous les typographes chinois ; poursuivi, condamné à mort, évadé, organisant toujours... Des cris de joie : en même temps que Tchen, les hommes l'avaient reconnu et l'acclamaient. Il les regarda.

Le monde qu'ils préparaient ensemble le condamnait, lui, Tchen, autant que celui de leurs ennemis. L'usine future était derrière leurs cottes bleues, comme l'église derrière des robes de prêtres. Mais ils avaient souffert jusqu'ici avec les yeux sans espoir des bêtes malades, souffert d'une façon si simple, si constante et si morne que le mot souffrance appliqué à eux semblait d'une sentimentalité grotesque. Kyo avait raison : si la vie n'avait aucun sens, les aider à sortir de leur cave, du moins, en avait un. Il se souvint de nouveau du blessé ficelé.

L'officier distribua des grenades, et dix hommes allèrent par les toits prendre position sur celui du poste. Il s'agissait d'employer contre les policiers leur propre tactique, de faire entrer les explosifs par les fenêtres : elles commandaient la rue, mais non le toit, et une seule était protégée par un auvent. Les insurgés avancèrent de toit en toit, minces sur le ciel. Le poste ne modifiait pas son tir. Comme si les mourants seuls eussent deviné cette approche, les cris tout à coup changèrent, devinrent des gémissements. A peine les entendait-on encore. C'étaient maintenant des cris étranglés de demi-muets. Les silhouettes atteignirent la crête du toit incliné du poste, descendirent peu à peu ; Tchen les vit moins bien dès qu'elles ne se découpèrent plus sur le ciel. Un hurlement guttural de femme qui accouche traversa les gémissements, qui reprirent comme un écho, puis s'arrêtèrent.

Malgré le bruit, l'absence soudaine des cris donna l'impression d'un atroce silence. Les flammes avaient-elles atteint les blessés ? Tchen et l'officier se regardèrent, puis fermèrent les yeux pour mieux écouter. Rien. Chacun, rouvrant les yeux, rencontra le regard silencieux de l'autre.

L'un des hommes, accroché à la décoration du toit, avança son bras libre au-dessus de la rue, lança sa grenade vers la fenêtre du premier étage qu'il surplombait : trop bas. Elle éclata sur le trottoir. Il en lança une seconde : elle pénétra dans la pièce où se trouvaient les blessés. Des cris jaillirent de la fenêtre atteinte ; plus les cris de tout à l'heure, mais un hurlement saccadé à la mort, le sursaut d'une souffrance pas encore épuisée. L'homme lança sa troisième grenade et manqua de nouveau la fenêtre.

C'était un des hommes amenés par le camion. Il s'était habilement rejeté en arrière, de crainte des éclats. Il s'inclina de nouveau, le bras levé terminé par une quatrième grenade. Derrière lui, un des hommes de Tchen descendait. Le bras ne s'abaissa pas : tout le corps fut fauché comme par une énorme boule. Une explosion intense retentit sur le trottoir ; malgré la fumée, une tache de sang d'un mètre apparut sur le mur. La fumée s'écarta : le mur était constellé de sang et de chair. Le second insurgé, manquant son appui et glissant de tout son poids le long du toit, en avait arraché le premier. Tous deux étaient tombés sur leurs propres grenades.

De l'autre côté du toit, à gauche, des hommes des deux groupes — bourgeois kuomintang et ouvriers communistes — arrivaient avec prudence. Ils avaient vu la chute et s'étaient arrêtés : maintenant, ils recommençaient à descendre. La répression de Février avait été faite de trop de tortures pour que l'insurrection manquât d'hommes résolus. A droite, d'autres hommes approchaient. « Faites la chaîne ! » cria Tchen, du bas. Tout près du poste, des insurgés répétèrent le cri. Les hommes se prirent par la main, le plus élevé entourant fortement de son bras gauche un solide ornement du toit. Le lancement des grenades reprit. Les assiégés ne pouvaient riposter.

En cinq minutes, trois grenades entrèrent à travers deux fenêtres visées ; une autre fit sauter l'auvent. Seule, celle du milieu n'était pas atteinte. « Au milieu ! » cria le cadet. Tchen le regarda. Cet homme éprouvait à commander la joie d'un sport parfait. A peine se protégeait-il. Il était brave, sans aucun doute, mais il n'était pas lié

à ses hommes. Tchen était lié aux siens, mais pas assez. Pas assez.

« Il est difficile de faire un vrai communiste avec un solitaire », lui avait dit Gisors. Il quitta le cadet, traversa la rue hors du champ de tir des assiégés. Il gagna le toit. L'homme qui s'accrochait au faîte faiblissait : il le remplaça. Le coude de son bras blessé replié sur ce décor de ciment et de plâtre, tenant de sa main droite celle du premier homme de la chaîne, il n'échappait pas à sa solitude. Le poids de trois hommes qui glissaient était suspendu à son bras, passait à travers sa poitrine comme une barre. Les grenades éclataient à l'intérieur du poste, qui ne tirait plus. « Nous sommes protégés par le grenier, pensa-t-il, mais pas pour longtemps. Le toit sautera. » Malgré l'intimité de la mort, malgré ce poids fraternel qui l'écartelait, il n'était pas des leurs. « Est-ce que le sang même est vain ? »

Le cadet, là-bas, le regardait sans comprendre. Un des hommes, monté derrière Tchen, lui offrit de le remplacer. « Bien. Je lancerai moi-même. » Il lui passa cette chaîne de corps. Dans ses muscles exténués, montait un désespoir sans limites. Son visage de chouette aux yeux minces était tendu, absolument immobile ; il sentit avec stupéfaction une larme couler le long de son nez. « La nervosité », pensa-t-il. Il tira une grenade de sa poche, commença à descendre en s'accrochant aux bras des hommes de la chaîne. Mais la chaîne prenait appui sur le décor qui terminait le toit sur les côtés. De là, il était presque impossible d'atteindre la fenêtre du milieu. Arrivé au ras du toit, Tchen quitta le bras du lanceur, se suspendit à sa jambe, puis à la gouttière, descendit par le tuyau vertical : trop éloigné de la fenêtre pour la toucher, il était assez proche pour lancer. Ses camarades ne bougeaient plus. Au-dessus du rez-de-chaussée, une saillie lui permit de s'arrêter. Souffrir si peu de sa blessure l'étonnait. Tenant de la main gauche l'un des crampons qui maintenaient la gouttière, il soupesa sa première grenade : « Si elle tombe dans la rue, sous moi, je suis mort. » Il la lança, aussi fort que le lui permit sa position : elle entra, éclata à l'intérieur.

En bas, la fusillade reprenait.

La porte du poste était restée ouverte, et les policiers chassés de la dernière chambre, tirant au hasard, se jetaient dehors dans une bousculade d'aveugles épouvantés. Des toits, des porches, des fenêtres, les insurgés tiraient. L'un après l'autre les corps tombèrent, nombreux près de la porte, puis de plus en plus dispersés.

Le feu cessa. Tchen descendit, toujours pendu à sa gouttière : il ne voyait pas ses pieds, et sauta sur un corps.

Le cadet entrait dans le poste. Il le suivit, tirant de sa poche la grenade qu'il n'avait pas lancée. A chaque pas, il prenait plus violemment conscience que les plaintes des blessés avaient cessé. Dans le corps-de-garde, rien que des morts. Les blessés étaient carbonisés. Au premier étage, des morts encore, quelques blessés.

« Maintenant, à la gare du Sud, dit l'officier. Prenons tous les fusils : d'autres groupes en auront besoin. »

Les armes furent portées dans le camion ; quand toutes furent rassemblées, les hommes se hissèrent sur la voiture, debout, serrés, assis sur le capot, collés aux marchepieds, accrochés à l'arrière. Ceux qui restaient partirent par la ruelle, au pas gymnastique. La grande tache de sang abandonnée semblait inexplicable, au milieu de la rue déserte ; au coin, le camion disparaissait, hérissé d'hommes, avec son chahut de fer-blanc, vers la gare du Sud et les casernes.

Il dût bientôt s'arrêter : la rue était barrée par quatre chevaux tués, et trois cadavres déjà désarmés. C'étaient ceux des cavaliers que Tchen avait vus au début de la journée : la première auto blindée était arrivée à temps. Par terre, des vitres brisées, mais personne qu'un vieux Chinois à la barbe en pinceau, qui gémissait. Il parla distinctement dès que Tchen s'approcha :

« C'est une chose injuste et très triste ! Quatre ! Quatre ! hélas !

— Trois seulement, dit Tchen.

— Quatre, hélas !

Tchen regarda de nouveau : il n'y avait que trois cadavres, un sur le côté comme jeté à la volée, deux sur le ventre, entre les maisons mortes aussi, sous le ciel pesant.

— Je parle des chevaux, dit le vieux, avec mépris et crainte : Tchen tenait son revolver.

— Moi, des hommes. L'un des chevaux t'appartenait ? Sans doute, les avait-on réquisitionnés ce matin.

— Non. Mais j'étais cocher. Les bêtes, ça me connaît. Quatre tués ! Et pour rien !

Le chauffeur intervint :

— Pour rien ?

— Ne perdons pas de temps », dit Tchen.

Aidé de deux hommes, il déplaça les chevaux. Le camion passa. A l'extrémité de la rue, Tchen, qui était assis sur l'un des marchepieds, regarda en arrière : le vieux cocher était toujours parmi les cadavres, gémissant sans doute, noir dans la rue grise.

(à suivre) ANDRÉ MALRAUX

ADAM ET EVE [1]

V

Elle n'est venue ni le lendemain, ni le surlendemain. Il ne comptait plus sur elle. Il s'est tiré d'affaire comme il a pu, tordant son fil de fer avec la pince, fixant provisoirement les pièces à leurs pieux, puis les clouant dans le méchant soleil trop chaud du commencement de septembre dont il ne s'apercevait même pas. Il est rare qu'il passe quelqu'un par ici, parce qu'on y est à l'écart des routes et que le sol est trop ingrat pour qu'on se donne la peine de le cultiver. Des buissons, quelques prairies naturelles, qui étaient fauchées depuis longtemps, quelques arbres fruitiers, c'est tout. De temps en temps seulement, un pêcheur, avec ses bottes de caoutchouc et son panier à couvercle, remontait au-dessous de Bolomey la rivière. Et lui, ayant enfoncé un nouveau pieu, relevait la tête, et ne voyait plus rien, sauf qu'il y avait encore, de l'autre côté de la Sorge, deux ou trois ouvriers terrassiers, pas plus grands que le doigt, posés en permanence l'un au-dessus de l'autre sur les étages de la carrière. Le bruit et la vie sont autour de lui, mais à distance ; l'air est comme une feuille de verre qui laisse bien passer ce qui se voit, mais pour le reste vous en sépare et c'est tant mieux. Car il y a encore la route et sur la route les automobiles, toutes ces caisses roulantes, des caisses noires ou de couleur, claxonnant ou jetant leurs feux ; mais à peine s'il les entend, pas plus grosses elles-mêmes que des jouets d'enfants, — des jouets d'hommes ; les unes derrière les autres circulant mécaniquement dans les deux sens, comme sur une de ces chevillières qu'on voit

1. Voir les numéros de la *N. R. F.* des 1er novembre, 1er décembre et 1er janvier.

fonctionner dans la vitrine des boutiques à l'approche du nouvel-an. Il est seul. Il fait son ouvrage. Il sait pourquoi il le fait, il sait où il va. Et il a fixé encore un tronçon de la barrière (c'était ce troisième jour), de sorte qu'en ce moment il n'en restait plus qu'un à poser.

Il ne comptait plus sur elle, c'est pourquoi il a été tout surpris quand il l'a vue qui venait. Et plus surpris encore quand il a vu comme elle était changée. A peine s'il l'a reconnue. Tout en blanc, avec une robe neuve, toute belle, tout endimanchée. Toute comme quand on va danser, et on ne danse pas, se dit-il. Et puis c'est aussi sa démarche qui est vive, c'est son visage qui est gai ; c'est sa voix. Parce qu'elle lui crie de loin :

— Tu ne m'attendais plus. Eh bien, tu vois, je viens quand même.

Et s'approche :

— Tu ne sais pas l'ouvrage qu'on a eu.

Il a dit :

— Oh ! je comprends bien.

Elle s'était arrêtée devant lui, entre les deux pieux, dans l'espace pas fermé encore, et le dernier tronçon de barrière était posé debout contre la partie qui était déjà en place, tandis qu'il tenait la pince à fil de fer dans la main droite, le rouleau de fil de fer dans l'autre main.

Une alouette était dans le ciel. On l'entendait grincer quelque part là-haut, on ne savait où, comme sur le clocher la vieille girouette les jours où le vent souffle fort. Et, comme son cri était venu :

— Où est-ce qu'elle est ? dit Lydie en levant la tête.

— Là-haut, tu vois ?

Elle ne voyait rien, étant éblouie par le grand jour.

Elle met la main pour se protéger le regard dans le haut de son visage ; il l'avait prise par l'épaule.

— Là-bas, du côté de la route, un peu avant le port.

— Oh ! dit-elle, oh ! c'est tout petit, oh ! dit-elle, on ne voit rien, c'est seulement comme de l'air qui tremble.

— C'est qu'elle est haut perchée et puis elle n'est pas grosse et puis elle est grise.

Et sa main à elle retombe.

Elle a dit alors :

— Tu vas bien ?

Il a dit :

— Oui, et toi ?

— Moi, je vais bien, merci... Et je venais t'aider, tu sais...

— Oh ! tu arrives un peu tard.

— Tu as pu faire seul ?

— Tu vois.

— Et ça ?

Car il y a la dernière pièce de la barrière, pas encore posée, qu'elle montre.

— Il y a ça, et puis c'est tout.

— Eh bien ?

— Oh ! dit-il, belle comme tu es ! Laisse-moi seulement faire, tu pourrais abîmer ta robe. Pourquoi t'es-tu faite si belle ?

— Parce qu'il faisait beau.

— C'est pas une raison.

— Et puis, c'est mon jour de sortie... Et puis, dit-elle, qui sait ? pour toi...

Elle a ri. Puis :

— Allons !

Il disait :

— Fais attention au fil de fer.

Il disait :

— Tu prends la pièce par un bout, moi par l'autre. C'est ça, tu n'as qu'à suivre.

Pendant qu'il avançait et elle comme lui sous leur commune charge, de manière à faire se rejoindre la partie de la barrière pas encore posée avec celle qui l'était déjà.

— Ça y est !

Puis il a dit : « Tu n'as qu'à la tenir, » pendant qu'il la fixait à un de ses bouts, — et les hommes travaillaient toujours là-bas dans la gravière, les autos roulaient sur la route, l'alouette grinçait au-dessus d'eux s'agitant sur place en plein ciel.

C'est fait. Il montre sa pince à fil-de-fer, et dit :

— Elle est bonne.

Il dit à Lydie :

— Ça, c'est pour pincer, tu vois. Cette autre partie-là, ça coupe. Et puis il y a un second tranchant. Là-dedans. Au-dessous du mecanisme. C'est pour le gros fil de fer. Le couteau, c'est pour le petit.

S'approchant d'elle avec l'outil, puis sans la regarder :

— Ecoute, il te faut passer de l'autre côté de la barrière. Tu la soulèveras pendant que je tords le fil de fer.

Il lui a fait un passage où elle a passé tout juste ; il le referme. Et tout à coup :

— Lâche seulement.

Elle était derrière la clôture, et la clôture était complètement fermée ; il s'est redressé, il s'est mis à rire :

— Ah !

Puis il a dit :

— C'est que tu es du mauvais côté. Tant pis, a-t-il dit, c'est fait ! Eh bien, adieu, a-t-il dit.

Mais elle n'a pas eu l'air malheureux. Elle n'a pas eu l'air gênée, ni intimidée, ni même surprise, — comme si elle savait désormais des choses que lui-même ne savait pas.

— Qui sait ? dit-elle, c'est peut-être au revoir.

— Oh ! ça me fait chagrin, Mademoiselle Lydie...

— Oh ! il ne faut pas que ça vous fasse chagrin, Monsieur Bolomey.

Elle sourit dans sa figure qui est seulement un peu tirée, un peu trop pâle :

— Qu'est-ce que vous voulez ? Je vois que vous n'avez plus besoin de moi.

Elle a ajouté :

— Pour le moment.

Alors il a été un peu inquiet :

— Comment ? pour le moment ?

— Oh ! dit-elle, c'est façon de dire...

— Ah ! bien, dit-il, alors on peut s'embrasser quand même. Venez ici... Par-dessus la barrière.

Et il s'approche, mais, elle, elle reste où elle est.

Il a dit :

— Sur le front, en souvenir ? Vous ne voulez pas ? sur la joue ?

Mais elle a dit :

— Pas à présent.

— Quand alors ?

— Oh ! a-t-elle dit, une autre fois.

— Tant pis pour vous, disait Louis.

Et elle :

— Est-ce qu'elle est là ?

— Oh ! pas encore. Ça n'est pas prêt.

Et elle :

— Vous savez, je suis toujours à votre service si vous avez besoin de moi. Si par exemple elle ne venait pas. Si elle ne venait pas toute seule...

— Oh ! a-t-il dit, elle viendra bien.

— On ne sait jamais, dit-elle.

Alors il a fait le tour du jardin où on ne pouvait plus entrer que par la porte et il l'avait fermée à clé. Il passe sous les pommes rondes qui déjà jaunissent ou rougissent ; les cerises sont cueillies, les groseilles sont cueillies, les framboises trop mûres deviennent brunes et tombent parmi les feuilles vertes des petites fougères qui poussent à leur pied. Il passe sous les pommes rondes, sous les poires étirées en longueur, pareilles dans leur forme à une goutte d'eau qui pend. Elle reviendra. Elle ne pourra pas ne pas revenir. On l'attend. On y mettra le temps qu'il faut, car rien ne presse, mais elle reviendra quand même. Il pense : « Il y a de l'ordre ; » il pense : « J'ai fait de l'ordre ; » il pense : « L'ordre vient de moi. » J'ai tout arrangé ou vais le faire ; — le long des plates-bandes bien plantées et semées et au soleil sont les carreaux où il cultive ses légumes et il a dit à Mme Chappaz : « En voulez-vous ? » et Mme Chappaz : « Ma foi, à l'occasion, si j'en manque... J'enverrai Lydie... » Ça va bien. Les touffes des petits soleils sont plus hautes que sa personne. Les soucis, il y en a tant qu'on les arrache comme de la mauvaise herbe. Ça va être beau, c'est pour toi. Il s'est trouvé alors devant le rucher, qui montre ses trois rangs de ruches : elles ont perdu leurs belles couleurs comme les filles qui ont des chagrins d'amour. Ça l'amuse. Ah ! il y a encore de l'ouvrage, ah ! je n'ai pas fini encore,

pense-t-il. J'irai demain à Rolle. Un kilog de blanc, un kilog de rouge, un kilog de vert.

Car tout ça est loin d'être encore en état, le jardin est loin d'être prêt ; mais on a le temps, j'irai à Rolle : trois pots de couleur et des pinceaux, car il faut bien qu'elle m'entende et elle ne pourra pas ne pas entendre quand ici tout dira : « C'est prêt », et tout lui dira : « Viens-tu ? » Je vais lui parler de loin par les couleurs. Pendant que les abeilles passent au-dessus de lui dans les deux sens, allant et venant comme quand il y a une averse de grêle que le vent rebrousse et redresse ; et chaque grain lui siffle aux oreilles, pendant qu'on entend les coups secs de ceux qui heurtent le bois. Il lui parle ; je mets le rouge, parce que le rouge, c'est l'amour. Et je mets l'amour au commencement ; je mets l'amour dans les dessous et à la base. Les trois ruches du rang d'en bas. J'irai à Rolle : « Bonjour, M. Giroud. Vous n'auriez pas un beau rouge écarlate, un beau rouge couleur de sang, pas le sombre qui est celui des veines, l'autre, celui des artères ; car, vous savez, on en a de deux espèces, l'un qui va, l'autre qui revient, l'un qui est usé et fatigué, l'autre qui est tout frais, tout neuf ; l'un qui emporte ce qui est brûlé, l'autre qui apporte de quoi faire le feu. » Il s'imagine dans la boutique, il s'amuse : « Et justement un rouge couleur de feu. » — « Bien sûr, dit M. Giroud, qu'on en a, vous n'avez qu'à choisir parmi les échantillons... »

Les ruches d'en bas pour dire l'amour, celles du milieu pour dire l'espérance. « Car maintenant il me faudrait un beau vert, M. Giroud. Quelque chose de frais, quelque chose de clair, quelque chose qui se voie de loin, quelque chose qui fasse plaisir comme un beau champ de trèfle avant qu'il ait fleuri... — Du vert de Schweinfurth ? — C'est ça. »

Et à présent du blanc. Ce que vous avez de plus blanc.

Il cherche ses mots. Il veut dire : ce que vous avez de plus pur. Pour les ruches de la rangée d'en haut, car en haut il y a la pureté, parce qu'il y a l'innocence. Et elle ne nous a pas été prise pour toujours. Gourdou a menti et le livre ment. C'est une histoire des temps passés, une histoire bonne pour les enfants, une histoire de vieille femme.

L'innocence, il faut se la refaire ; il faut la retrouver en soi. Du blanc pur. Comme du beau linge.

Et alors elle lui est apparue, vague encore, mais il l'a vue quand même un peu parmi les branches, parce que c'est sa place, oh ! comme la première fois, oh ! comme dans le vrai Jardin, — mais pourquoi est-ce que le mien ne serait pas vrai de nouveau, aussi vrai que l'autre et véritable ? Il ne bouge pas, il attend. Rouge, vert, blanc.

On ne sait pas si c'est sa robe ou bien son corps qui fait qu'elle est tellement blanche. Sous les arbres. Dans les branches.

VI

Or, ce vendredi soir-là, Adrienne avait dit à sa mère :

— Maman, je ne serai pas là demain.

— Où vas-tu ?

— Je vais faire visite à l'oncle Burnier.

— Comment, tu y retournes ?

— Pourquoi pas ?

— Tu sais bien ce qu'il m'a écrit ?

— Ça ne fait rien.

— Tu l'as prévenu.

— Je lui téléphonerai.

On ne la connaît guère encore ; c'est Adrienne. Elle a pris le train. Elle est ramenée.

Elle retrouve cette petite maison proprette, dans un jardin nu et bien fossoyé ; un écriteau est fixé à la grille ; sur l'écriteau, on lit : *Villa Chez Nous*.

Son oncle l'attend. Il lui a dit :

— La seule chose qui te reste à faire, c'est d'aller le trouver.

— Oh ! non, a-t-elle dit.

— Alors ? a-t-il dit.

— Oh ! a-t-elle dit, ça n'est pas pour ça que je suis venue.

— Ah !

Est-ce qu'elle ment ?

L'oncle a repris :

— Tu comprends, moi, j'ai fait tout ce que j'ai pu. Je lui ai demandé de t'écrire, il ne veut pas ; je lui ai demandé de venir ici un jour que tu y serais, il ne veut pas... Tu n'as qu'à essayer, c'est ton tour. Je crois d'ailleurs qu'il te recevrait bien. Mais n'est-ce pas ? il a aussi son amour-propre et puis c'est toi qui es partie... Et puis, dit-il, pourquoi es-tu partie ?

Elle a dit :

— Je ne sais pas.

— Un garçon qui a de l'argent. Et il a tout arrangé chez lui, il a fermé le jardin...

Elle disait :

— Qu'est-ce que ça peut me faire ?

Est-ce qu'elle dit la vérité ?

— Et, bien entendu, disait l'oncle, tu feras ce que tu voudras, seulement...

Il a soupiré.

— C'est dommage.

Il la regarde :

— Tu as quand même bonne façon...

Il ne comprend pas ; mais, elle, est-ce qu'elle comprend ? Qui est-ce qui comprend rien à rien ? Elle s'étonne de ce qu'elle voit. Elle est partout une étrangère.

Elle avait pris à travers la forêt. Le soir venait avec l'odeur des feux que les enfants allument dans les champs où ils sont en train de garder les vaches. On met une pomme dans sa poche.

Qu'est-ce qui la ramène ainsi jusqu'à la vue de la maison ?

Un peu de sel dans un morceau de papier plié en quatre. Et on prend aussi avec soi quelques pommes de terre, qu'on enfonce dans la cendre chaude au bon moment, c'est-à-dire une fois que la flamme est tombée et il y a comme du moisi sur les braises qu'on ne voit plus.

Elle aperçoit la maison ; à qui est-elle ? à lui ? à moi ? à tous les deux ?

Ils disent : « Est-ce le moment ? C'est le moment... » Ils disent : « Mets les grosses au fond ; elles sont plus difficiles à cuire... »

Il va y avoir juste une année.

« Oh ! celle-là elle est toute grillée ! — Passe-moi le sel... — Elle est bonne. Oh ! je me brûle. »

Les feux.

On entend les cloches des vaches ; les petits bergers s'appellent entre eux.

On voit que le soleil se couche sur la maison dont on aperçoit seulement le toit, mais la barrière neuve en beau châtaignier clair éclate singulièrement sur la pente, où elle fait un dessin irrégulier, en avant et autour des buissons et des arbres, des plates-bandes fleuries, des carreaux pleins de beaux légumes, — sur l'autre pente du vallon.

Les petits bergers s'appellent au loin.

VII

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ma foi, a dit Gourdou, vous m'en demandez trop.

— C'est que vous comprenez, dit Mme Chappaz, Lydie... Qu'est-ce qu'il va falloir que je fasse de cette grande fille ?...

Le mauvais temps et la saison plus froide décourageaient les promeneurs ; Mme Chappaz était seule avec Gourdou dans la cuisine.

Gourdou était assis devant un verre de café fumant ; Mme Chappaz, selon son habitude, se tenait debout près du fourneau.

On voyait les feuilles tournoyer devant la fenêtre, puis tomber sur les tables où elles restaient collées.

— Moi, je pensais qu'il allait divorcer.

— Qui ça ?

— Bolomey... Et puis pas du tout.

Gourdou hausse les épaules.

Il a bu une gorgée de café. Il a dit :

— Le chaud commence à faire plaisir, c'est signe que la saison tourne.

Puis, tout à coup, il a demandé :

— Vous y croyez, Madame Chappaz ?

— A quoi ?

— A la Bible.

— Bien sûr, a-t-elle dit, puisque c'est la Bible.

— Bon. Et vous vous souvenez, dans la Bible, au commencement... Vous n'en avez pas une sous la main... Il n'y a pas tellement longtemps que Bolomey vous a rapporté la sienne.

— Ah ! dit-elle, oui, je me rappelle... Elle doit être dans l'armoire de la salle à manger.

Elle revient avec le vieux livre fatigué à tranches rouges. Et Gourdou a dit :

— Parce qu'on peut parler de ces choses, nous deux, qu'en pensez-vous, Madame Chappaz ?

Il semble sérieux aujourd'hui. Et Mme Chappaz :

— Oh ! a-t-elle dit, bien sûr, Monsieur Gourdou ; on peut causer ensemble, nous deux qu'on est des vieux.

— C'est que ça ne sait rien, cette jeunesse.

Il boit une gorgée de café chaud.

— Ah ! disait Mme Chappaz, ce qu'on a de peine ! ce qu'on a de peine ! Et moi, je n'ai encore rien à dire. Ma fille aînée est mariée ; elle a un bon mari, leurs deux enfants se portent bien. Et le commerce n'a pas été trop mal, cet été... Eh bien, quand même, voyez-vous ! Tous les soucis qu'on a quand même !... Elle va avoir vingt-six ans... Comment est-ce que je vais faire à présent pour la caser ?

Il a demandé :

— Où est-elle ?

— Elle est allée avec sa sœur et les enfants faire une visite à Aubonne.

Il a dit :

— Quel âge avez-vous ?

— Soixante-six ans.

Il a dit :

— On peut causer.

Alors il avait ouvert le livre. Et il se met à lire :

Dieu avait formé l'homme de la poudre de la terre et il avait soufflé dans ses narines une respiration de vie...

Il a tourné la page : *Tu retourneras à la terre, parce que tu en as été pris.*

— Ça, c'est pour nous, Mme Chappaz... Soixante-six ans, moi septante.

Il a dit :

— Ça compte. Et peut-être qu'on sait un peu mieux ce qui en est que la jeunesse, à cause de l'âge, mais elle ne veut pas nous croire. Laissez-les seulement faire ; ils ont le temps de se tromper et de se corriger, le temps de se tromper encore et de se corriger encore une fois... Nous...

Alors il a ri un peu, en secouant sa grosse tête rouge à poils blancs au-dessus de la table, dans la lumière triste qui lui tombait dessus de la fenêtre sans rideaux.

— Laissez-les faire !

Il a dit :

— Soixante-six ans. Alors est-ce que je peux lire, ou quoi ?... Oh ! je crois bien, je crois bien que oui, à notre âge... Je peux continuer, Mme Chappaz?.. Voyez-vous, je lui avais dit : « Lis attentivement, pèse chaque mot, ne saute pas un seul verset... »

Alors il s'est mis de nouveau à lire tout haut :

Je mettrai inimitié entre toi et la femme, et entre ta semence et celle de la femme.

Mme Chappaz s'était assise sur un tabouret en face de lui. Il continuait à pleuvoir. Les feuilles des tilleuls continuaient à tomber. Il a hoché la tête, elle hoche la tête.

— Eh bien, c'est quand même une explication ou quoi ? c'est ce que je lui ai dit. Je lui disais : « Et le travail ? les mauvaises herbes ? les maladies ? » Je lui disais : « Et la mort, Bolomey ? » Eh bien, tout ça c'est dans le livre.

Il a lu encore :

La terre sera maudite, tu en mangeras les fruits en travail tous les jours de ta vie...

— Je lui ai dit : « Tu es maudit Bolomey ; » je lui ai dit : « Ecoute seulement. »

Il lit de nouveau :

La terre produira des épines, tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage.

Il a dit :

— C'est quand même une explication.

Il a lu :

J'augmenterai beaucoup le travail de la femme et sa grossesse... Vous vous souvenez, Mme Chappaz ?

— Ah ! dit-elle, ça c'est vrai...

Elle a soupiré. Il pleuvait.

Il lit : *Et l'Eternel Dieu a dit au serpent : Tu seras maudit entre tout le bétail et entre toutes les bêtes des champs ; tu marcheras sur ton ventre, tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie.*

Il s'arrête ; il demande :

— C'est dit pourtant ? *Elle te brisera la tête et tu lui mordras le talon.* Qu'en pensez-vous, Mme Chappaz ?

— Oh ! dit-elle, bien sûr... Moi, je n'ai qu'à penser à mon pauvre mari.

— C'est vrai, hein ?

— Oh ! il me semble.

— Et c'est bien ce que j'ai dit à Bolomey. Et je lui disais : « Et le plus triste, c'est qu'on ait une idée du monde à quoi le monde contredit. Oui, qu'il nous faille travailler et qu'il y ait en nous le goût du repos ; qu'il nous faille vivre dans l'inachevé et qu'il y ait en nous le besoin de l'achevé ; qu'il nous faille vivre parmi ce qui passe, ayant faim de ce qui dure ; dans l'obligation de la mort, ayant en nous l'horreur de la mort... »

Il a l'air sérieux tout à fait, cette fois. Il a soixante-dix ans d'âge.

Elle est assise en face de lui ; elle est presque aussi vieille qu'il est vieux.

Ils ont les cheveux blancs tous les deux.

— C'est qu'on se souvient du Jardin, Mme Chappaz, voyez-vous.

— Oh ! dit-elle, oui ; seulement il faudrait pouvoir le retrouver.

— C'est justement ce que je lui ai dit, à Bolomey, mais je lui ai dit : « C'est long, tu sais, parce qu'il te va falloir lire tout le livre... » Vous l'avez lu, Mme Chappaz ?...

— Oh ! non, dit-elle, oh ! pas tout, mon Dieu... N'est-ce pas, quand on a eu deux filles à élever et puis un homme comme le mien, vous vous souvenez bien de lui ?... Buveur, fainéant, querelleur.

Il hoche la tête.

— Et un commerce à faire marcher...

— 1.235 pages, a-t-il dit.

— Justement.

— Mais, lui, il avait le temps.

— Oh ! dit-elle, lui...

— Eh bien... Il s'est fait un jardin lui-même, un jardin à lui...

Elle relève la tête. 1.235 pages. Gourdou les a feuilletées rapidement, pendant qu'il pleut. C'est le milieu d'octobre, un jour de pluie, et déjà il fait bon entendre ronfler le feu dans le fourneau. Un nœud de hêtre et deux briquettes, voilà de quoi le maintenir jusqu'à l'heure du souper.

Et 1.235 pages, comme il constate, tenant le livre à la reliure noire dans sa main gauche, et faisant glisser peu à peu sous son pouce la tranche rouge.

— Ça fait quand même beaucoup de pages, ça en fait trop.

Il a dit :

— C'est jeune, c'est suffisant, ça n'a point de patience, c'est en bonne santé, ça croit en sa force... Laissez faire, Mme Chappaz. Parce que la santé s'en va et la force qu'on a dans le corps est une chose que le temps diminue. Ils le verront bien une fois.

Il rit. Il pleut toujours. Il a dit :

— Est-ce qu'on peut avoir encore un verre de café ?

— Bien sûr, dit-elle.

— Est-ce qu'il est chaud ?

Elle lui montre la cafetière qui chantonne sur le fourneau. Son long goulot cylindrique a un petit couvercle, qui laisse échapper de temps en temps une bouffée de vapeur. La vapeur monte vers les vitres, où peu à peu une buée se forme, de sorte que pour finir on ne voit plus qu'il pleut.

Elle lui a versé son café bien chaud.

Il disait :

— Eh bien, je pense qu'on ne se reverra plus avant le printemps, parce que voilà mes tournées finies... Et encore, si on est en vie...

VIII

Et, lui, il riait ce jour-là, c'est-à-dire une semaine plus tard. Bolomey riait, il a dit :

— Bien sûr que je l'ai vue, mais je ne me suis pas montré.

C'était de nouveau un samedi, un samedi soir, et les temps approchent. C'est pourquoi il rit, il peut rire. Et Lydie, elle, était venue ; et elle n'avait paru ni gênée, ni hésitante, malgré qu'elle eût bien dû penser que sa visite allait le surprendre ; elle disait :

— Oh ! n'est-ce pas ? à présent on est sage, hein ? nous deux.

Elle lui disait vous ; il lui disait vous. Elle disait :

— Vous devinez ce qui m'amène.

C'est alors qu'il avait ri, tout en hochant la tête :

— Bien sûr que je l'ai vue, elle tournait autour de la maison. Il faut croire qu'elle n'a pas compris.

— Et est-ce que vous l'avez appelée ?

— Non.

— Et est-ce que vous vous êtes seulement montré ?

— Non.

— Oh ! Monsieur Louis... C'est que c'est déjà la seconde fois. Oui, la seconde fois qu'elle fait le voyage. Et elle aimerait bien, mais elle n'ose pas. C'est que c'est bien difficile pour elle. Voulez-vous que j'aille lui dire ?... oui, qu'elle peut venir, que vous l'attendez...

— Je le lui ai dit.

— C'est des signes, ça ne suffit pas. Il y faudrait des mots. Les mots, c'est pour l'intelligence ; les mots, c'est clair, ça se comprend. J'irais demain. Elle est chez son oncle. Je lui dirais : « Il vous attend, venez quand vous voudrez. » C'est moi qui irais le lui dire. Voulez-vous..... ? Oh ! bien sûr que je ne viendrais pas de votre part. Je lui dirais que je l'ai vue et que je sais qu'elle peut venir... Moi, n'est-ce pas ? je ne suis plus rien...

Elle souriait avec sa figure tirée :

— Moi, n'est-ce pas ? je ne compte plus... Moi, je prends

ce qui vient et j'ai pris ce qui est venu... N'est-ce pas, Monsieur Louis ?

Il a dit :

— Mademoiselle Lydie, faites comme vous voudrez. Moi, j'attends.

Elle a dit :

— Moi aussi, j'attends.

Il a dit :

— Mais on n'attend pas la même chose.

— Qui sait ? dit-elle.

Et tout à coup :

— Alors, écoutez, il faut qu'on s'entende... voulez-vous que je lui dise de venir de demain en huit, c'est-à-dire le prochain dimanche ? Je lui dirai que vous comptez sur elle, je lui dirais de prendre sa valise...

— C'est ça, a-t-il dit, dimanche prochain, dans huit jours. Ça va bien. Parce qu'ainsi j'aurai encore un peu de temps pour tout préparer, et c'est pas fini. Pensez-vous que votre mère me vendrait le phonographe ? Elle, elle mettrait chaque fois deux sous dedans, ça lui ferait une tirelire.

— Peut-être bien. Vous n'avez qu'à le lui demander.

— J'irai, dit-il, j'irai un de ces prochains soirs. Il faudra seulement qu'avant je repeigne la porte d'entrée et que je colle dans la chambre un papier neuf. Vous avez vu ? j'ai refait la façade. Et les contrevents, hein ? c'est beau à voir. Mademoiselle Lydie, faites comme vous voudrez. Vous êtes une bonne fille. Mademoiselle Lydie, au revoir.

— Au revoir, Monsieur Louis... Mais, l'autre jour, vous vous souvenez bien, oui, le soir de la barrière, Monsieur Louis, vous m'aviez dit adieu...

— C'est au revoir, si vous voulez.

Elle a dit :

— Eh bien, c'est au revoir.

Il est allé, le vendredi soir, à l'auberge ; et il disait : « J'y suis. C'est prêt. »

Il est entré, il a dit :

— Bonsoir, Mme Chappaz.

Elle a dit :

— Comment c'est vous !

Un peu fâchée.

— Eh bien, depuis le temps qu'on ne vous avait pas vu.

— Qu'est-ce que vous voulez ? j'ai eu à faire.

Et Mme Chappaz se défâche déjà, ne voulant plus voir qu'une chose, et c'est qu'il était revenu :

— Ah ! bien... Comment ça va ? Asseyez-vous.

Mais lui, alors, sans s'être assis :

— Je venais seulement vous demander si vous me vendriez votre phonographe.

— Mon phonographe ?

— Oui, puisque vous ne vous en servez pas...

Il lève le doigt pour dire : « Ecoutez. »

C'est l'appareil de télégraphie sans fil qui s'était mis à fonctionner comme toujours de l'autre côté de la cloison :

— Oh ! dit-elle, l'un n'empêche pas l'autre. Il y a toujours des clients à qui un disque fait plaisir.

Puis avec méfiance :

— Qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— Moi, c'est que je vais avoir besoin de musique. C'est qu'on va avoir besoin de musique. Et puis on met deux sous, ou quoi ? *Elle* mettra deux sous. Il faut faire l'éducation des femmes. Ça l'obligera à économiser...

— Ah ! Monsieur Bolomey.

— C'est oui ou non ?

Ils avaient discuté du prix.

— Je vois, disait Mme Chappaz, que vous avez des projets... Moi, je l'ai payé cent cinquante francs.

— Cinquante.

— Non.

Il a dit :

— Cent.

Elle s'était laissée tenter par la somme. Il est parti, le phonographe sous le bras.

Comme il sortait, Lydie l'avait pris à part.

— Je l'ai vue.

— Ah !

— C'est entendu pour dimanche. Dimanche dans l'après-midi.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle n'a rien dit ; elle était contente... D'ailleurs, on s'entend toujours entre femmes. C'est nos secrets, vous comprenez.

Il se taisait :

— Alors, à bientôt, Monsieur Louis.

Et il n'eut plus alors qu'une dernière démarche à faire, ayant mis au fond de son sac deux gros bouquets de dahlias qu'il venait de cueillir dans le jardin. Ainsi personne n'a pu voir ce qu'il portait, pendant qu'il a d'abord remonté la rivière, puis il a suivi la route jusqu'au village. Personne n'a su où il allait.

Il a poussé la grille noir et argent ; il tire les bouquets du sac, les deux bouquets ; il disait : « As-tu cru peut-être que je t'avais oubliée ? Tu vois bien que non, puisque je reviens. »

C'était gai dans le cimetière. Les taches noires de la pluie sur le marbre gris, la coulure des clous le long du montant des croix, la poudre rouge qui est sur les entourages et vous tache le bout des doigts, tout disait seulement le plaisir d'exister. Le plaisir d'exister était sur la mort et cachait la mort.

Tranquillement, il avait ôté son chapeau et avait sorti les bouquets du sac ; puis, se penchant, il les dispose l'un devant l'autre, dans l'encadrement de pierre tout neuf qui était autour de la tombe, comme quand on met une table et on la fleurit pour des invités.

Il y a un arrangement dans le monde.

Il regarde la tombe : il fait doux et clair sur elle, et partout en ce soir d'automne sur les choses, sous un mince ciel, c'est-à-dire qu'il n'est recouvert que d'une très fine peau de brume comme du papier sur les confitures. Le soleil brille doucement en gris pâle, au travers : sur elle, sur moi.

Il voit que la mort fait partie de la vie. La mort est une autre espèce d'arrangement, comme il se dit.

Et tu es ici, et tu es bien ; et moi je ne suis pas ici et je suis bien. On est voisins. On se fait visite.

On reviendra.

Tu es contente, j'en suis sûr ; c'est ce qu'il se dit et il est content.

Tu n'as plus besoin de t'inquiéter de moi, puisqu'elle revient. La maison est en bon état : je l'ai réparée.

IX

Lydie était arrivée vers les trois heures, avec la valise.

— C'est encore moi. Vous comprenez, ça la gênait à cause des gens. Alors je lui ai dit : « Laissez-moi faire.

— Ah ! a-t-il dit, je comprends.

— Où est-ce que je la pose ?

— Posez-la...

Il hésite, puis il lui a montré le banc qui est à côté de la porte.

— Dehors ?

— Je la rentrerai.

— Eh bien, à bientôt, a-t-elle dit...

Pourquoi est-ce qu'elle disait : « A bientôt ? »

Il faisait assez froid. Après ces longues pluies, la bise avait pris le dessus. Elle sifflait sous la porte, elle chantait dans le grenier. Mais, aux places abritées, il faisait doux encore, à cause du soleil. C'est la bise, et elle a un fouet, et elle fait claquer son fouet. Alors on avait vu les nuages s'enfuir tous ensemble du côté du sud et ils s'étaient entassés là, devant la crête de la montagne, comme les moutons d'un troupeau devant la barrière du parc.

Il a été se coucher à une de ces places au soleil, sous un arbre. *Dieu prit une des côtes d'Adam...*

Il l'avait vue venir de loin, c'est pourquoi il était venu lui aussi, puis s'était étendu tout de son long dans l'herbe, comme une fois déjà : *Et il forma une femme de la côte qu'il avait prise à Adam et la fit venir vers Adam.*

Il avait dit :

— C'est toi ?

Une femme lui a été donnée, pendant qu'il entr'ouvrait les yeux.

Il parle avec douceur, avec tranquillité, avec satisfaction, avec contentement :

— C'est toi ?

Elle ne dit rien, et il a dit :

— Je savais bien que tu reviendrais, Adrienne.

Alors il s'est soulevé lentement et se met assis. Il la regarde ; et, à mesure que ses yeux montent le long d'elle, c'est comme s'il la refaisait.

Et elle est là, elle ne bouge pas, comme si elle devait encore attendre qu'il eût fini, et il a fini ; alors il se met debout tout à fait.

Et, étant venu à elle, il l'a prise par la main.

Ils se sont avancés ensemble. Leurs ombres étaient derrière eux et elles se confondaient. Ils n'ont plus eu, à eux deux, qu'une seule ombre. Ils marchaient l'un à côté de l'autre ; il la tenait par la main.

Et la porte du jardin était fermée, il l'a ouverte, il lui a dit : « Entre, » elle est entrée ; lui, entre derrière elle, il ferme la porte du jardin.

Alors, il s'est arrêté, elle s'arrête ; et, faisant de la main un geste, il a dit : « Regarde. » Et, dans son orgueil d'homme : « Est-ce que tu le reconnais ?

— Et la maison, disait-il, est-ce que tu la reconnais ? C'est tout neuf. Et c'est tout refait. Et c'est pour toi que j'ai tout refait.

Elle n'avait rien dit encore, alors elle a dit quelque chose. Elle a dit :

— Est-ce vrai ?

Il disait :

— C'est vrai, tu n'as qu'à venir voir. On va faire le tour du jardin, si tu veux... Tu veux ?

Elle a dit :

— Oh ! oui.

Il voit qu'il a eu raison : c'est à nous-mêmes à nous faire notre vie.

Il disait :

— Quel âge as-tu ?

Elle disait :

— Mais tu sais bien.

— Dis quand même.

— Eh bien, j'ai eu vingt ans il y a deux mois.

— Ah ! tu es majeure, dit-il, tu es libre ! Eh bien dis : « Je suis libre » ; dis : « Et je me sers de ma liberté en choisissant d'être avec toi »...

Ça va bien, car à présent on est ensemble. Et à présent, dit-il, Adrienne, est-ce que tu es contente ?

Elle avait dit de nouveau :

— Oh ! oui, je suis contente.

Il avait dit :

— En es-tu bien sûre, parce qu'à présent tu es à moi ?... Adrienne, est-ce que tu sais lire ?

Parce qu'il l'avait amenée pour finir devant le rucher, et ils se tenaient l'un à côté de l'autre devant les trois rangées de ruches, fraîchement repeintes :

— J'ai pensé que tu saurais lire de loin et qu'ainsi je me ferais entendre et que de loin tu m'entendrais. Tu vois : rouge, tu sais le nom ? Et vert, tu sais le nom ? Et blanc, c'est toi, c'est moi aussi, c'est tous les deux... Est-ce vrai ?

Elle a dit tout bas :

— Oui.

— Mais réfléchis bien encore, parce que c'est à toi de décider.

Ils étaient arrivés devant le banc sur lequel la valise était toujours posée :

— Et, tu vois, je l'ai laissée là. Et c'est à toi de décider. Réfléchis bien, petite, réfléchis bien encore une fois. Et si tu veux entrer, prends-la, et va devant, parce que tu es chez toi.

Elle a pris la valise ; elle est entrée la première.

Elle voit que les murs de la cuisine et les murs du corridor avaient été repeints par lui. Elle voit que la table est mise, avec du beurre, du fromage, de la confiture, un gros pain tout frais, deux tasses et deux soucoupes se faisant vis-à-vis.

Elle s'est assise ; il s'est assis en face d'elle.

Et c'est alors que, tout à coup, comme il avait été prendre la cafetière et ainsi lui tournait le dos, sa voix à elle était

encore venue : car elle avait encore une chose à dire ; mais une voix toute changée, comme quand une petite fille récite sa leçon :

— Louis, écoute, je voulais... Oui, je voulais te demander pardon...

Mais il l'avait interrompue :

— De quoi ?

Elle avait dit :

— Tu sais bien.

— Je ne sais rien.

Il s'est mis à dire :

— On ne recommence pas, tu sais, on commence.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris... J'avais peur.

Il dit :

— C'est oublié, tout ça.

Et posant la cafetière sur la table :

— Tu es née seulement aujourd'hui.

Il s'est assis.

— Je ferme les yeux, tu n'es plus là ; je les ouvre, tu es là... Eh bien, toi, fais la même chose...

Il rit.

— Une, deux, trois, ça y est ?... Ça y est, dit-il, tu es belle et tout commence.

Mais elle continuait à dire :

— Et puis, j'ai été bien punie parce que je me suis terriblement ennuyée ensuite...

— Où ça ?

— Chez mon oncle... Sais-tu ce qu'on faisait ? On allait voir passer les trains. Il me disait : « Il va y avoir dans cinq minutes le grand rapide du Simplon, dépêchons-nous...

— Et moi !... disait-il. Tu te rappelles Gourdou ? Un gros vieux avec une figure rouge, le tape-seillon ?... Sais-tu ce qu'il me disait ? Il me disait qu'on est maudits. Montre ta figure, petite. As-tu l'air maudit ? et moi... est-ce que j'en ai l'air ? Eh bien, il disait que nous sommes tous condamnés, à cause du Jardin, tu sais, et il m'a fait lire l'histoire dans le Livre. Tu l'as lue ?

— Non... oui, c'est-à-dire...

— Tu ne sais plus, tu as bien raison. Adam et Eve, tu te rappelles. Et ils sont chassés dans l'histoire. Alors, nous aussi, nous sommes chassés. C'est ce qu'il disait... Chassés à cause d'eux, punis à cause d'eux, tu comprends ? J'y ai cru.

Il rit.

— J'étais seul, tu étais partie. Et c'était une explication. Mais, à présent... Montre-moi seulement tes joues, montre-moi seulement tes yeux, petite fille ; ça va bien.

Ils mangeaient avec appétit l'un et l'autre. La nuit venait déjà ; il avait été tourner le commutateur. Une jolie lumière était alors tombée sur la table, faisant comme un morceau de monde à eux au milieu du grand monde obscur et inconnu dont ils ont été entourés. Et voilà qu'il disait :

— Alors quand Gourdou reviendra ?... Ecoute, petite, on ne lui dira rien ; je t'appellerai, je lui dirai : « La voilà ». Je ne lui dirai rien d'autre... As-tu deux sous ?...

Il disait : « C'est pour le dessert. » Elle s'est mise à chercher dans son porte-monnaie, il disait : « C'est une surprise, tâche de les trouver, tu les as ?... » Et, ouvrant l'armoire, il en avait sorti le phonographe qu'il remontait.

Il a dit : « Mets tes deux sous... Et tu auras de la musique, et tu fais des économies... »

Elle a glissé la pièce dans l'appareil ; alors la musique est venue.

Il disait : « Encore une pièce... »

Il disait : « Oh ! moi, je ne peux plus aller en chercher une ; je suis trop occupé, » parce qu'il l'avait prise sur ses genoux. « Toi, tu as encore les mains libres... Et puis, tant pis, on ne mettra plus rien dans la machine. Attends, il y a un truc. Mme Chappaz m'a montré. Il faut peser sur un bouton. Ça y est... Elle va marcher gratis pour une fois... C'est en ton honneur, disait-il, ou quoi ? En ton honneur. En notre honneur, hein ? »

Pendant qu'une valse venait encore, puis il y a eu un tango...

Ah ! que de force il y a en elle ! ah ! quelle extrême pesanteur. C'est un poids qui pèse sur moi et en même temps il pèse sur elle. C'est une lourde charge, comme quand un

arbre est sous la neige. On cède ensemble l'un vers l'autre, et on s'emmêle l'un à l'autre, comment est-ce qu'on se démêlera ? Mais c'est beau. Ah ! c'est fort ! ah ! c'est doux ! C'est grand : comment me retrouver et toi ? comment nous retrouver l'un et l'autre à présent ? Comment est-ce qu'on se défera jamais ? Il dit : « Où es-tu ? » Elle dit : « Je ne sais plus bien. » Il dit : « Tu n'as pas besoin de savoir... » Il dit : « Tu n'as même pas besoin de bouger, je te porte. » Je suis fort ou bien si c'est toi qui es forte ? On n'a qu'une force à présent ; on n'a qu'une force à nous deux. Il l'avait prise, il la soulève, il la serrait contre lui, elle le chauffait sous l'oreille avec son haleine. Oh ! où es-tu ? parce que je te cherche, où es-tu ? Et, moi, où est-ce que je suis ? parce que je me cherche et ne sais déjà plus où tu commences et je finis. Où es-tu sous tes vêtements qui ne sont pas toi et te nient ? — une dernière séparation, une faible séparation. Il voit qu'elle le regarde. Il voit ses yeux qui sont tout près de lui l'un et l'autre avec leur couleur ; il voit leur couleur pour la première fois. Il les croyait noirs, ils sont bleu foncé : fermez-vous. « Toi, dit-il, ça en fait un ; » et puis toi, ça en fait deux. Il la pose à côté de lui, mais elle ne l'a pas lâché. Elle a noué ses bras autour de son cou, elle est consentante, elle ne parle plus, elle dit oui, elle ne parle pas. Elle fait en se laissant faire, c'est une femme. O petite Eve d'avant la faute, parce qu'il n'y en a point, il n'y a point de faute. Ne bouge pas ; tu dis oui. Ton menton rond, ton cou qui est gras et marqué de trois petits plis qui sont dessus comme un collier. Je te cherche, je te trouverai, et, toi, tu me trouveras. Collier bleu, collier gris, ô fil mince, c'est-à-dire trois fils l'un au-dessus de l'autre, trois minces fils, et je vous défais. Car sa tête va en arrière, son menton a été plus élevé que sa figure, oh ! comme une petite colline qui cache ce qu'il y a derrière ; et on dit : adieu, où es-tu ? Elle cède, elle ne bouge pas. Elle se défait sur les draps. Et je la cherche et je me cherche. Et je me trouverai moi-même en la trouvant. Une épaule et l'autre, sa gorge. Brune et blanche. Bruns et blancs, ses bras, blancs et bruns. Est-ce toi ? pas encore ; petite, tu m'entends ; car il lui parle avec toute espèce de mots qui ne sont pas dits, car il ne sait plus s'il les parle

en lui-même ou les profère. Elle dit oui, elle ne dit rien. On est en dehors du monde, parce qu'on est dans un monde plus vrai, qui contient le monde d'où on vient, qui le dépasse, qui le complète, qui l'achève. Elle m'appelle, elle m'espère, elle m'attend, elle soupire après moi ; se soulevant un peu, retombée, mouvante, chaude et froide, lisse ou grenue, crevassée. Toute la terre et toutes les saisons sont sur elle, mais est-ce bien toi encore ? car tu es tout : c'est-à-dire que nous sommes tout. Je monte, je descends, je te parcours Ses genoux sont comme deux pierres. Oh ! fraîche et froide, ou tiède ou chaude, toutes les saisons sont ensemble réunies en toi, et ne se contredisent plus. Non plus successives : juxtaposées. Tes genoux, c'est l'hiver. Il connaît la nature entière, et tout entière du même coup. Ton cou, c'est le printemps ; l'été est sur tes joues. Toute la terre avec ses saisons que je parcours ; et l'automne est sur ton ventre. Toute la terre, nue ou moussue, ayant ses plaines et ses collines, ses bombements et ses replis, ses défilés, — et toute l'odeur de la terre en chacune de ses saisons : printemps, été, automne, hiver, l'odeur de l'herbe, l'odeur du foin, l'odeur du raisin qu'on écrase ; l'odeur de l'écorce du bois mort. Tu es la terre, tu es l'année ; tu es l'espace, tu es le temps. Et pourtant ce n'est pas tout encore, parce qu'il y a au-dessus de nous quelque chose qu'il nous faut atteindre et atteindre communément. Toi aussi, il y a quelque chose que tu cherches, que tu cherches à travers moi comme moi à travers toi. Il y a que je suis encore séparé de toi et toi de moi, parce qu'on est deux, petite ! Et elle le sait ; elle l'attire à elle, maintenant. Elle noue ses bras autour de son corps, elle se soulève, elle se tend. Il cède avec le milieu de lui-même à une force irrésistible, ô faible femme, faible et forte. Rejoints ? pas encore tout à fait rejoints. Mais est-ce moi seulement qui vois cette chose (car quel autre nom lui donner ?) cette chose en avant de nous, ou bien si c'est toi, ou bien si c'est nous : qui est une chose instantanée en même temps qu'une chose sans fin, à l'extrême pointe du présent et qui remplit tout le passé et l'avenir, imperceptible, démesurée ; qui n'est pas vue par moi, qui n'est pas vue par toi, parce qu'elle est au-delà de toi et de moi, qui est vue

de nous et par nous ; toute proche et insaisissable, qu'il faut pourtant atteindre, qu'on va atteindre, et où on ne sera plus deux, mais un. Où on sera tellement dans le temps qu'on sera dans l'éternité, tellement enfoncés dans la matière qu'elle sera du même coup dépassée, c'est-à-dire réalisée ; — n'est-ce pas ? avec ta sueur et la mienne, avec tes gémissements et mes pleurs, toute cette peine douloureuse et douce, cet avancement continuel...

Et deux encore, mais moins qu'avant ; et deux encore, mais toujours moins.

Un...

. . . .

Deux. C'est ce mot qui l'a réveillé.

Il n'y a rien eu d'autre d'abord en lui que ce nombre ; le nombre s'agite dans sa tête vide comme le battant d'un grelot, l'ayant tiré de son sommeil, car il a dormi ou il pense qu'il a dormi, et longtemps.

Le petit bruit, qui est un nombre, continue à se faire dans sa tête, et il s'exprime par un chiffre, et le chiffre n'est plus un, mais deux.

Où est-ce que je suis ? Il se cherche avec sa main, et ma main est moi, se dit-il. Il a besoin de se prouver à soi-même qu'il existe ; il porte sa main à la rencontre de lui-même, touchant sa poitrine, son cou. Est-ce encore moi ? c'est moi. Il bouge une jambe, il bouge l'autre jambe ; c'est moi. Et, réveillé alors tout entier, il sent une grande fatigue qui est dans toute sa personne ; il sent qu'une douleur est en arrière de ses yeux, une douleur dans les tendons de ses orteils, inexplicable, une douleur comme après une longue marche à la plante de ses pieds. Le froid l'habite au-dedans d'une grande chaleur qui est autour comme une écorce ; au milieu même de sa force, il est faible comme un petit enfant. Il est faible et il est lâche. Ah ! pourquoi est-ce qu'on change ainsi si vite, si complètement ? Et il cherche à comprendre, mais il voit qu'il est plongé comme deux fois dans de la nuit, ici, dans son lit, sous les draps ; là, dans les dedans de sa tête. Une grande nuit entoure son corps, mais une même grande nuit est autour de ses pensées : il est dans une double nuit. Et il a déplacé son corps

légèrement comme pour bien s'assurer encore que c'est lui ; alors il a frôlé cet autre corps qui est à côté du sien, qui n'est pas le sien, qui n'est plus le sien.

Il commence à comprendre. Il se dit : « C'est elle. » Ah ! elle est là, c'est vrai. Et il y a moi qui suis moi, et il y a elle qui est elle.

Deux.

Le petit chiffre recommence à faire du bruit dans sa tête, comme le grelot de la chèvre quand elle s'obstine au bout de sa corde à atteindre une touffe d'herbe, tendant le cou ; et c'est vrai, et on croyait tout avoir.

On a prétendu à tout, on n'a rien. Et il y a elle, qui est elle ; et, moi, je suis moi pour toujours.

Il a dû faire un grand effort pour allonger le bras, tournant doucement le commutateur qui est derrière lui dans le mur. Il a fait naître une petite flamme sous l'abat-jour : le monde lui a été rendu, elle lui a été rendue. Il la voit ; ah ! il comprend tout. Elle m'a trompé. Elle dort et je ne dors pas : voilà la grande différence. Elle dort en dehors de moi, elle est chez elle ; on est chacun à sa façon. Elle respire profondément ; il la voit respirer, il l'entend respirer. Il entend les deux bruits qu'elle fait, l'un qui est plus sifflant quand l'air entre, l'autre moins distinct quand il sort. Elle aspire, elle expire. Lentement, régulièrement, fortement, oh ! de tout au fond d'elle-même, oh ! si obscurément et inconsciemment qu'elle se trahit toute et s'avoue tout entière. Heureuse ! elle l'avoue ; tranquille ! Et il ne la reconnaît plus, et il ne se reconnaît plus.

Pourquoi est-ce qu'elle est là ? Une grande colère est en lui.

Ah ! tu dors, femelle ; tu m'as empêché d'aimer assez haut, mais à toi ça te suffit !

Elle est contente, elle est nourrie, elle digère ; elle est dans le repos et l'assouvissement ; — moi, l'inquiétude me réveille et la faim.

Il se soulève sur le coude, puis fait légèrement basculer l'abat-jour pour la mieux voir et c'est bien elle, mais ce n'est plus elle. Elle est pâlie. Le rouge de ses joues n'était pas solide et a coulé. Elle est fardée avec ses propres cou-

leurs. Le doré de sa peau a pris la teinte de la terre sèche. Sa bouche à moitié entr'ouverte est trop épaisse, toute meurtrie, trop éclatante, et a saigné.

Il regarde de toutes ses forces, plein de haine et de regrets. Pas coiffée. Ses cheveux sont épars en mèches noires sur l'oreiller, comme si on avait plumé un corbeau. Ses paupières tendues sur le globe lui font des yeux comme aux statues.

Pas vraie, fausse, toute peinte ; elle se trahit, elle m'a trahi.

Il veut l'appeler, il se retient. Il veut se lever, il se retient encore.

Il n'a pourtant pas pu s'empêcher de tirer brusquement à lui le drap qui la couvre. Puisque tu t'avoues en dormant, au moins avoue-toi jusqu'au bout.

Et c'est ce qu'il se dit, mais elle dormait si profondément qu'elle n'a même pas été réveillée. Elle s'est seulement déplacée un peu de son côté, comme si elle le cherchait toujours.

Elle a déplacé un peu son corps vers le sien, comme attirée par lui jusque dans son sommeil ; il s'écarte vivement. Il regarde avec cruauté et attention la beauté de ce corps qui est déjà toute niée. Il a vieilli, il est usé, ce corps ; il s'est comme détruit lui-même. Les seins pendent mollement, fatigués d'avoir servi. Il y a des taches noires à ses bras ; des plaques rouges sont sur son ventre. Elle ne bouge pas, elle est comme jetée là, toute défaite, toute dénouée ; et c'est qu'elle est morte, c'est ce qu'il se dit ; elle est morte pour moi. Ce n'est pas elle, ce n'est plus elle. Et une triste odeur, qui monte de sa ruine, l'insulte alors, réveillant sa colère ; c'est pourquoi il n'a pas pu s'empêcher :

— Adrienne !

Qui est-ce qui appelle ainsi ? est-ce encore lui ? il ne sait plus.

— Adrienne !

Elle a ouvert les yeux. Elle ne l'a pas vu tout de suite. Une espèce de brume était devant son regard. Il a fallu

premièrement que cette brume fût dissipée. Elle l'a aperçu comme dans le brouillard et hésite, et hésite encore ; puis le reconnaît et lui tend les bras.

Il la regarde d'en dessus.

Il se penche davantage sur elle, il la regarde davantage et plus fort. Elle sourit.

Il serre les dents. On voit ses mâchoires saillir sous la peau des joues que la barbe qui repousse rend noires.

Elle lui tend toujours les bras.

Puis, peu à peu, ses yeux changent, et on voit qu'ils changent ; ils s'ouvrent de plus en plus et ils deviennent blancs, parce que la peur est sur eux ; elle tend toujours les bras, elle a dit :

— Qu'est-ce qu'on entend ? on a marché dans le jardin.

Il a dit :

— C'est la bise.

— Oh ! dit-elle, écoute, on a ri.

Il a dit :

— C'est moi qui ris.

Elle a oublié qu'elle tend les bras, et il la regarde, et il a repris :

— Oui, de te voir !

Et est-ce lui encore qui parle, mais alors ses bras à elle retombent, elle se recule :

— J'ai peur.

— Tu as peur ? Tu as peur de moi ?

Est-ce encore bien lui qui parle :

— Tu as peut-être bien raison.

Alors elle se couvre la figure des deux mains : « Oh ! je veux m'en aller ! oh ! je veux m'en aller ! » et lui : « Va t'en seulement, ce n'est pas moi qui te retiens. »

Et elle s'aperçoit qu'elle est nue, et ramène le drap sur elle, parce qu'il est écrit : *Adam et sa femme étaient tous deux nus et ils ne le prenaient point à honte ;* mais plus loin il est écrit : *Et, connaissant qu'ils étaient nus, ils cousirent ensemble des feuilles de figuier.*

X

Un peu plus tard dans la matinée, Lydie était sortie de chez elle, s'étant enveloppée la tête et les épaules dans un châle noir à bords bruns.

Elle a regardé autour d'elle : elle a vu qu'il allait faire beau, mais il faisait frais. Il faisait blanc sur le monde (et bleu au-dessus), car il avait gelé légèrement pendant la nuit.

Et le soleil n'était pas encore levé ; du moins on ne pouvait pas le voir d'où elle était, à cause des bois, — à cause aussi d'une vapeur qui montait de la terre comme quand le vent souffle sur les routes.

Elle s'est avancée sur le chemin. Elle avait le temps, elle ne se pressait pas. Et voilà qu'on l'avait appelée :

— Tante Lydie !

C'était la petite Gladys qui l'avait aperçue de loin, mais elle a fait semblant de ne pas entendre ; alors on l'a appelée de nouveau ; puis la petite Gladys a dit :

— Où est-ce qu'elle va, tante Lydie ? Oh ! moi, je sais bien ; elle va chez M. Bolomey.

Elle avait continué son chemin. Elle a dépassé le bois. Il a fait rose dans tout l'air, puis il a fait jaune.

Puis, comme quand une matière très fine est en suspension dans l'eau et se dépose, les vapeurs sont allées en bas, le soleil est allé en haut ; — le soleil s'était tout à coup montré dans le ciel pur, tandis que la brume faisait une mince épaisseur par terre, et il y avait plus haut une clarté étincelante où elle s'est avancée encore, sachant bien où elle allait.

Elle est arrivée devant le portail ; elle regarde par-dessus le portail.

Il n'y avait personne dans le jardin, qui, à cause de la pente, était dans l'ombre.

Les contrevents de la maison étaient fermés, sauf ceux de la cuisine. Rien ne paraissait bouger encore dans la maison, à moins que ce ne fût le contraire et qu'on eût cessé

d'y bouger, — pendant qu'elle se tient là, regarde, et elle voit qu'un peu de fumée bouge faiblement, comme quand le feu s'éteint, dans l'ouverture noire de la grosse cheminée de pierre qui perce la pente du toit, ayant elle-même un petit toit recouvert de tuiles comme celui de la maison.

Elle n'a qu'à attendre. Car, ce qu'elle voit aussi, c'est qu'il y a des traces de pas dans l'allée, les unes plus petites, les autres plus grandes.

Le soleil monte dans le ciel.

La blanche gelée se perce de trous comme un drap qui est mangé par les mites.

A mesure que le soleil gagne davantage en hauteur — il n'y a toujours personne — il gagne aussi sur le jardin où la bande d'ombre se rétrécit.

Des trous se font de place en place dans le givre, par où on voit apparaître la terre, qui, en même temps, change de couleur. Elle était gris clair, elle devient brune ; elle était sèche, elle devient humide ; elle était mate, elle devient luisante. Lydie regarde (elle a le temps). Et c'est ainsi qu'elle a connu finalement la ruine du jardin, qui se montre mieux et de plus en plus, parce qu'il apparaît lui-même dans sa nudité, et un éclat trompeur était sur lui, et il s'en va, découvrant les zinias brûlés, les capucines grimpantes qui font à terre des tas gluants, les hauts dahlias de près de deux mètres qui pendent tout noirs à leurs tuteurs.

Et on voit encore qu'au-dessus de la porte du jardin, une branche de chèvrefeuille couverte de gelée se balance dans l'air léger et elle brille au soleil, tout en bougeant : *Une lame d'épée de feu...*

Elle a compris. *Et un chérubin fut placé à l'entrée du jardin d'Eden, avec une lame d'épée de feu qui se tournait çà et là pour garder le chemin de l'arbre de vie.*

Il devait l'avoir accompagnée à la gare ; il y a un train à 9 h. 15. Elle ne bouge pas. Elle s'est seulement tournée du côté du vallon, où elle regarde maintenant, laissant ses yeux aller le long du sentier qui se voit jusqu'à la route et qu'il a dû prendre, — et pour revenir il doit le prendre aussi.

Le soleil commençait à lui chauffer le dos.

Il y a eu un point sur la route. Le point bouge, le point passe le pont.

On vient, on est seul, on avance difficilement : c'est un homme.

C'est un homme qui vient, et il vient solitairement. On le voit qui se laisse aller en arrière ; il glisse. Le terrain n'est pas commode, ce matin. L'homme tombe, il se redresse, il tombe à nouveau sur la pente qu'il descend. Notre démarche n'est plus qu'une suite de chutes. La pente se met maintenant à monter, l'homme se rapproche ; on le voit qui allonge la jambe, mais alors il est ramené en arrière, et le pas qu'il a fait se trouve diminué de moitié.

Il tombe en avant, cette fois, puis se redresse, puis il retombe ; — pendant qu'elle est là, qui attend, dans son châle noir à bords bruns.

C. F. RAMUZ

FIN

Celui qui ne pratique pas le grec et le latin est à mes yeux un esprit faible, je dirais imbécile, si le mot n'était souvent mal pris. Je ne veux point injurier personne. Il y a de l'imbécile en tout homme, et en large part. Un homme est imbécile en ce qu'il se laisse déformer par les causes extérieures. Imbécile, qui change ses pensées pour plaire. Imbécile, qui prend des opinions comme des manteaux de mode. Imbécile, qui aime malgré lui, c'est-à-dire qui ne sait pas se reprendre, et aimer volontairement ce qu'il allait aimer par contrainte. Volontairement, je veux dire selon le développement de ses puissances propres ; par contrainte, je veux dire en revêtant une forme étrangère. Imbécile enfin, qui croit au lieu de penser. La foi n'est pas imbécile ; la crédulité est imbécile. Imbécile est un très beau mot, dit à soi-même ; et tout homme se le dit vingt fois par jour, soit qu'il frappe du marteau sur son doigt, et c'est très bien dit, soit qu'il donne attention à quelque niaiserie de belle apparence, et c'est encore mieux dit.

Vous pensez que je suis bien loin de mon sujet. C'est qu'il faut que je tourne et que je cerne ; car je ne puis donner de preuves à la rigueur, quand les difficultés de tous genres sont rassemblées. C'est quelque chose de donner là-dessus son sentiment ; il faut le donner. Aucun suffrage n'a de sens si l'on cherche à décider comme on croit que le nombre décidera. Je puis parier que ceux qui prennent parti contre grec et latin sont, presque tous, des hommes qui n'en ont rien tiré. Ceux qui, au contraire, en ont tiré et en tirent presque tout ce qu'ils valent doivent parler fort ; et parler fort n'est pas la même chose que crier. Je

dis que grec et latin sont des moyens de choix contre l'imbécile que chacun est à ses propres yeux vingt fois par jour. Je ne dis pas plus. Il y a de puissantes natures, harmonieuses aux hommes et aux choses, qui devineront, qui perceront, bien plus loin que moi, sans mon Homère, sans mon Horace, sans mon Tacite. Je les salue ; mais je sens et je sais que s'ils étaient, encore en plus, nourris des anciens auteurs ils iraient bien plus loin et pourraient davantage.

Comment l'expliquer ? Je veux proposer seulement deux remarques. La première est que les pensées contemporaines sont folles ; je les compare aux mouvements des fourmis après un coup de botte dans la fourmilière. L'expérience que nous en faisons tous les jours serait effrayante, si nous n'avions notre refuge en des pensées qui ont traversé cette épreuve et sont demeurées vivantes sur la ruine des autres. Cela revient à dire avec Comte que la société n'est pas coopération, mais commémoration. Ainsi celui qui commémore, en quelque sorte, la commémoration, célébrant à nouveau ce qui a été célébré, reprend élan dans le sens de l'histoire, et a toutes chances de rejoindre les mouvements de masses, si obscurs. Or, à regarder, même sommairement, comment ont couru les générations dans notre pointe d'Europe, on admettra aisément qu'elles ont couru grec, et qu'elles ont couru latin. Le latin est plus politique ; le grec est plus anarchique. Il a fallu les deux pour faire cet esprit contemporain qui m'est si bien caché par le bavardage contemporain. Donc, quand je lis Homère, c'est une manière de rejoindre les camarades.

Maintenant, si je lis Shakespeare, où est la différence ? Si je lis Dante, où est la différence ? Sans nier les immenses ressources des littératures germanique, anglaise, espagnole, italienne ou russe, je veux dire seulement la différence. La différence, c'est que ce bavardage mort-né qui recouvre chaque jour nos esprits, et nous fait déraisonner chaque matin selon une mode qui change plus vite que les chapeaux, c'est que ce bavardage est français, allemand, anglais, italien, espagnol et russe, et conduit, comme il est inévitable, par ceux qui ont appris quelque grimace étran-

gère, ou toutes. Et, comme il n'y a guère de héros qui ait voulu apprendre toutes ces langues par grammaire et poésie, quand il est si vite fait de les apprendre par grimace, je crois, et souvent je vois, que les grands auteurs étrangers grimacent encore à travers leurs interprètes, auxquels il ne manque que la casquette. Et bref, savoir une langue étrangère et vivante, c'est premièrement et toujours imiter, prendre forme d'après le voisin, et plier son corps à d'autres sottises que la nôtre, qui suffit bien. Mais reculez un peu, refusez le français que les interprètes à casquette nous lancent en douche tous les matins ; allez chercher le français à la charrue de Picardie ou de Touraine ; il vous paraîtra que la sottise du jour n'y est point. Une autre sottise d'ancien temps ? Peut-être. Mais celle-là je la sens durable et fructueuse. Reculez encore. Mieux dans Descartes, mieux dans Montaigne, mieux dans Rabelais. D'où vous viendrez à estimer encore plus ces immobiles paroles à toujours, grecques, romaines ; instruments et monuments qui n'ont point de part à l'absurde rumeur quotidienne. Alors, du moins, la position de la langue sur l'alvéole et contre le palais n'est pas la première précaution pour bien penser.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Vingtième Siècle.

Un spécialiste brillant de la comédie littéraire, ayant cru repérer quelques professeurs parmi les collaborateurs ordinaires de la *N. R. F.*, se divertit parfois à l'appeler la *N.R.U.*, la nouvelle revue universitaire. Il prend peut-être pour une réalité les pressentiments et les désirs obscurs du public qui lit. Il est probable, et j'en donnerai une autre fois les raisons, que dans les trente ans qui vont venir, la critique sera rehaussée et sauvée par de jeunes universitaires indépendants, quelques déblayeurs diplômés de crânes, du type Norton Cru, contraints peut-être, devant les Intérêts, à quelque syndicalisme. En attendant et en souhaitant cet inévitable retour, nous devons constater que la génération précédente, celle dont l'activité utile va de 1902 à 1932, a marqué certaine retraite de la critique universitaire.

Je dis retraite au sens où l'abbé Bremond parle de la retraite des mystiques. Je choisis 1902 pour marquer la coïncidence avec la réforme universitaire, et avec la transformation de l'École Normale, désormais pension de famille autour d'une bibliothèque. Il serait peut-être exagéré d'en voir la cause principale dans l'orientation donnée aux études littéraires par l'école lansonienne. La critique universitaire, ou normalienne, a subi surtout la conséquence de batailles perdues. Contre les naturalistes, la bataille fut indécise, puisque ceux-ci étaient déjà fort éclopés en 1892. Mais contre Baudelaire ce fut un désastre. Contre les symbolistes, qui se battaient sous le noble drapeau de la poésie et à qui leurs jeunes revues servirent de nids de mitrailleuses, les pertes d'influence furent sévères. L'installation de l'École Normale au *Temps*, avec Gaston Deschamps, tourna mal. La critique issue des grands normaliens de 1848, qui, pendant un demi-siècle, avait fourni des groupes solides, allants, brillants, fut alors prise dans cette crise générale de la tra-

dition universitaire, où 1902 fait une date cruciale. On illustrerait cette crise par trois images que je reconnais un peu arbitrairement choisies, mais qui me semblent significatives.

D'abord la place singulière occupée pendant une quinzaine d'années, de 1912 à 1930, par Paul Souday. Souday était un journaliste, sorti du rang, qui avait recensé, à ses débuts, les chiens roués, fait l'article à droite et à gauche, et qui fut appelé en 1912 à remplacer dans le feuilleton du *Temps* Gaston Deschamps : Deschamps, assez brillant agrégé des lettres, venait de publier, trente-cinq ans après la *Grèce Contemporaine* d'About, c'est-à-dire au temps préfix où une même question exige la réponse d'une autre génération, une *Grèce d'Aujourd'hui*, assez favorablement accueillie pour qu'il fît par elle ses preuves d'atticisme aboutinet, et qu'on lui accordât au *Temps* la succession d'Anatole France. L'échec de Deschamps fut complet. Au bout de quelques années, Hébrard dut l'employer ailleurs, et aux candidats universitaires, qui ne manquaient pas, il préféra un journaliste de la maison, qu'il fit monter en grade. Là où Deschamps avait mis l'École, Souday apporta la vie, cela même que Sarcey avait introduit autrefois dans le feuilleton dramatique. Excellent journaliste, polémiste redoutable, passionné pour la littérature et vivant pour elle, avec des partis-pris politiques qui enchantaient ou enrageaient indifféremment et ses amis et ses ennemis, un peu gêné par l'ambition académique, mais pas trop, honnête homme et courageux, il eut pour lui un public, et même le public. Il parlait clairement, savait aussi clairement ce qu'il aimait et haïssait. Il ne manquait nullement de goût, et, à une époque de transformations littéraires foudroyantes, ce représentant d'une génération littéraire antérieure les suivit à une allure relativement suffisante. S'il n'a pas été remplacé dans son rôle de critique rationaliste militant, de tainien intellectualiste, dans sa polémique impitoyable contre toutes les formes de mysticisme, c'est en partie parce que sa philosophie datait. Le malheur est que, journaliste pur, il ait peu survécu à son journalisme quotidien, et que ses *Livres du Temps* ne puissent

compter sur le temps que dans la même mesure que les recueils de Planche.

Certaine carence universitaire facilita, pour Souday, cette place unique dans la critique, dont il n'est pas exagéré de dire qu'à sa mort il tenait le principat. Une autre transgression fait, dans notre carte géographique, ressortir cette carence. Le retour des Jésuites, tout simplement ! La place tenue, non seulement dans l'histoire littéraire, mais dans la critique littéraire, par un humaniste religieux, l'abbé Bremond, qui prolonge, à peine sous une autre robe, la pure moelle des grands lettrés de la Compagnie de Jésus, et qui a suivi, avec un tact génial, le seul tournant par lequel on pût prendre à revers le vieux jansénisme de Pascal et d'Arnauld, des parlementaires et de Royer-Collard, de Sainte-Beuve, de la tradition littéraire, et de la tradition universitaire, cette place témoigne, comme celle de Souday, d'une évolution de la critique, et, sinon d'une rupture ou d'un renversement de sa tradition, tout au moins d'un dessaisissement des traditeurs autorisés. Les Jésuites contre Port-Royal ! Fénelon contre Bossuet ! La poésie pure contre la poésie « à idées », comme disait Faguet ! L'intuition contre le raisonnement ! Un goût des mystiques et une mystique du goût contre l'intellectualisme professoral ! Brunetière, qui régentait l'Académie au début du XXe siècle, était mort dix ans trop tôt. Quel magnifique sujet de discours français pour des élèves de « première » que celui-ci : « Vous supposerez que Brunetière a vécu dix ans de plus, et vous composerez le discours par lequel il combat, au petit guignol de l'Académie Française, la candidature de l'abbé Bremond, introduite par Maurice Barrès ». Toute la révolution que nous signalons tiendrait dans ce procès.

Supplantée sur sa gauche par le journalisme pur de Souday, débordée sur sa droite par l'humanisme jésuite et le purisme mystique, ne laissant plus à son centre qu'un rideau de troupes, la critique traditionnelle a vu ce centre traversé un moment par une brusque attaque de vélites que menait Fernand Vanderem. L'auteur du roman des *Deux Rives* représentait depuis longtemps, peut-être depuis ses études au lycée Condorcet, l'esprit militant de la rive

droite contre la rive gauche. Critique parisien, spirituel, inculpé de tortonisme à la suite de sa déplorable campagne anti-valérienne, armé avec cela par une lecture de vieux et perspicace bibliophile, tacticien expérimenté et connaissant à fond la technique d'une campagne de journaliste, Vanderem a conduit contre la critique universitaire une pittoresque guérilla qui lui attira presque autant de célébrité que la fonction de garde-chasse de Ferney à Souday, ou à l'abbé Bremond le tir à la casquette de la poésie pure. Notons d'ailleurs que la longue chronique de vingt à trente pages, très habilement variée, pratiquée par lui dans la *Revue de Paris* et la *Revue de France*, avec sa forme et sa densité de trottoir roulant, représentait une nouveauté et une réussite technique dont il est fâcheux qu'après sa retraite elle n'ait pas eu de suite.

Il faut se garder de voir en Souday, en Bremond, en Vanderem, et en Maurras (lequel collabore au même déclassement et à qui nous allons arriver) une équipe qu'uniraient des idées communes ! C'est exactement le contraire. Couplez n'importent quels deux de ces quatre critiques, et vous avez deux ennemis affrontés, qui ne se connaissent que par leurs discordances, leurs polémiques ou leurs impossibilités réciproques. Chacun des quatre est ou était l'ennemi des trois autres, toujours littérairement et parfois personnellement. Aucun d'eux qui, malgré leur bienveillance commune pour l'auteur de ces lignes, et c'est tout ce que je leur sais de commun, ne se soit plus ou moins indigné de le voir sympathiser avec les trois autres. Aucun qui ne frémisse ou n'eût frémi à supporter cet attelage en quadrige. Aucun d'ailleurs qui, ici, dans une certaine mesure, n'ait raison, et l'artifice de notre attelage, avec quatre animaux si divers, ne nous échappe pas. Il nous semble, cependant, qu'ils répondent, en les langages les plus contraires, à un tournant de la critique française, qu'ils servent presqu'également à marquer ce dessaisissement de la corporation particulièrement et quasi exclusivement préposée jusque-là à la critique littéraire, et qui a d'ailleurs trouvé, dans d'autres champs d'activité (je songe à la politique), de brillantes compensations.

Tant bien que mal, le courant de renouvellement, le brassage nécessaire de l'opinion critique ont été, dans ces années d'avant-guerre, surtout l'œuvre non plus d'organes autorisés, comme les grandes écoles et les grandes revues, mais, conformément à la tradition symboliste, de petites républiques et de groupements autonomes, dont les principaux furent le maurrasisme et le gidisme.

Le Maurrasisme.

L'Action Française a prolongé jusqu'aujourd'hui ce tumulte politique d'intellectuels qui caractérisa l'Affaire Dreyfus. Bien qu'elle ait compté parmi ses précurseurs ou fondateurs, des théoriciens politiques purs, comme Amouretti, Vaugeois, Montesquiou, ses protagonistes étaient surtout des littérateurs, et dans les deux principaux, Charles Maurras et Léon Daudet, on voit facilement, qualités et défauts, des natures totales, exaspérées, d'hommes de lettres et de critiques littéraires.

Charles Maurras est, avec Brunetière, le seul critique littéraire dogmatique qui ait exercé une très forte influence. Bien qu'il ait rompu de bonne heure avec la croyance catholique, ce Provençal porte dans son humanisme strict la marque du pensionnat religieux où il fut élevé, nourri à l'antiromantisme. Disciple de Mistral, dévoué à l'action felibréenne, il a senti par Mistral ce que l'éternel homérisme pouvait garder aujourd'hui de sève vivante et de beauté fraîche chez un poète de race latine et de terre grecque. Moréas et sa prédication de café lui ont fait toucher du doigt un classicisme venu plus directement encore d'Athènes. Et, Mistral lui donnant son Ionie, Moréas son Attique, Anatole France y ajouta l'Alexandrie qui acheva autour du critique, sinon mieux que l'enseignement d'une Sorbonne, du moins autrement, les trois dimensions d'une âme grecque. Sa tradition de blanc du Midi, peut-être aussi l'heureuse surdité ronsardienne, entretinrent et maintinrent chez lui des idées inflexibles et un fanatisme irréductible. Bien qu'explicative, alors courtoise, et parfois amusée, sa longue campagne critique de la *Gazette de*

France et de la *Revue Encyclopédique*, puis deux livres décisifs et lourds de substance, *Anthinea* et l'*Avenir de l'Intelligence* (sans oublier les *Amants de Venise*, moins importants et aussi moins bons) lui donnaient la figure, alors très originale, de critique à principes et à modèles. « Louange à la seule famille des Homérides ! » Il y a une beauté éternelle, classique, raisonnable, sans cesse méconnue, assaillie, recouverte par la barbarie, et que la critique a pour tâche de restaurer et de défendre. Donc le contraire de la critique impressionniste que Lemaître mettait en vogue pendant la jeunesse de Maurras. On imagine, en revanche, que la critique de Maurras aurait dû sympathiser avec celle de Brunetière. Il n'en fut rien. Au contraire. Et à cette hostilité on ne voit pas de causes dogmatiques profondes. Simplement l'opposition de deux impérialismes : Brunetière avait la superstition des formations officielles, des milieux consacrés (bien qu'il n'en sortît pas). Et Maurras était à Paris l'homme de ces cafés et de ces journaux, que Brunetière exécrait. Ces deux genres de vie ne sympathisaient pas.

Le sens poétique de Maurras a été une des sources de son influence. Depuis Sainte-Beuve aucun critique n'avait comme lui appréhendé la poésie par une intuition passionnée du dedans. Il est à remarquer qu'important critique politique d'idées, Maurras, en littérature, a été un critique de poésie, est resté pendant des années, tenacement, impérieusement, au centre de la bataille entre Parnassiens, symbolistes, romans, a possédé supérieurement comme critique (et assez bien comme poète) le vers français dans une âme et dans un corps. Et puisqu'il a ramené au romantisme tout le principe du mal littéraire, politique et social qu'il combattait, on peut dire que sa critique politique elle-même, elle surtout, vit d'une racine poétique. Comme le critique orateur en Taine et Brunetière, c'est, en l'auteur d'*Anthinea*, le critique poète qui a agi, et qui a convoqué et brassé un public. Maurras est d'ailleurs porté par un beau flot de poésie pure (ce terme se trouve pour la première fois dans Mistral) qui nous est venu de Provence, et singulièrement d'Aix. Sa doctrine poétique se confond dans ses grandes

lignes avec celle de Bremond, et c'est la vraie. Mais allez l'en faire convenir, lui qui tint les chevaux à Souday — à Souday! — quand celui-ci rompait des lances contre le bremondisme catharopoétique!

Le principal de l'œuvre de Maurras critique aura été probablement d'avoir vécu une certaine idée du romantisme, d'avoir dans le romantisme littéraire discerné une conséquence politique, une profondeur sociale, une dimension religieuse, et d'avoir suscité contre lui ce qu'on ne connaissait plus depuis longtemps : un classicisme jeune, le classicisme d'une jeunesse. C'est que Maurras avait eu le privilège de connaître un classicisme vivant, tout à fait dépouillé du livresque, moins encore, peut-être, chez les prêtres d'Aix que chez le poète de Maillane et l'Athénien du café Vachette : tout l'opposé du classicisme des professeurs. Cette vie il l'a maintenue, défendue, accrue. Comme un autre Méridional, Paul Valéry, il s'enivra de disciplines. Et il a fait partager cette ivresse.

A cette critique régulatrice d'esprits, il manqua de devenir institutrice d'œuvres. Le premier tiers du XXe siècle n'a pas plus connu de renaissance classique que de restauration monarchique. Reste que le mouvement maurrasien a fait naître une école de critique.

La contribution la plus importante à cette critique néo-classique, la preuve la plus solide apportée à la force d'institution du maurrasisme, ce fut le *Romantisme Français* de Pierre Lasserre. Les dates ici nous instruisent. Lasserre, alors professeur de philosophie au lycée de Chartres, commença la préparation de son livre dès cette rentrée d'octobre 1902, tournant d'une génération et d'un siècle, le termina à la fin de l'année scolaire 1905-1906, et le présenta en 1907 comme thèse de doctorat à la Sorbonne, où il fut accueilli avec mauvaise humeur et privé de cette mention *très-honorable* accordée à tous les dociles écoliers. En 1908 l'*Action Française* était fondée, et Lasserre y tenait la critique littéraire (en même temps que la critique musicale) tout en préparant un gros volume de polémique contre la Sorbonne qui l'avait méconnu : la *Doctrine Officielle de l'Université*. De 1907 à la guerre, Lasserre a donc mené

une campagne de critique militante, pour le classicisme contre le romantisme, et pour l'humanisme contre les nouvelles méthodes pédagogiques, littéraires, historiques et philosophiques. Cette critique de combat, brillante, mordante, informée, se développe sur le plan maurrasien.

Mais dans le *Romantisme Français* l'influence de Maurras s'est combinée avec un état d'esprit original et qui s'explique par des causes internes. Lasserre avait porté le romantisme dans le sang même de sa jeunesse, avait vécu avec lui. A trente-cinq ans il avait éprouvé le besoin de s'en débarrasser par un livre, comme Maurras lui-même venait de le faire dans les *Amants de Venise*. Les illusions du romantisme, ses mensonges, ses artifices, ses dangers, c'est la jeunesse, et il appartient à la jeunesse de les éprouver, de les vivre. Un théoricien qu'elles ont déçu et fait souffrir s'en vengera en clouant au pilori les théories du romantisme, ses hommes, son esthétique. Et c'est ce que Lasserre fit éloquemment, car Lasserre est un théoricien éloquent, le *Romantisme Français* est un livre de critique éloquente. Il réussit au point que, pendant plusieurs années, le mot de romantique fut employé par beaucoup d'écrivains dans un sens péjoratif, ainsi que celui d'une maladie ou d'une infirmité, pour désigner des formes puériles et grossières de la politique, de la religion, du raisonnement, même de la poésie. Le romantisme passa un aussi mauvais quart d'heure que, dans l'*Ancien Régime* de Taine, l'esprit classique. Le curieux est que tous deux sont pareillement honnis comme causes de la Révolution, et exposés au pilori par une éloquence réactionnaire comme auteurs responsables de la démocratie. Depuis, tout cela s'est tassé, ces procès de Haute-Cour sont oubliés, Lasserre lui-même a fait au romantisme des excuses, a dépouillé et dépassé son anti-romantisme comme il avait dépouillé et dépassé son romantisme. Le rôle de personnalité seconde derrière Maurras ne pouvait, d'ailleurs, convenir longtemps à ce Béarnais indépendant, et Orthez n'entendait pas se laisser annexer par Barbentane. Lasserre resta cependant plus anti-romantique, et le pli s'effaça moins, qu'il ne croyait. C'est encore la lutte contre le romantisme qu'il poursuit, dans les *Cha-*

pelles Littéraires, contre Claudel, Jammes, et en somme contre la poésie. Il est d'ailleurs curieux que d'une nature aussi profondément poétique que celle du félibre Maurras, qui a conçu l'Action Française comme un grand Félibrige, ainsi que le télescope de Bischoffsheim était, disait Hébrard, une grande lorgnette, soit sortie contre la poésie une si persévérante vague d'assaut, et qui continue. Sortie, entendons-nous, par ses disciples ou son entourage, non de son fait.

Une longue familiarité avec Renan paraît avoir contribué à libérer Lasserre de sa phase dionysiaque, à lui donner une conception et une pratique apolliniennes de l'intelligence. Sa mort prématurée ne lui permit pas d'achever ni même de pousser loin son *Renan*, dont il pensait faire un *Port-Royal* du XIXe siècle, mais dont les trois volumes publiés manquent un peu d'inattendu, et de ce feu sacré qui éclatait dans le *Romantisme*. Avec son acquis, sa force de travail, son art de la lecture, de la composition et de la clarté, son goût des idées, sa forme solide, la vigueur de discussion sinon d'intuition, dont témoignent ses *Chapelles Littéraires*, Pierre Lasserre serait peut-être devenu le critique le plus autorisé d'après-guerre, si une grande tribune, à laquelle il se fût entièrement consacré, lui eût été offerte : il eût tenu une place analogue à celle de Scherer, mais d'un Scherer de terroir vigneron, coloré et vivant.

L'influence maurrasienne s'exerça avec plus de diffusion et de division, et trouva un terrain plus meuble dans le groupe de la *Revue Critique des Idées et des Livres*, qui fut, les dix années d'avant-guerre, l'organe officiel du néo-classicisme littéraire. Elle défendait les principes d'ordre, de discipline, mais aussi la tradition analytique et psychologique du XVIIIe siècle. Par son goût de critique, d'humanité et d'élégance, elle entendait se rattacher surtout à Stendhal. Elle ménageait cependant les sources de la vie philosophique intérieure, contre laquelle le maurrasisme intégral professe une profonde défiance. Pierre Gilbert, dont l'œuvre critique a été recueillie dans les deux volumes de la *Forêt des Cippes*, Jean Rivain, Eugène Marsan, ont entretenu une critique d'honnêtes gens, distingués, mais qui coloraient cette honnêteté et cette distinction d'une vive passion politique,

dont André Du Fresnois, Gilbert Maire, Louis Thomas étaient plus indépendants. La génération de la *Revue Critique*, plus jeune que celle d'Action Française proprement dite, fut, dans sa plus grande partie, fauchée par la guerre. La *Revue Critique* reprit transformée après la guerre, en même temps que naissait une autre revue, contrôlée de plus près par Maurras, la *Revue Universelle*. Ces deux revues d'après-guerre ont fourni à la critique d'aujourd'hui la première André Thérive et la seconde Henri Massis.

Bien que Thérive, qui tint la critique de l'*Opinion* après celle de la *Revue Critique*, celle du *Temps* après celle de l'*Opinion*, ait fortement évolué, et qu'il soit aujourd'hui le critique le mieux pourvu de personnalités diverses, de têtes de rechange, ce critique, techniquement fort bien informé de la production contemporaine, est resté par son jeu analytique, sa préférence pour les qualités formelles, sa passion de la clarté, son classicisme militant, pointilleux et puriste, sa méfiance du lyrisme gratuit, son malaise devant la poésie, le critique de la *Revue Critique*. Il a réuni d'ailleurs à cet ancien domaine un Dominion qui garde sa constitution autonome : une critique de soutien du roman dit populiste. Il se développe par alibi. Mais c'est un dogmatique, et qui prétend juger. A plus forte raison l'auteur de *Jugements*, Henri Massis, esprit profondément et totalement *certitudien*, dont les livres demeurent des documents par l'ardeur qu'ils emploient à pourchasser dans nos écrivains d'aujourd'hui l'esprit de Montaigne et de Renan, comme une servante de Hollande bataille contre les araignées : ici, au centre d'une toile redoutable, dit Massis, aux âmes confiantes, l'araignée Gide.

Malgré le *Stupide XIXe siècle*, il est difficile de voir dans la critique de Léon Daudet celle d'un néo-classique et d'un maurrasien. Avec son caractère primesautier, imagé, partisan, elle se rattache bien plutôt aux conversations et aux journaux intimes ou publics de sa famille et des Goncourt, à la critique militante des romanciers naturalistes, et voisins et rivaux du naturalisme, à la vie, aux disputes, aux amours et aux haines, aux invectives d'un quartier littéraire. Par sa couleur, ses trouvailles d'expression, ses outrances, ses

partis-pris personnels, ses rapidités, elle évoque aussi celle de Barbey d'Aurevilly. Daudet est supérieur au moins en un domaine : quand il s'agit de caractériser sensuellement le style des écrivains qu'il aime. On trouvera dans la *Recherche du Beau* une carte curieuse, sincère de son monde esthétique et qui serait imitée avec fruit. Sa critique devient alors une critique parlée, comme celle de Brunetière, mais parlée à table, au contraire de celle de Brunetière. Ce rabelaisien est autant du XVIe siècle que Maurras est du XVIIe et Bainville du XVIIIe. (Le XIXe est « stupide » par position, c'est le quartier interdit.) Le goût est chez lui tout physique. Mais l'esprit d'un grand journaliste ressemble sur un point à celui d'un grand orateur. Chez Daudet comme chez Brunetière on discerne une fuite de Provençal devant le silence et le frémissement intérieurs, fuite à laquelle Daudet a donné une expression philosophique dans ses livres-documents, remarquables, de l'*Heredo* et du *Monde des Images*, et dans ses théories sur le moi et le soi.

L'influence de Maurras a été profonde dans la critique, non seulement à cause de la valeur de Maurras, mais parce que sa critique était d'un journaliste, qu'elle a mené un dialogue de quarante ans, quotidien, acharné, avec les journalistes, qu'elle formait l'Acropole d'une politique, et que, comme à Athènes, cette Acropole se voit et rayonne très bien indépendamment de la ville basse. D'autre part, un professeur qui fut des siens et qui se sépara de lui, lui reproche d'être l'homme des « petites revues ». Maurras appartient à une génération où la « petite revue » (mais elle mérita souvent le nom de grande par ce qu'elle contenait) et le journalisme ont fait fortement leur partie contre les corps et organes autorisés et traditionnels, Universités, Académie. C'est là un fait dont il faut tenir grand compte pour une histoire des mouvements de l'esprit dans le premier tiers du XXe siècle. Au seuil du second tiers, et trente ans après la date cruciale de 1902, est-ce du passé, est-ce encore de l'avenir ? Mais la page à tourner frémit trop sous nos doigts.

ALBERT THIBAUDET

CHRONIQUE DES ROMANS

Anna, par *André Thérive*.
Paul et Virginie.
Le Portrait du Père, par *Jean Vaudal*.

Je dois un plaisir à M. Thérive. C'est *Anna*, son dernier livre, qui me l'a donné. Moins, à vrai dire, la lecture d'*Anna* qu'une autre lecture où je fus entraîné. Mais on le verra.

Devant ce nouveau livre d'un auteur qui ne m'a jamais particulièrement séduit : « Comme il me serait agréable, pensais-je, de découvrir que je me suis trompé ! Certains livres qui d'abord m'avaient déplu, si je ne les aime pas aujourd'hui davantage, je reconnais du moins leur vertu ; je sais qu'ils sont aussi viables que d'autres livres, que j'aime ; je sais même que, parfait, j'arriverais presque à les aimer. *Anna* va peut-être me révéler un écrivain méconnu. La sécheresse que j'attribuais à M. Thérive ne sera que la pudeur d'une violente passion ; on a bien dit de Stendhal qu'il était sec, et de Laclos, et de Constant. Et, du coup, la fantaisie de sa critique deviendra la belle injustice d'un homme qui s'est voué à une cause. » Puis, rêvant un peu, mais sans patience : « A moins, disais-je encore, que cette sécheresse ne prenne soudain une telle allure, que ce qui m'y semblait satisfaction de soi devienne le jeu supérieur d'une intelligence désolée. »

Je lus donc *Anna*. C'est, parmi les livres de M. Thérive, celui qui se lit le plus aisément ; une histoire curieuse, bien conduite, écrite allègrement, presque toujours intéressante. On lui a reproché, je crois, quelque arbitraire vers la fin (c'est un homme qui meurt de la même mort, inat-

tendue, absurde, que, par sa faute, sa femme avait trouvée). Je loue au contraire ce dénouement, et même ce que j'y sens d'un peu contraint, d'un peu ricanant, d'un peu cynique et d'un peu veule à la fois. Non que je l'aime beaucoup, non que je l'aime ; mais enfin l'on y perçoit nettement la voix de M. Thérive.

Réduite aux proportions d'une nouvelle, et par là plus aiguë, plus amère peut-être, l'œuvre de M. Thérive ne serait pas indigne de Mérimée, si l'on y sentait un écrivain plus exigeant envers soi.

Presque tous les personnages de ce roman sont limités et conventionnels. Ce serait peu grave, si M. Thérive ne semblait en possession de toutes ses qualités, et si l'on n'était sûr qu'il ne peut ou ne veut considérer ses personnages autrement qu'il ne fait. Ce ne sont point ces personnages qui nous heurtent, mais M. Thérive lui-même, qui ne nous laisse pas un instant ignorer son écrasante supériorité à leur égard, qui ne voit dans ces rustres qu'un simple objet d'étude, pis : qui ne les étudie que pour en mettre au jour deux ou trois ressorts d'automate.

Je parlais de Mérimée ; mais à supposer qu'il se trouve sans amour devant ses personnages (et je suis loin de l'admettre), il n'est aucun d'eux, fût-ce parmi les plus humbles, dont il ne sente et ne montre la complexité, aucun qui paraisse diminué, alors même qu'il devient le jouet d'une passion, d'un hasard, d'un préjugé. Il peut ne pas être sans grandeur de considérer les hommes comme on examine des bêtes ou une campagne. Encore n'y aura-t-il de grandeur que si l'on éprouve d'abord un arrachement pour atteindre à cette contemplation. Je me méfie d'un détachement trop facile, plus encore : d'une contemplation si élevée que tout s'y nivelle, et s'y efface, pour la plus grande satisfaction du contemplateur.

* * *

Quittant *Anna*, je pris, sans calcul, mais poussé sans doute par ma lecture à chercher ailleurs ce qu'elle ne m'avait pas donné, un des livres les plus méconnus qui soient, un de

ceux dont un écrivain ne parle guère qu'avec un sourire, un livre dont je me rappelai qu'il avait fait ma joie (et je me le rappelai en souriant, comme si M. Thérive m'avait guetté).

Et tandis que j'ouvrais mon livre, je me répétais ce qu'il est d'usage de dire : que Bernardin était une assez piètre nature, égoïste, vaniteux, hableur, et d'une sentimentalité qui touche à la niaiserie, et de l'ingénuité la plus prétentieuse. Je me disais que s'il écrivait au *Temps*, ou à la N. R. F., on n'aurait pas assez de rires. Je me le disais ; mais je n'avais pas lu dix pages (aussi bien c'était Noël), que je me livrais sans vergogne, pieds et poings liés, à un vieil enchantement.

Je retrouvais, bien avant *le Grand Meaulnes* (où tant de mauvaise littérature se mêle à tant d'exquise) la plus ravissante atmosphère d'enfance. Et la plus vraie, et la plus naturelle ; car la rivière des Trois Mamelles, le morne de la Découverte, les pitons bizarres, les sources qui naissent sous les pieds meurtris de Virginie, les tatamaques et la rumeur marine : toute cette île enchantée n'est pas une toile de fond comme le Meschascébé pour *Atala* ; elle est la nouveauté et le miracle de l'enfance, ce que sont pour un garçon normand un bouquet d'ormes, un clocher, une masure, — arbres et hameau qui plus tard perdront pour lui tout prestige peut-être, mais qu'il retrouvera enfin à Port-Louis de l'île de France.

Le livre que je lisais était le même que j'avais tenu, enfant. J'y revoyais les taches d'encre dont j'avais recouvert certains mots : « enceinte », « accoucher », non que je craignisse, si le livre tombait sous les yeux de ma mère, d'être par elle réprimandé, mais plutôt — je ne sais comment dire — pour ne pas lui faire honte. J'ai revu les deux enfants marchant à l'abri de la pluie sous la jupe que Virginie avait relevée par derrière, et Virginie implorant la grâce de l'esclave marronne, le rocher d'où l'on découvre l'amitié, et cette tempête, que je mets bien au-dessus de celles de Conrad. Tout cela est d'une grâce que rien peut-être ne passe dans notre littérature. Et parfois même cela est beau.

C'est d'une grâce un peu chargée peut-être, je le sais, et

d'une naïveté qui paraît parfois appliquée. Deux ou trois fois l'accent sonne faux, on a l'impression d'un pastiche, on songe à une toile de Jouy, à Boucher, à Hubert Robert. Et je ne parle pas des interminables propos du vieux sage. Ces défauts, disons, si l'on veut, qu'ils sont dus aux insuffisances de l'homme. Mais quel conteur !

Pas un qui sache comme lui tracer en quelques traits une silhouette, animer une scène. Et son style, qu'il avait naturellement gauche et sur lequel il peinait, prend alors le charme le plus touchant :

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : « Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce jardin, il est détruit. Tout périt sur la terre, il n'y a que le ciel qui ne change point. » Paul lui répondit : « Que ne puis-je vous donner quelque chose du ciel ! mais je ne possède rien, même sur la terre. » Virginie reprit en rougissant : « Vous avez à vous le portrait de saint Paul. »

Que le roman doive être ceci ou cela, il faut être bien sûr de soi ou bien résigné pour le dire. Je sais seulement qu'il ne peut se passer de ce don que Bernardin possède si pleinement. « La grande affaire est de plaire », oui, ou de faire violence, n'importe, mais d'avoir cette voix du conteur, qui nous désarme et nous retient. Elle est un don, et qui ne va pas toujours aux plus beaux esprits. Voltaire nous amuse, mais ne nous prend pas. Diderot nous heurte, nous plaît, nous entraîne, — nous laisse partir l'instant d'après. Il n'y a guère, au XVIIIe siècle, que Bernardin, l'abbé Prévost et Marivaux qui possèdent vraiment ce don.

Ce n'est pas sans plaisir que je me vois citer l'abbé Prévost. On a trop accoutumé de traiter de bluette l'œuvre de Bernardin. C'est oublier qu'elle fait à la chair une place aussi grande, et qu'elle est là-dessus d'une éloquence aussi précise, moins cynique peut-être, mais tout aussi émouvante que l'admirable *Manon*. Que l'on se rappelle les pages où Virginie commence à découvrir son amour :

Cependant, depuis quelque temps, Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbraient de noir ; son teint jaunissait ; une langueur universelle abattait son

corps... On la voyait tout à coup gaie sans joie, et triste sans chagrin... Elle errait çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant partout du repos et ne le trouvant nulle part... Et Paul cherchait à la ranimer en l'embrassant ; mais elle détournait la tête, et fuyait tremblante vers sa mère... Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trouvait dans aucune attitude ni le sommeil, ni le repos. Elle s'achemine à la clarté de la lune vers sa fontaine... Elle se plonge dans son bassin... Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne... Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis ; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude, et un feu dévorant la saisit. Aussitôt, elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages... Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes ; plusieurs fois, elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression, et posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

De telles pages ne me semblent indignes ni de *Phèdre*, ni du quatrième chant de l'*Enéide*, dont elles s'inspirent [1], à vrai dire, mais parfois avec autant de bonheur que Racine à l'égard de Virgile.

Et cette sensualité gonfle tout le roman, dressant une nature plus riche d'odeurs, de bruits, de saveurs, de masses et de couleurs qu'on n'avait jamais fait en France, pas même Rousseau. C'est qu'en dehors de Virgile, les modèles de Bernardin sont à la fois l'auteur du *Cantique des Cantiques* et les Alexandrins ; on ne peut s'interdire de penser à eux devant des lignes comme celles-ci :

Quelquefois, seul avec elle, il lui disait : « Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse... Si tu marches vers la maison de nos mères, la perdrix qui court vers ses petits a un corsage moins beau et une démarche moins légère. Quoique je te perde

1. Et d'abord, d'une façon toute formelle, dans l'emploi du présent, le temps le plus difficile à manier dans la narration, non pour les Latins, qui y étaient passés maîtres, mais pour un Français.

de vue, à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver ; quelque chose de toi que je ne puis dire reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds... Si je te touche seulement du bout des doigts, tout mon corps frémit de plaisir. Mange ce rayon de miel ; je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais auparavant, repose-toi sur mon sein et je serai délassé. » Virginie lui répondit : « O mon frère... j'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne ; mais quand elles t'appellent mon fils, je les aime encore davantage. »

Il n'est parmi les contemporains de Bernardin qu'une voix que rappelle ici la sienne, plus pure que la sienne, mais moins inquiète et moins chaude : celle de Chénier. C'est à Chénier, c'est à l'abbé Prévost qu'il faut penser, si l'on cherche les égaux de Bernardin, non pas, comme on tend à le faire, à Florian ou à Parny. Aussi bien son influence a-t-elle été plus forte encore que celle de Chénier. Ce n'est pas seulement *Atala* qui sort de Bernardin, qualités et défauts, gagnant en splendeur ce qu'elle perd en grâce [1] ; mais quelques-uns des plus beaux accents du lyrisme romantique. Pourquoi M. Giraudoux, dans sa brillante étude sur Laclos, dit-il que les prosateurs sont toujours fécondés par les poètes ?

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux ?

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire,
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

On loue Lamartine d'avoir repris, avec une harmonie plus ample, quelques vers de Joachim du Bellay. Mais

1. Que l'on compare ce passage de Chateaubriand à celui de Bernardin qui vient d'être cité : « Que de fois elle m'a dit : « O mon jeune amant !... Tu es beau comme le désert avec toutes ses fleurs et toutes ses brises. Si je me penche sur toi, je frémis, si ma main tombe sur la tienne, il me semble que je vais mourir. L'autre jour, le vent jeta tes cheveux sur mon visage, etc... »

n'admirera-t-on pas Bernardin d'écrire (c'est Virginie, morte, qu'il fait parler) :

O Paul ! ô mon ami ! souviens-toi de ces jours de bonheur, où, dès le matin, nous goûtions la volupté des cieux... Dans nos souhaits innocents, nous désirions être toute vue, pour jouir des riches couleurs de l'aurore ; tout odorat, pour sentir les parfums de nos plantes ; toute ouïe, pour entendre les concerts de nos oiseaux ; tout cœur, pour reconnaître ces bienfaits. Maintenant, à la source de la beauté, d'où s'écoule tout ce qui est agréable sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvait sentir alors que par de faibles organes... Là, j'apaiserai tes regrets ; là, j'essuierai tes larmes...

Ce ne sont point de simples qualités de conteur qui nous émeuvent dans cette page ; ou si du moins on les juge telles, et je le veux bien, on aperçoit ce qu'elles supposent, ce qu'elles réclament pour donner au plus plaisant récit sa force, son accent, sa résonnance..

Tout ce qui, dans *Paul et Virginie*, est l'expression directe de Bernardin nous laisse froids, nous ennuie, nous semble presque ridicule. Et pourtant si le pur récit de ces amours d'enfants nous émeut comme il fait, c'est parce qu'il est plein de la vie, des rêves et des regrets de Bernardin. On juge trop Bernadin d'après sa vieillesse (qui, après tout, n'est pas plus laide que celle de Voltaire ; — et où irions-nous si nous réclamions de nos vieillards la probité qu'ils réclament des hommes jeunes ?) [1] J'aime à me le représenter tel qu'il fut quand il fut vraiment lui-même, incertain, nerveux, jamais content, grand voyageur à une époque où l'on voyageait peu, capable de folies, et de la plus fidèle amitié pour un homme aussi difficilement supportable que Rousseau. Je ne suis pas mécontent de savoir que l'île paradisiaque de son livre lui avait paru odieuse, et que, dans les lieux mêmes où il place ses deux ingénus, il avait tenté de séduire la femme du gouverneur, et s'était fait moquer.

1. Tout l'égoïsme de sa vieillesse, il le rachète à mes yeux quand il écrit, interprétant le dernier mot de Socrate, mais songeant à sa propre mort : « Le Dieu de la santé me délivre de mes sens corporels. Il fait lever sur moi le jour de l'éternité. Nous lui devons l'oiseau du matin. »

Ce vagabond est sincère, en vantant la vie la plus calme, et sincère, ce débauché, en peignant un amour innocent. Il a fait un livre non pas précisément de sa vie, mais de ses désirs. Et ce qui me gêne dans ce livre, ce n'est pas la distance de Paul à Bernardin ; c'est que parfois il triche, veut nous persuader qu'il est Paul, pis : s'aveugle lui-même ; c'est encore qu'il préfère à son rêve l'explication de ce rêve ; c'est, pour tout dire, qu'il se croit égal ou supérieur à son histoire. Comme j'aurais aimé Bernardin d'écrire, au seuil de son roman : « Voici ce que je n'ai pas su être, ou pas pu. Et peut-être tout cela n'est-il qu'une chanson. Mais j'y ai mis le meilleur de moi. »

N'importe ; j'aime cet homme inégal et vaniteux d'avoir pensé que l'amour de deux enfants, sur une terre perdue, formait un thème aussi fécond que la peinture d'une société ou la confession d'une anomalie. Il arrive que l'on s'insurge devant tant de romans qui peignent l'amour, ou du moins y prétendent, et que l'on tienne pour une originalité et presque une force de mépriser cette peinture. Facile mépris, et qui cache mal une défaite. On a dit de la littérature française qu'elle n'avait guère fait que peindre l'amour ; on l'a dit pour l'en louer, ou, plus souvent, pour l'en blâmer. Sa grandeur n'est pas d'avoir peint l'amour, mais des hommes qui se révèlent par l'amour avec plus de violence et de netteté qu'ils n'eussent fait autrement.

Et j'aime encore Bernardin d'avoir fait de la nature l'un des trois personnages de son livre. Non que décrire pour décrire me plaise fort. Mais il s'agit bien de décrire ! Les fontaines que l'on entend dans *Paul et Virginie*, le bruissement des arbres, les bonds du chien Fidèle ne sont pas un décor. Entre eux, les enfants et Bernardin, on découvre une constante complicité ; ils composent une même famille ; ils participent d'une seule âme, et c'est la plus belle réussite d'un roman.

Il y avait une fois... Le roman de Bernardin est le seul qui pourrait, en France, commencer ainsi. Il y avait une fois un homme, une femme, une campagne. Et sans doute, beaucoup d'autres histoires s'imposent ; mais celle-ci est liée à toutes les autres ; c'est la plus simple et la plus ambitieuse.

***

Avec le *Portrait du Père,* de M. Jean Vaudal, nous sommes assez loin de Bernardin, sans doute. Mais nous ne nous trouvons pas plus près de M. Thérive.

Un jeune homme découvre qu'il ressemble à son père. Dès cet instant, c'en est fait ; il mènera la même vie, médiocre, résignée, étouffée, qu'il attribue à son père. Rien n'est arrivé à son père ; rien ne lui arrivera donc à lui-même. Amis, maîtresses, épouse, succès de carrière, suicide du père : tout ce qui aurait pu rendre sa vie passionnée et digne d'être vécue, il ne le sent pas, il ne le voit pas ; il le subit, quitte, quand tout est passé, à s'inquiéter soudain, à se demander, sans grande assurance, si ce qu'il attendait n'est pas venu. Tel est ce roman, le second de M. Jean Vaudal, dont les qualités et d'abord l'audace sont réelles, si discrètes qu'elles s'imposent d'être.

On voit assez comment M. Thérive eût été amené à choisir le même sujet, et comment il l'eût traité. Ce sujet, il semble qu'il se soit imposé à M. Vaudal ; et si son livre nous touche, c'est d'abord par là, par son manque d'artifices, par une nudité où l'homme même, derrière l'auteur, se trouve engagé.

Ce pourrait être une satire ; mais M. Jean Vaudal a pour son personnage une sympathie dont nous-mêmes nous nous défendons mal. Ce pourrait être un cri de révolte ou de pitié ; et souvent, nous attendons ce cri, il est sur le point de jaillir, il va transformer le livre et lui donner nettement son sens. Mais tout dans ces pages est contenu, en demi-teintes, et plus suggéré qu'exprimé. Le drame, à s'étrangler toujours ainsi, prend une extrême amertume. On songe à certaines pages de Capus et de Renard, un Capus qui ne se consolerait pas de son histoire par la fantaisie qu'il y montre, un Renard moins âpre, moins net, moins pittoresque, mais plus humble peut-être, moins délibérément fermé, plus anxieux.

M. Jean Vaudal excelle à porter l'accent sur de menus faits, où se trahissent, mieux que dans les grandes crises, la

faiblesse ou la bizarrerie d'un homme. Il reprend ce que la vie offre de plus simple et de courant ; et c'est cela même qu'il nous montre étrange et singulier. Hommes et événements, tout est calme dans son livre, et calmement évoqué, dans une langue délicate, un peu voilée ; et c'est une impression d'hallucination que ce calme donne enfin. « Tu es si raisonnable, Georges. On ne peut pas trouver un homme plus raisonnable, raisonnable... Et, peut-être bien, es-tu fou quand même ? » A force d'être simple, tout ici atteint presque au monstrueux.

On peut beaucoup attendre de M. Jean Vaudal, et non pas seulement, si émouvantes qu'elles puissent être, de nouvelles peintures d'êtres misérables. Souvent un écrivain se débarrasse dans ses premiers livres de ses fausses fatalités.

MARCEL ARLAND

DE L'ARGUMENT QUI PROUVE TROP ET QUI, PARTANT, NE PROUVE RIEN

Votre argument prouve trop ! telle est l'objection que l'on entend faire au cours de maintes discussions, et à quoi il est toujours ajouté, en manière de conclusion : donc il ne prouve rien.

Si je parle en faveur de la peine de mort, et que j'affirme qu'il est juste que soit tué qui a tué, votre argument prouve trop, me dira-t-on, car, si qui a tué doit être tué, devra à son tour, et en conséquence, subir le viol, qui a violé, qui a torturé, la torture.

Si je veux conclure à la vérité d'une religion de ce que des martyrs sont morts pour elle, on me répondra, là aussi, que mon argument prouve trop, car, ayant toutes eu des martyrs, toutes les religions seraient vraies.

Si je me fonde, enfin, pour soutenir que nous sommes immortels, sur ce qu'il y a en nous un principe qui donne le mouvement à nos organes ; qui, par le moyen de l'intelligence et de la mémoire, nous permet d'adapter nos actes à une fin ; et sur ce que ce principe, indépendant du corps, ne saurait périr avec lui, votre argument prouve trop, me dira-t-on encore, car les animaux, à qui un principe, différent aussi du corps, donne le mouvement aux organes, et permet d'adapter leurs actes à une fin par le moyen de l'intelligence et de la mémoire, seraient, au même titre, immortels.

Nous avons choisi, et à dessein, des arguments d'inégale valeur logique, pour montrer qu'ils nous intéressent en cela seul qu'ils sont dits prouver trop.

C'est assurément une des plus étranges aventures de la

dialectique qu'un argument puisse prouver trop, et que, de cela qu'il prouve trop, il soit tiré et admis qu'il ne prouve rien. Nous sommes, à ce coup, et doublement, dans une impasse.

Pour en sortir, examinons le sens que peut avoir l'expression prouver trop. Nous apercevons vite que cette expression peut avoir deux sens selon la manière dont est entendu le mot trop.

Trop peut être entendu d'une manière quantitative et faire fonction de complément.

Trop peut être entendu d'une manière qualitative et faire fonction d'adverbe.

Dans le premier cas, votre argument prouve trop veut dire : votre argument prouve trop de choses ; dans le second : votre argument a une force probatrice trop grande.

Or le mot trop a les deux sens, et dire : votre argument prouve trop, c'est dire aussi bien et qu'il prouve trop de choses, et qu'il a une force probatrice trop grande. Les deux sens sont là, présents ensemble, et dans un si étroit équilibre qu'ils peuvent, sous le poids le plus léger, l'emporter dans la conscience, tantôt l'un, tantôt l'autre.

Lorsque l'on me dit : votre argument prouve trop, l'attention prise aux cas que l'on me cite aussitôt, je l'entends évidemment au sens quantitatif. Pourrais-je l'entendre autrement ? pourrais-je l'entendre, directement, au sens qualitatif ? certes non ! J'apercevrais tout de suite ce qu'il y a d'inquiétant et d'absurde dans un argument qui a trop de force. Mais j'accepte, au sens quantitatif, que mon argument puisse, peut-être, prouver trop : prouver trop de choses.

Votre argument prouve trop ! Une manière de cercle est alors imaginée, à l'intérieur duquel tout ce qui se trouve introduit est tenu pour prouvé. Et ce que l'on me reproche, c'est d'avoir introduit dans ce cercle, non seulement ce qui faisait l'objet même de ma démonstration, mais aussi ce que je ne voudrais pas qui fût prouvé, ce que je voudrais même qui ne fût pas prouvé. Si j'y ai introduit la vérité de la religion, de ma religion, la nécessité de la peine de mort, la croyance à l'immortalité de l'âme, de l'âme

humaine, j'y ai introduit aussi la vérité des autres religions, la nécessité, comme châtiment, du viol et de la torture, la croyance à l'immortalité de l'âme des animaux. Et l'on me place dans l'obligation ou de prendre la responsabilité d'avoir prouvé tout ce qui est dans le cercle, ou de tout rejeter.

Je pourrais, semble-t-il, me défendre. Je pourrais montrer — le tenter tout au moins — que c'est fort arbitrairement que mon adversaire prétend apercevoir, dans le cercle des choses prouvées, des propositions, qu'au vrai, je n'y ai point introduites : que ma démonstration de la vérité de la religion ne peut — pour diverses raisons que j'aurais à développer — s'appliquer qu'à la mienne ; que, de ce qu'on doit infliger la peine de mort aux meurtriers, il ne s'ensuit aucunement que le viol et la torture soient des châtiments légitimes, et que l'immortalité de l'âme des animaux n'est démontrée, en quoi que ce soit, par ce dont je me suis servi pour démontrer celle de l'âme humaine. Je pourrais me défendre.

Et pourtant je ne me défends pas. Car il est à remarquer — et d'une remarque singulière — qu'à l'attaque : votre argument prouve trop, il n'est jamais opposé de défense.

C'est que mon attention se déprend, s'est déprise des cas que l'on me citait où mon argument prouvait trop, citation par quoi j'ai entendu l'objection au sens quantitatif et l'ai acceptée. Mon argument prouve trop, assurément, parce qu'il prouve trop de choses ; mais il n'en demeure pas moins qu'il prouve trop. Et s'il ne prouve trop que parce qu'il prouve trop de choses, sans doute, aussi, ne peut-il prouver trop de choses que parce qu'il prouve trop : qu'il a trop de force. Le sens qualitatif, effacé tout à l'heure réapparaît nettement, et d'une intensité qui ne peut qu'aller augmentant de par cela même qu'elle augmente, puisque, apercevant l'étrange situation où je suis, à mesure que ce sens devient plus intense dans ma conscience, c'est à lui maintenant que va mon attention.

Et, tout de même que d'avoir entendu, tout à l'heure, l'objection dans le sens quantitatif, nous a expliqué que l'on acceptât qu'un argument prouve trop, de l'entendre

maintenant, dans le sens qualitatif, nous explique que l'on ne se puisse défendre.

Ce que l'on me reproche, en effet, maintenant, ce n'est plus que, dans le cercle des choses prouvées, se trouvent des propositions que je ne soutiens pas ou que je réprouve, ce que l'on me reproche, c'est de m'y être pris de telle façon qu'elles s'y trouvent. Pourquoi me défendrais-je d'avoir prouvé trop de choses, puisque ce n'est plus là que porte l'attaque de mon adversaire, mais qu'elle porte dans l'intime même de mon argument. Il n'est plus de choses prouvées en trop ; c'est mon argument qui a trop de force. Et, là contre, que faire ! Lorsque prévalait le sens quantitatif, je pouvais me défendre ; que prévaille le sens qualitatif, je ne le puis plus, et, pris de stupeur à la pensée que j'ai — à mon et si maladroit insu — employé un argument dont la force probatrice échappe à ma direction et à mon contrôle, j'accorde, sans examiner plus outre, qu'il ne prouve rien.

Ainsi, à cause que le mot trop a un sens quantitatif et un sens qualitatif, et que ces deux sens demeurent incessamment conjugués, l'esprit, sans se rebeller, accepte cet inacceptable, qu'un argument prouve trop, et, sans se rebeller davantage, cet autre inacceptable, que cet argument, partant, ne prouve rien.

VINCENT MUSELLI

LES ARTS

A Bâtons rompus.

Maintenant que le spéculateur en art s'est tu, il sied de s'intéresser à ce personnage obscur, inquiet, insatisfait, passionné et démuni de pécune que l'on appelait en 1830 l'amant du Beau, et qui, aujourd'hui que ce vocable n'a heureusement plus cours, peut s'appeler l'amateur de sensations plastiques. C'est notre ami inconnu, notre ami de toujours, et qui deviendra le vrai collectionneur si la fortune lui sourit. Il ne faut pas le confondre avec son frère en désintéressement, son frère inférieur, dont la sensibilité s'alimente aux Salons officiels. Ce dernier, gâté depuis Louis-Philippe par une fâcheuse hérédité confond encore, malgré tant d'encre répandue et tant de discours, l'émotion plastique avec l'émotion sentimentale. Par moments, je m'attendris cependant sur son compte, car ce n'est peut être pas tout à fait de sa faute si ce mariage traditionnel de l'inspiration humaine et de la technique ne produit plus que des monstres. Je m'étonne à ce propos qu'un moraliste ne se soit pas encore consacré à l'étude de ce phénomène vraiment inquiétant : le divorce du « sujet » humain et de l'Art. D'un côté l'on voit des peintres de talent s'obstiner à ne voir le décor quotidien que sous l'aspect d'une interminable nature-morte, d'où l'on peut, presque à l'aveuglette, extraire le premier objet venu, cet objet n'étant pas plus qu'un autre désigné spirituellement pour servir de prétexte à l'exercice pictural. De l'autre côté nous assistons à une recherche passionnée de sujets dramatiques, curieux, familiaux, historiques, moralisateurs, légendaires, ceux qui inspirèrent Delacroix et même Renoir, traités avec un indiscutable sincérité, sans que le moindre

trait, la moindre touche, correspondent aux nécessités supérieures de l'expression. Je me demande tout à coup ce qu'éprouverait « le frère inférieur », si par hasard providentiel, un des Salons officiels laissait éclater comme une grenade chue dans un champ d'orties, une œuvre capitale. Sentirait-il une différence ? On serait tenté de le croire en pensant à la frénésie qui prit — et qui tient encore — les académiques visiteurs de ces Salons, lorsque *la qualité* parut sur le point de se montrer. Ricard, Puvis, Carrière, ce furent de charmantes promesses. Il est vrai que, dans le même temps ceux qui *tenaient* les leurs : Manet, Cézanne, Renoir, étaient refusés. Décidément, malgré Rodin, unique exception — exception nécessaire — il faut en prendre son parti : dans le domaine plastique, la séparation de l'art et du public est une chose accomplie, et qui paraît sans remède.

Comment en pourrait-on douter devant ce désintéressement, subit et total des amateurs dont la plupart ne visitent même plus les expositions ? Le fait que revendre ses collections ne constitue plus une bonne affaire est insuffisant à expliquer cette indifférence soudaine. Car on n'est jamais pauvre au point de ne pouvoir acheter un dessin, une esquisse. On sait d'ailleurs que l'amour est le plus ingénieux des accapareurs et qu'aucune disgrâce matérielle ne l'empêchera jamais d'atteindre son but. Mais il n'y a plus d'amour de l'art. La vérité, oubliée au sein de la folie d'hier, est celle que vérifièrent cruellement poètes et peintres maudits : Mallarmé, Rimbaud, Cézanne et Van Gogh ; Daumier et Baudelaire : l'Art véritable qui est une expression humaine traduite à travers une technique à la fois traditionnelle et révolutionnaire (je dirais même : tradidionnelle *parce que* révolutionnaire), l'Art véritable ne peut être atteint de nos jours que contre le gré du public et au risque d'y laisser la vie.

Que ceux dont la mission est de réfléchir sur le comportement humain, expliquent cette déchéance d'un art qui, particulièrement en France, connut une si grande fortune. Pour ma part, j'attribue cette démoralisation générale à l'influence sournoise d'une idée moderne qui ne rencontre plus aucune résistance : *le tableau n'est qu'un objet de délasse-*

ment. On ne flatte pas impunément la paresse profonde de l'homme, cet invincible besoin de dormir qu'il traîne partout avec lui, au sein même de ses occupations les plus tumultueuses. Rien ne me paraît plus risible que le spectacle offert quotidiennement par les hommes d'affaires, les politiciens, les militaires et les coureurs cyclistes. Ces énervés, ces conquérants ne veillent que d'un œil ; tout le reste de leur organisme plonge profondément, confortablement, douillettement dans l'immense torpeur universelle. Leur proposer un fauteuil, pour les délasser des fatigues de la journée, c'est flatter leur vice et les encourager à chercher loin du tableau la jouissance que dispensent formes et couleurs. En effet, si l'on perd de vue un seul instant le but de l'art, qui est non de bercer, mais de propulser le dormeur, et, selon la parole de Michel-Ange « d'emporter jusqu'au ciel toute saine intelligence », on peut par une régression insensible demander le même plaisir à un arrangement d'opalines dans une vitrine, à un tapis, à un jeu d'étoffes variées qu'à une peinture strictement décorative. J'eus le vif sentiment de cette vérité, dernièrement, en visitant l'Hôtel de Ville d'Hilversum, qui passe aux yeux des Hollandais pour une des merveilles du monde. L'architecture, il est vrai, est simple, belle, originale ; l'organisation interne satisfait à toutes les lois de la commodité, mais, sauf quelques vitraux dans l'escalier, la peinture et la sculpture sont soigneusement écartées. Il n'est même pas venu à l'architecte — un ancien soldat — l'idée que ces arts d'expression eussent à jouer un rôle dans un bâtiment où les actes humains les plus sérieux trouvent leur consécration. Revanche peut-être du Maître de l'œuvre auquel peintres et sculpteurs ivres d'orgueil tournèrent le dos, au temps de la vogue du tableau de chevalet, pour mieux vivre leur petite vie. Le fait est que, mégalomane à son tour, l'architecte a cherché à être son propre décorateur et qu'il est réellement arrivé à charmer les yeux par d'adroits revêtements colorés du plancher, des colonnes, du plafond, des murs, où les tons chauds et froids s'accordent délicatement, soutenus par le jeu des rideaux que l'on tire, selon les heures. Au sein de cette orchestration

où, il n'est pas besoin de le dire, les meubles jouent leur petit air, que viendrait faire le tableau ? Rien, en effet, si l'on se place au point de vue de l'agrément. Il pourrait cependant pulvériser tapis et tentures, car le tableau seul — ou la fresque — sait dire des choses auxquelles l'architecte ne peut pas penser, puisque le peintre même le plus précautionneux ne peut que les pressentir.

*

Flatter le public apparaît donc, de toutes façons, comme le plus sûr moyen de suicide pour l'artiste. Et, conséquence logique, insulter ce même public, à chaque minute coupable d'un crime contre l'esprit, apparaît comme le plus sûr moyen d'atteindre au lyrisme. C'est ce que je me disais en visitant la belle exposition d'*Un siècle de caricature* au Pavillon de Marsan. Daumier mis à part, on peut dire que la plupart des artistes représentés sont des peintres sans invention et sans vigueur. Quelques toiles jointes aux dessins et lithos le démontrent amplement. On voit cependant ces peintres sans génie atteindre à une véritable puissance expressive dès que le souci de plaire les quitte. Attachés à servir le public, ces artistes ne furent que veules chroniqueurs, portraitistes indigents, mais sitôt délivrés de leurs chaînes par le genre nouveau de la caricature, et sans risques poussés à la méchanceté, on les voit inventer les plus ingénieuses combinaisons de formes (ils les croyaient saugrenues) ; on voit leur main, de tremblante qu'elle était, devenir assurée et tracer de fermes contours. Croyant toucher à l'horrible, certains atteignent au style .

J'aurais bien des choses à dire sur ce phénomène de dépassement de soi-même grâce au mépris du public et à la valeur morale de l'indignation. Beaucoup y trouveraient à reprendre. Mais on peut m'accorder qu'il est peu d'exemples d'œuvres d'art pensées comme une flatterie. On aurait bien du mal à me convaincre qu'on peut atteindre au lyrisme sans insulter aux concepts petits-bourgeois, soit par l'objet représenté, soit par la technique adoptée. L'œuvre d'art, si c'est le génie qui l'offre, qu'elle soit acceptée par spéculation ou par faiblesse, sera toujours, avant de devenir clas-

sique (c'est à dire avant que son venin se soit évaporé) *un ennemi dans la maison.*

*

Il est un truisme accueilli avec trop de complaisance par le public : « Le poncif du moderne, l'imitation des procédés dits d'avant-garde aboutissent à un *pompiérisme* aussi nauséeux que celui de l'École des Beaux-Arts. » — Est-ce bien vrai, me demandais-je en montant à la Salle où étaient exposés les « Envois de Rome ». On y voyait des paysages genre Harpignies, des « Venise » aux gondoliers noirs sur fond crayeux, d'une incroyable vulgarité ; un saint Joseph dont les bras et les mains n'étaient qu'un réseau de veines derrière lesquelles quelque chose essayait en vain de se passer ; enfin, peints par des demoiselles, des nus rosâtres affublés d'attributs virils dignes du Musée Dupuytren. (Seul l'envoi de Brayer montrait quelques connaissances, et un réel désir de se désengluer).

— Eh bien non, m'écriai-je, le moindre imitateur de Derain, de Dufy, de Braque ou d'Utrillo pressent la vérité bien plus vivement que le *Bozard* le plus appliqué. La raison en est simple : cet imitateur naïvement ébloui par les maîtres contemporains commence par le commencement, c'est-à-dire par *le tableau*, ou ensemble de tons et d'ornements assemblés avec goût. Son dessin peut être lâche, ses tons faciles, leur fusion en un tout agréable à la vue, constitue la première d'une série de combinaisons qui peuvent avec de la chance et le don, atteindre au Sublime. L'élève des Beaux-Arts, au contraire, commence par la fin, *qui est la ressemblance.* Il imite l'objet, au lieu d'imiter des harmonies et des rythmes traditionnels. Il ignore cette vérité essentielle, c'est qu'avant de parler de quelque chose, il faut savoir parler. Ses professeurs (j'en ai entendu plusieurs dispenser leurs conseils) ne lui chantent que l'exactitude et le sentiment. Ces deux mots reviennent obstinément dans tous leurs discours, comme s'ils n'exprimaient pas deux choses absolument opposées. « Travaillez *à coup de mesures* », clame l'un de ces mauvais bergers. Et, un moment après : « Méfiez-vous des théories, n'écoutez que votre sentiment. » Or le sentiment

(on ne l'ignore qu'à l'École) *fait voir les choses autrement qu'elles ne sont.* C'est donc interdire toute entrée dans le monde magique du sentiment, *créateur de toutes les déformations indispensables à l'expression,* que de prêcher l'exactitude des proportions. S'habituer à saisir les rapports exacts des dimensions, c'est littéralement fermer les yeux du cœur et de l'esprit. C'est à l'aide de ces disciplines à rebours, que l'École est devenue indiscutablement le temple de la vulgarité. Il y a cent fois plus d'esprit et de fraîcheur d'âme dans les Académies de Montparnasse, parce que toutes les techniques en cours y étant cultivées, sans souci d'imitation du modèle, le jeune peintre s'y trouve délivré du mortel souci d'exactitude. Il n'a qu'à se laisser aller au plaisir de fixer ses impressions plastiques. Ce faisant, il risque parfois de *rencontrer* quelque combinaison heureuse d'éléments *appris* avec des éléments qu'il est à un certain moment forcé *d'inventer.* Pour peu qu'il soit doué de sens critique, il remarquera le précieux de sa découverte ; il y distinguera les balbutiements de sa personnalité et par une série d'expériences de ce genre arrivera à se constituer un langage original.

Avec le système de décervelage de l'École, ce miracle est rendu impossible. L'argot du lieu nous renseigne sur ceux qu'on y opère. Peindre, c'est « descendre son morceau ». Quoi de plus symbolique ? Descendre le plus bas possible des sujets qu'il s'agirait justement de hausser jusqu'au ciel grec. La bassesse de l'esprit académique s'affirme partout et en toute occasion. J'assistais l'autre jour à une conférence où la nécessité du choix et de la déformation expressive était défendue avec ferveur. Quelques élèves des Beaux-Arts ne trouvèrent à opposer au conférencier que l'argument des Quat'z'arts : « A poil ! » La fantaisie poilue et scatologique est la seule que ces Messieurs comprennent et pratiquent. Dans les milieux officiels, on parle sous le couvert (sous le couvercle, allais-je écrire) de l'hommage breneux qu'un « Prix de Rome » déposa sur le tapis d'une jeune pensionnaire de la Villa Médicis. Cette farce bien dans la tradition fit le bruit que l'on imagine dans un pays où la France passe pour un pays dépravé, superficiel et cynique.

ANDRÉ LHOTE

NOTES

LES ESSAIS

MORS ET VITA, par *Henry de Montherlant* (Grasset).

On est un peu déçu de voir que la moitié du volume est occupée par une réimpression du *Chant funèbre* et que l'autre moitié est faite d'articles de circonstance. Mais l'auteur, avec raison, veut par là prendre un peu de recul avant de nous parler d'une nouvelle période de sa vie et de sa pensée dans son prochain roman : *La rose de sable.*

Peu d'écrivains ont été plus discutés que Montherlant. C'est que, parlant toujours de lui-même, il suscite par là même chez ceux qui le lisent des jugements partiaux et opposés. Les uns lui reprochent son cabotinage [1], les autres admirent son courage et sa sincérité. Montherlant lui-même justifie, croyons-nous, dans une grande mesure ces oppositions, qui ne sont pas des contradictions. Pour parler de soi-même avec justesse il faudrait à chaque instant réaliser un parfait équilibre entre sa propre force intérieure et la force du mot employé pour la traduire. Que Montherlant possède une force authentique, nous sommes de ceux qui le croient. Qu'il sache l'exprimer exactement et en tirer tout le parti possible, nous en doutons. Le courage tourne en fanfaronnade, la désinvolture en impertinence, et même quand l'écrivain nous parle de ses lacunes il le fait à la fois avec trop de complaisance et pas assez de clairvoyance. Le personnage qui écrit est trop loin de celui qui vit. Le premier fait pourtant les plus grands efforts pour être naturel : ton brusque, pas de tran-

1. « M. Soi-Même de Montherlant », disent ses ennemis.

sition, argot, familiarités, etc. Précisément cela ne paraît pas si naturel, et c'est dommage [1].

Mais chaque fois que Montherlant *conquiert* le droit de parler de lui-même, il entraîne et émeut. Dans *Explicit mysterium* presque toutes les banderilles sont placées avec une dextérité étonnante. Le sang coule. D'ailleurs, par une sorte d'ironie métaphysique, cet homme, imprégné d'éducation chrétienne, repousse comme une chose sans importance, comme un pur néant, la réalité de la mort à laquelle il ne cesse de songer et dont toute son œuvre n'est qu'une paraphrase. (Lucrèce fait de même). Car enfin, s'il insiste tellement sur son amour de la vie, qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il est empoisonné par l'idée de la mort ? De même Gide ne vantait les fruits de Biskra que parce qu'il pensait aux fruits défendus du Paradis terrestre. — En tous cas, il y a toujours chez Montherlant un désir si vrai de grandeur, désir qui s'exprime sur un ton si direct, qu'on ne peut manquer d'en être ébranlé. La grandeur pour lui ne se révèle dans toute sa force qu'à la guerre [2].

Là-dessus il écrit des choses admirables et d'ailleurs pleines de nuances ; car le présenter comme un belliciste serait le caricaturer. — C'est un féodal à la Vigny qui met par-dessus toutes les autres des valeurs qui maintenant n'ont guère plus cours : le sentiment de l'honneur et le mépris de l'humanité mêlé à une tendresse virile. Et avec cela Montherlant écrit en français comme presque personne ne sait le faire — une langue savoureuse, drue et dont les traits portent toujours.

JEAN GRENIER

*
* *

L'AMOUR DU PROCHAIN, par *Jacques Chardonne* (Grasset).

Pourquoi ce titre ? Sans doute parce que toute l'observation consignée dans cet ouvrage sort véritablement du fond affectif de l'auteur. Qu'il s'agisse de la société ou de l'homme, de l'art

1. Par exemple, le post-scriptum du fragment : « Sur un camarade blessé » (p. 225), sonne faux.

2. Autre ironie : un homme comme lui, homme de droite jusqu'aux moelles, se dit et se croit de gauche. D'où le visible embarras qu'on a pour le « justifier », tout en étant fier de l'avoir à côté de soi.

ou de l'amour, chaque réflexion naît d'un rapprochement du cœur. Un tel livre, qui est composé de pensées, est aussi éloigné que possible d'un recueil de pensées. Pas de médailles, peu de formules littéraires, aucun appel à l'ironie ; c'est, en somme, une rêverie intime à la recherche du bonheur des êtres ; je lui change son titre et le nomme : *Journal des meilleures heures*.

On conçoit que cette manière de présenter les problèmes laisse l'impression d'une voix un peu sourde. L'auteur le sait et en prend son parti : « Pour être vrai, écrit-il, s'interdire l'excès. C'est presque renoncer à se faire entendre. Rien ne frappe qui ne soit amplifié jusqu'à l'erreur ». Qu'il se rassure. C'est voir mieux que d'autres que distinguer, avec la lumière, le halo.

Parfois, le romancier de *l'Epithalame* épingle une note. Celle-ci, entre autres, petit aveu et signe de puissance tout à la fois : « Aujourd'hui je sais que je ne pourrais décrire un personnage d'homme s'il n'est en contact avec une femme, dans le mariage ». Je signale aussi un beau passage sur la classe ouvrière, à qui l'humanité, lorsqu'elle veut se rénover, « va demander de nouvelles forces, comme à un rêve de jeunesse ». Il y a dans tout ce morceau une inspiration épique qui fait penser aux belles visions de Renan sur le monde.

Les dernières pages du livre traitent du capitalisme et du nouveau régime en Russie. Devant ces problèmes mal définis, mal expérimentés, la doctrine du cœur l'emporte d'un côté et pèche de l'autre. Il est certain que nous avons entendu ailleurs, pour ou contre chaque système, des arguments mieux motivés. Mais on loue M. Chardonne d'avoir montré, une fois de plus, que l'amour du prochain conduit en toutes choses à un examen sincère et libre de préjugé.

La lecture achevée, j'ai pensé à ce mot cité par Grimm : « C'est l'esprit qui pense, le cœur ne fait que sentir ; mais c'est de ce qu'il sent que l'esprit pense, quand il pense bien. »

JACQUES DE LACRETELLE

*
* *

LA CRITIQUE POLITIQUE

LES IDÉES POLITIQUES DE LA FRANCE, par *Albert Thibaudet* (Stock) ; TABLEAU DES PARTIS EN FRANCE, par *André Siegfried* (Grasset).

Voici deux livres de bonne foi ; s'ils sont appuyés sur des textes, ils sont fondés aussi sur la tradition orale et sur la pratique directe du personnel politique contemporain.

M. Siegfried se sert du précédent livre de M. Thibaudet, la *République des Professeurs*, et le cite ; des ouvrages qu'il a consacrés aux pays anglo-saxons, M. Siegfried a gardé la faculté de voir la France du dehors : cela nous vaut les excellentes pages du début, où il met la France à sa place sociale et intellectuelle parmi les démocraties mondiales. Ensuite vient un tableau de nos mœurs, et j'y crois retrouver une habitude prise par l'auteur dans ces mêmes études étrangères : le besoin de s'abriter derrière des textes, et certaine confiance dans ces textes. N'accorde-t-il pas trop de crédit, par exemple, au livre bien partisan de René Johannet sur le bourgeois ? Et cette vue du dehors ne l'emmène-t-elle pas trop loin lorsqu'il voit dans la France économique un anachronisme ? Anachronisme auquel les pays plus avancés essayent en ce moment de revenir... Et, au surplus, les progrès de l'industrie sont peut-être aussi bien faits pour favoriser et perfectionner l'individualisme de chez nous que le sentiment de la communauté qui s'est développé ailleurs ; on pourrait dire que l'auto, la bicyclette, la T. S. F., la diffusion de l'énergie électrique, les progrès intenses de la petite machinerie, l'art grandissant de conserver les denrées périssables, préparent un triomphe de l'individualisme ; que les progrès de la technique circulante et ménagère vont stimuler et rajeunir l'antique et célèbre débrouillage français. On peut se souvenir, d'autre part, que des pays comme la Flandre vivaient dès le moyen-âge dans un resserrement corporatif assez analogue à ces conditions « modernes » de la vie ouvrière.

Outre Thibaudet, et cette fois à la rescousse de l'individualisme, M. Siegfried fait un emploi heureux d'Alain pour expliquer les principes, le « contrat anti-social » du petit peuple et

des gens de gauche, cet idéal précis et négatif qui n'a pas cessé de montrer ce qu'il pouvait fournir.

Là où nous retrouvons l'auteur du *Tableau politique de la France de l'Ouest*, c'est dans l'esquisse, trop brève à notre gré, de la carte politique de la France, avec la signification de chaque opinion variable selon les régions : ce que M. Siegfried, par exemple, expose du socialisme atténué du Midi, semble juste et solide ; ce qu'il dit de Paris qui, déchu de sa prééminence politique, se prépare à s'assembler sous le signe des intérêts communs, est une idée riche et neuve.

Ce qu'on pourrait peut-être objecter à M. Siegfried, c'est qu'il comprend mal la gauche et l'extrême gauche dans leurs programmes positifs : non pas, je crois, par préjugé d'homme de droite, mais par comparaison avec les énormes partis ouvriers du Nord et de l'Occident : son bref rappel des événements de 1926 est, ce me semble, assez injuste, car, si la confiance fut donnée à Poincaré, les mesures avaient été prises par Caillaux. Et quand M. Siegfried, appuyant Thibaudet, oppose à l'économiste politique de droite, qui serait un économiste pur, l'économiste politique de gauche, qui serait un politique, il oublie que la formule peut être retournée : la politique de droite n'est jamais que politique ; la politique de gauche est économiste. J'irais plus loin encore : les hommes de valeur, parmi ceux qu'on appelle économistes de droite, me paraissent surtout des géographes, des descripteurs bien informés ; mais le goût et les moyens de comprendre semblent plus développés à gauche. De très belles pages de M. Siegfried sur l'esprit de corps, le sens des responsabilités, qui se créent lentement et sûrement chez nous, auraient dû peut-être le rendre plus confiant dans les lentes et imparfaites constructions sociales de nos dernières années.

C'est un peu aussi par la méconnaissance de l'extrême-gauche et de ce qu'elle apporte que pèche le livre d'Albert Thibaudet. Et pourtant, les *Idées politiques de la France* nous apportent sur les grands commis du progrès social, en particulier sur Arthur Fontaine, des pages excellentes ; d'autres pages, excellentes aussi, sur les possibilités, pour le socialisme moderne, de dépasser le marxisme. Mais M. Thibaudet ne voit pas que la révolution différée des socialistes pourrait naître, à un

moment favorable, de quatre ou cinq projets de loi décisifs, et que déjà un personnel averti peut préparer ces mesures : il n'a pas vu, dans le syndicalisme des fonctionnaires, l'énorme force organisatrice latente qu'il possède.

Là où l'étude de M. Thibaudet me semble neuve, riche, et parfaitement servie par une haute et noble indépendance d'esprit, c'est dans son tableau de la droite. Les caresses, l'enterrement fleuri qu'il réserve à l'extrême droite rappellent encore l'auteur des *Idées de Charles Maurras,* mais la réalité domine la subtile littérature de l'*Action française.* Les pages sur le libéralisme et son retour dans la question religieuse sont d'autant plus justes, d'autant meilleures, que la lente disparition d'un état d'esprit est plus difficile à enregistrer et à mesurer que la naissance d'un nouveau mouvement. Mais les meilleures pages du livre, à mon avis, sont celles qu'il consacre à l'industrialisme d'après-guerre : lui seul pouvait y mettre à la fois cette compétence, cette sympathie, ce détachement.

Le style de M. Thibaudet, cette verve qui excelle à rappeler à propos de chaque idée abstraite les détails ou les anecdotes qui l'illustrent de façon concrète rend son livre agréable, lui donne comme un ton de gouaille affectueuse dont tous les partis prennent leur part : ce n'est pas la forme la plus déplaisante de l'impartialité. Et même ses constantes réminiscences le servent souvent ici ; elles le font tomber parfois dans son péché mignon du calembour, mais souvent elles éclairent et réduisent le présent par sa confrontation avec un vaste passé. La sérénité de M. Thibaudet est celle de la Mémoire.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LA POÉSIE

LES VASES COMMUNICANTS, par *André Breton* (Editions des Cahiers Libres).

André Breton a résolu d'écrire un livre sur les rêves sans le moindre préjugé sur la question, en se défendant de conduire ses recherches d'une manière arbitraire et en faisant fi de toute pudeur dans ses confidences. La fatuité de cette ambition, jointe à la complaisance de l'auteur en ses cheveux longs, en ses cra-

vates, en la couleur de ses chemises, illustre par l'absurde l'impartialité de cette étude sur les rêves. Mais elle donne à l'ouvrage ce ton qu'il ne nous déplaît pas de retrouver dans chacun des livres de cet écrivain, qui se dépense avec une si furieuse énergie dans le dessein de prouver qu'il n'est pas un littérateur. D'où ces démonstrations d'humilité consistant dans la récitation incidente de formules d'obédience envers les Soviets ou l'Allemagne, ou de malédiction à l'égard de la société capitaliste. Un esprit libre doit avoir le courage de passer pour un primaire, pour un rat de bibliothèque en mal de citations, pour un tardif commentateur des psycho-physiciens allemands. Cependant André Breton réalise un progrès certain sur M. Homais : son champ d'observation et d'élection s'étend du Faubourg Poissonnière jusqu'à la place Pigalle. Vous imaginez tout de suite quels trottoirs, quels carrefours, quels restaurants et cafés, quelle variété d'échantillons humains dans ce secteur cosmopolite de Paris où fourmillent les salles de spectacle et leurs travailleurs épuisés, quels gestes, quels secrets, quelle misère offrent leurs apparences éclatantes ou sordides à un esprit superstitieux ! Car le matérialisme intégral a l'avantage de coller l'œil du spectateur sur l'objet de son attention : il ne voit ni plus loin, ni autour, ne peut apprécier les relations, le devenir, la place de l'objet dans le milieu où il baigne ; il le voit dans tout le détail de sa structure externe, mieux que personne, à la manière d'un myope ; il le voit dans sa physionomie unique, comme un hiéroglyphe inquiétant ; il le voit comme un microcosme fermé, comme une machine qui poursuit un but inavouable, comme un signe plein d'allusions qui s'inscrit dans sa mémoire, consciente ou non, de façon obsédante. Et c'est bien cette constante tension superstitieuse qui fait le principal intérêt des récits, des essais de Breton. C'est elle qui lui permet de *voir* des yeux de femme, comme aucun idéaliste ne le saura jamais : « Ils étaient jeunes, directs, avides, sans langueur, sans enfantillage, sans prudence, sans *âme* au sens poétique, religieux du mot. Des yeux sur lesquels la nuit devait tomber d'un seul coup. » Ou encore : « Le tour de l'iris me faisait songer au bord rétractile des marennes vertes. » De telles notations sont certes d'un plus grand prix que les pages lyriques du même auteur, qui confinent aisément à la déclamation. Avec ses sens aigus, sa

terrible application, son manque d'imagination, ses piètres dispositions à rêver, avec sa plume précise, volontaire, et si bien ajustée aux cibles qu'elle se donne, André Breton est fait pour flairer dans les bric-à-brac, pour se glisser dans l'obscur et le désordonné, pour ramener au jour les fruits trop verts de l'inconscience, pour isoler quelques-unes des énigmes de l'instinct sous une lumière froide et minutieuse. Encore lui faudrait-il un esprit non prévenu...

André Breton n'a-t-il pas d'autre nostalgie ? En tout cas, force lui est d'employer le langage de la nostalgie des autres. Les mots *éternité* et *vérité* se trouvent-ils réunis dans la dernière page de son livre par une coupable complaisance en la terminologie romantique ou par un inconscient hommage à l'antique sonorité de ces deux termes ?

JULIEN LANOE

*
* *

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LES JOURS ET LES NUITS DES OISEAUX, par *Jacques Delamain* (Stock).

Le livre de M. Delamain éveille le souvenir des forêts d'enfance. Mais nous ne les savions pas si peuplées. Des oiseaux, nous ne connaissions que les vols furtifs entre les buissons, les pépiements, les bruits d'ailes, quelquefois des cris affolés, et nous trouvions un nid sous une touffe d'herbe grise, ou sur la fourche d'un aulne : nid de verdier, de fauvette ou de pinson, mais nous n'y touchions pas, car nous pensions que la couveuse ne reviendrait pas, même si nous ne faisions qu'effleurer la coupe de mousse et les œufs. Des ailes qui s'enfuyaient sous la futaie, les cercles d'un épervier au-dessus de l'orée du bois, étaient pour nous d'imperceptibles compléments au mystère que nous surprenions, mais que nous ne cherchions pas à nommer. Ce n'était pas au rouet de l'Engoulevent que nous reconnaissions le crépuscule d'été ; mais au frisson soudain qui faisait tourner en même temps sur leurs pédoncules toutes les feuilles d'un saule. Ces signes que nous demandions aux fleurs et aux feuillages, nous apprenons maintenant que les oiseaux aussi nous les auraient donnés si nous avions

prêté un peu plus d'attention : comment leur voix change selon les bons et les mauvais jours, pourquoi se forment les chœurs des matins d'avril, et les bandes dans les champs d'hiver, quels chanteurs s'en vont en automne et reviennent au printemps. Ainsi, chaque saison, chaque heure du jour est dans le livre de M. Delamain signifiée par son cortège d'oiseaux, comme si la Nature n'était plus qu'une volière. Le crépuscule de Décembre, c'est le retour prudent ou joyeux de toutes les espèces au boqueteau de pins, et la Nuit de Printemps se déroule comme une symphonie, avec ses trois parties, ses solistes, ses chœurs alternés ou combinés.

J'ai entendu regretter qu'il n'y eût pas dans l'ouvrage de M. Delamain plus de monographies, et je comprends que l'étude du Busard Montagu dans son premier livre, celles du martin-pêcheur, du bec-croisé et du cini dans le second, aient passionné des esprits curieux. Mais livrer, sur une espèce, toutes ses notes, et dans leur ordre, c'est affaire de naturaliste, et M. Delamain a été tenté par un travail moins didactique et plus difficile. Il a choisi, classé, groupé ses observations, pour nous donner en quelques pages une synthèse des jours et des nuits, des saisons, des souffrances ou des amours des oiseaux. Il arrive (dans la *Nuit d'Hiver* par exemple) que le désir d'être sobre et de n'oublier personne entraîne M. Delamain à des nomenclatures qui frisent justement le didactisme qu'il fuit. Mais généralement tant de mouvements, tant d'oiseaux lâchés en un instant, composent l'image d'une vie si dense, si accélérée, que désormais il faudra bien que nous fassions attention aux chanteurs des bois.

Les enfants s'imaginent que les locomotives, dans les gares et les campagnes, sifflent au hasard et pour le plaisir des mécaniciens. Ainsi nous pensions étourdiment que les oiseaux chantent sans raison, que leurs brillantes couleurs, leur vol direct ou capricieux, l'architecture de leurs nids, n'ont d'autre but que de nous distraire et de charmer nos yeux. Mais nous n'avons pas été déçus d'apprendre que rien de tout cela n'est gratuit. Déjà le premier livre de M. Delamain nous avait enseigné la signification des cris et des chants selon l'heure et la saison, depuis l'appel de la tribu, jusqu'à l'hymne qui exprime

triomphalement l'émotion amoureuse. Maintenant il complète le tableau de cette nécessité perpétuelle où se trouve engagé l'oiseau : chacune des apparentes fantaisies de la gent ailée répond à un besoin, est une défense, ou une adaptation au climat, au genre de nourriture, à l'habitat, pourrait-on dire. Car plus d'un chapitre, et particulièrement celui des Nids, me fait penser à une science qui serait pour les Oiseaux ce qu'est pour les Hommes la Géographie Humaine : l'étude, non seulement des êtres eux-mêmes, mais des sociétés qu'ils forment, et de leur milieu. L'Oiseau est entouré du paysage qu'il anime, de ses proies ordinaires, les insectes, de ses abris : arbres, buissons ou chaumes. Ce n'est souvent qu'une esquisse : les moineaux s'assemblent « dans une touffe verte de bambous », la bande des Etourneaux s'abat dans les roseaux, « sur les hampes sèches, couleur mastic », les Farlouses se glissent « dans l'herbe blonde des tourbières ». Mais ces sobres croquis me rappellent d'exquises estampes japonaises, où l'Oiseau ne figure jamais sans qu'en quelques traits ne soit évoqué son gîte ordinaire, touffe d'herbe ou branche de cerisier.

Libre comme l'air, libre comme un oiseau, disions-nous. Mais le plus léger de tous les êtres est soumis à d'impérieux soucis. Il faut vivre, et avant tout perpétuer et préserver l'espèce, réservoir de vie : passion de la vie qui a pénétré le livre de M. Delamain. Il arrive que dans ces pages sans lyrisme, où rien ne fait songer aux brillantes improvisations de Michelet, elle jette la lueur d'une simple et grave émotion. Ainsi, après avoir avoir raconté la Grande Misère des Oiseaux pendant un dur hiver, il se console lui-même de ce triste tableau en évoquant l'Amour sauveur de l'espèce, comme Lucrèce évoquait Vénus, après la description de la peste : « L'amour les réclame l'un et l'autre, le voyageur et le casanier, pour continuer la race, combler les vides... La mort ne compte pas pour ceux qu'elle épargne, et la vie recommence son œuvre. »

L. CHAUVET

*
* *

LES ARTS

EXPOSITION FAUTRIER (Galerie de la Nouvelle Revue Française).

Une peinture qui ne se réclame absolument pas du dessin. Tout l'art sorti du cubisme s'en est réclamé ; la récente exposition Masson, chez Rosenberg, montrait à quel point le dessin domine les meilleurs des jeunes peintres actuels, non comme une hantise mais comme une expression instinctive. Un peintre japonais bouddhiste me disait à Nagoya, devant des Cézanne : « Il peint des pommes au lieu de figures, pour pouvoir parler davantage de lui-même ». Mais les lignes permettent au peintre de parler de lui-même mieux encore que la nature-morte ; et l'individualisme artistique qui est au centre de toute la peinture moderne — jamais peinture ne fut plus égotiste — se satisfait mieux par le dessin que par la peinture, mieux encore par l'écriture plastique que par le dessin. Comme les grands Persans, comme les Scythes, Masson, Miro, aboutissent à une écriture dont le dessin n'est plus que le moyen.

Le problème de Fautrier est parallèle : dans plusieurs de ses toiles, le sujet devient prétexte à une écriture épaisse et puissante, purement picturale, qui explique les toiles précédentes. Il y a là un tempérament très riche, d'une résonnance tragique presque constante, due sans doute à la nature même de l'artiste mais aussi à une double recherche : pousser à l'extrême l'intensité de la couleur, et parvenir à l'essentiel à force de sacrifices (les fioritures, les grattages de 1927 ont disparu ; parfois pourtant quelques concessions au lyrisme). Chacune de ces toiles semble violemment spontanée ; et celles qui la précédèrent montrent que sa force est faite de suppressions, de refus, de la volonté de ne conserver que le plus fort ou le plus aigu. D'où la puissance d'affirmation de cette peinture. Parce que chaque toile est faite de « ce qui est resté », il y a un monde de Fautrier, monde purement plastique, où le sujet ne compte pas, où les moyens de suggestion sont aussi éloignés de la pensée que ceux de la musique. Ce n'est pas parce qu'il a un « matériel » que Fautrier a un monde, c'est parce qu'il a un œil, une vision tragique. Devant ses meilleures toiles, je pense à Eisenstein ; et

parfois, bien qu'il s'agisse de fleurs, de paysages, d'un monde intense et lyrique, aux eaux-fortes de Goya. Beaucoup d'artistes, d'ailleurs se sont trompés de pays : Cervantès, Unamuno, Nietzsche devraient être Russes, Hugo et Chestov Espagnols (on peut continuer le jeu avec des titres : *Don Quichotte* s'appellerait *l'Idiot*) ; Fautrier, lui aussi, devrait être Espagnol, si l'Espagne acceptait d'exprimer par de simples rapports de couleurs sa tragédie essentielle et un peu parée. Ton austère, lyrisme pas toujours contrôlé, angoisse, intensité, grandeur.

Diverses gens considèrent ses œuvres actuelles comme des ébauches, comme les tentatives dont doit sortir une autre peinture. Le moyen le plus subtil de refuser un art aigu, c'est peut-être toujours de le croire formé d'ébauches.

ANDRÉ MALRAUX

*
* *

REVUE DES LIVRES

Baudelaire : Œuvres, II, publiées par *Y. G. Le Dantec* (La Pléiade).

Baudelaire est un bien plus grand critique que Sainte-Beuve. Ses pages sur Hugo sont de premier ordre. Quelle sottise que de vouloir l'opposer à Hugo ! Ils vont ensemble, et se comprennent l'un l'autre admirablement. Il y a des milliers d'idées vivantes ; de notes frappantes, à tirer du volume. Tout cela est bien connu ; mais il faut aussi donner un mot de louange au maître éditeur Schiffrin, qui sauve enfin la librairie classique française de la honte en face des Anglais et des Allemands.

DENIS SAURAT

■

Propos de table de Martin Luther, traduits et préfacés par *Louis Sauzin* (Editions Montaigne).

Le texte de base est le choix de Fr. von Schmidt, classique en Allemagne, un peu timide. Le traducteur l'a renforcé par des propos tirés de l'édition complète de Bindseil. On voit un Luther en liberté, coloré et gras, injurieux, attendri, sévère, rabelaisien. Mais toujours, au fond, la hantise du Diable et une ferveur angoissée en face du Juge. Traduction remarquable d'allant et de saveur. Une introduction scrupuleuse montre comment, sur les points de religion touchés dans le recueil, la pensée de Luther est imparfaite en face de la doctrine catholique.

MARCEL CASTER

■

Introduction à une manière de sentir, par *Pius Servien* (Boivin).

Henri Bremond, qui aime le romantisme, s'est laissé aller à dire que Pius Servien (Coculesco) a du génie. Et c'est peut-être vrai. Mais ce génie, s'il existe, aura pour sortir à traverser une effroyable couche de romantisme mort. J'ouvre presque au hasard (p. 82-83) : « un univers qui ne converge pas autour « de moi, dont l'inconnaissable n'est pas penché sur moi, dont « le néant n'est pas mon enveloppe... mais celle de l'amie qui « soupire en ce moment entre mes bras... Tais-toi, aie confiance « en toi-même. Laisse-toi flotter comme un nageur pris entre « les herbes ». En français, cela ne se dit plus. Pius Servien semble avoir quelques idées. Mais il faudra qu'il apprenne à les séparer du reste. D. S.

■

D'Homme à Homme, par *Luc Durtain* (Flammarion).

On peut aimer un tel livre parce qu'il est en dehors de toute classification ; qu'il apporte fixées, tantôt en études, tantôt en portraits, tantôt en réflexions, les pensées d'un homme au contact des œuvres, des êtres et du monde. On trouvera là des choses d'intérêt sur les écrivains de notre époque, sur la littérature, l'art, l'intelligence. Et c'est beaucoup.

Luc Durtain est robuste, il est cordial, il est bien pourvu. Un homme, oui, non pas trop humain, mais un peu trop en attitude d'homme. Ses écrits comme son nom ont quelque chose de heurté, d'anguleux, de tranchant, qui sonne parfois dur et ferme. Un souci, non pas d'être actuel, mais en clef avec la civilisation industrielle ; une langue qui charrie beaucoup d'apports scientifiques, lui jouent peut-être ce tour. Il a des idées, des images, parfois des bonheurs d'expression. Une inflexion souriante, cette « fleur » qui se pose en buée sur les baies, les pétales, les choses naturelles, ce serait sans doute ce qui permettrait d'aimer tout à fait son livre.

HENRI POURRAT

■

Aventures de Mer, par *Henry de Monfreid* (Grasset).

Beaucoup d'intérêt. Personnalité d'aventurier intéressante, et récit parfois vigoureux. Mais on est étonné qu'un homme d'autant d'expérience soit surpris et indigné parce que les Anglais se défendent quand il les attaque. Si on fait de la contrebande d'armes, et en temps de guerre... La naïveté est-elle nécessaire à l'homme d'action ? Mais on a l'impression que cette naïveté n'existe pas chez le héros, et a été délibérément ajoutée par lui au récit. Petite vengeance contre les adversaires, qui est bien d'un homme d'action, mais qui n'est pas de l'ordre littéraire. D. S.

■

Isola, par *Rose Celli* (Gallimard).

Délicieuse lecture, sans une fausse note : simple récit corse, histoire d'une jeune fille qui épouse par devoir un cousin au lieu d'un autre mieux aimé. On pense à *Maria Chapdelaine* et on se demande à la fin pourquoi ce n'est pas un chef-d'œuvre. Il y a cent ans, au temps du romantisme, cela eût été un chef-d'œuvre. C'est, par exemple, plus beau que *Graziella*. Il y a donc quelque chose en dehors de la valeur même d'un livre qui le place et le garde. C'est que *Graziella* nous apprend quelque chose que nous voulons savoir : cela reste un documentaire passionnant sur un état d'âme curieux pour nous. Mais *Isola* n'a de valeur qu'en soi. Avantage plus certain, mais plus dangereux : risque d'être oublié, parce que cela n'est rattaché à rien, aujourd'hui. Mais enfin, il faut retrouver notre âme romantique et lire *Isola*. C'est un plaisir qui vaut qu'on suspende un peu son jugement, et aussi une sorte d'acte de courtoisie envers des dieux morts.

D. S.

*

Le voleur d'étincelles, par *Robert Brasillach* (Alexis Redier).

Livre très curieux. Parfois, des pages admirables, des analyses, et des descriptions de grand talent. Mêlées à cela, d'ineffables naïvetés, en particulier sur l'occultisme et sur la religion. Un talent à travailler.

D. S.

*

L'Adieu (Jacques Aron **), par *Georges Friedmann* (Gallimard).

Trop long et trop lent ; et menace d'être plus long encore. Un grand nombre de scènes bien menées, une direction générale intéressante, dans le récit et dans la psychologie ; mais trop de pages perdues à expliquer longuement ce que le lecteur sait déjà ou comprend facilement. Par concentration, la série promise pourrait devenir un bon roman. Malheureusement Friedmann est tombé sur une parole de Gide : « Mais comment oser encore parler d'art aujourd'hui », qui portera malheur à Friedmann. C'est que Gide n'a que trop d'art, et a peut-être besoin de n'en plus parler ; mais Friedmann n'en a pas encore assez.

D. S.

*

Histoire d'une jeune femme, par *Lucien Marsaux* (Alexis Redier).

Histoire lamentable, en effet, et touchante, tant que les coïncidences inadmissibles et les accidents inconcevables ne s'en mêlent pas. Le fiancé perdu qui revient le jour du mariage de sa bien-aimée avec l'homme qu'elle n'aime pas ; le suicide

manqué ; le bien-aimé noyé. Cela ne peut plus prendre. C'est dommage, parce qu'il y a, lorsque le mélodrame ne terrasse pas l'auteur, des qualités qui pourraient devenir belles.

D. S.

*
* *

REVUE DES REVUES

A la Néante.

Ce n'est pas dans une revue, mais sur un bulletin de souscription au *Contre-ciel*, que nous avons lu ce poème de René Daumal :

Quel beau carnage sans colère en ton honneur, regarde :

dans cette nuit polaire aussi blanche que noire,
dans ce cœur dévasté aussi bien feu que glace,
dans cette tête, grain de plomb ou pur espace,
vois quel vide parfait se creuse pour ta gloire.

Ni blanc ni noir, ni feu ni glace,
ni grain de plomb ni pur espace —
ce monde-là est bien perdu !

Pour toi, suceuse de ma moelle,
toi qui me fais froid dans le dos,
pour toi cette dévastation — mais quel silence !

... silence et me voici, moi qui voulais crier
toute la lourde douleur condensée minuscule
dans le seul petit globe dur d'un univers,
moi qui voulais montrer mon sang, comme il coulait
quand mes ongles raclaient le dedans de mes côtes,
moi qui cherchais des mots triomphaux pour chanter
comme sifflait la hache dans les os de ma main
quand je m'amputais de moi-même,
me voici la parole coupée, me voici minuscule,
perdu dans le vertige absolu de ton sein,
me voici la voix blanche, me voici ridicule,
tout cela n'était rien.
Pour ta gloire, non pour la mienne, ce carnage,
et sans colère. Ce n'était rien de renier le monde,
de tuer le soleil, de tout trahir pour toi,
d'assassiner les larves-reflets de moi-même,
ce n'était rien de me crever les yeux :
j'étais sûr de toi comme de ma mort.

*
* *

Recherches philosophiques.

Comme l'*Année psychologique* et l'*Année philosophique*, *Recherches philosophiques* paraît sous la forme d'un volume annuel. Son fondateur est M. Albert Spaier, professeur à l'Université de Caen, auteur de travaux remarqués sur *La pensée concrète ;* il partage la direction avec MM. A. Koyré et H. Ch. Puech, directeurs d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes. La présentation matérielle de l'ouvrage fait un heureux contraste avec celle que les éditeurs français réservent le plus souvent aux livres de philosophie.

Il est facile de deviner les intentions qui inspirent l'entreprise. A tort ou à raison, la pensée française contemporaine passe pour n'avoir qu'une vitalité ralentie, que l'on oppose à la hardiesse anglo-américaine des constructions néo-réalistes, ou à la renaissance métaphysique de la phénoménologie allemande. Il semble qu'il y ait dans les *Recherches philosophiques* une invitation à la méditation audacieuse ; leur titre dit assez clairement ce qu'elles devraient être : le lieu où toute réflexion sérieuse et sincère pourra s'essayer. « Nous ouvrons cette revue, lit-on dans l'*Avertissement*, non seulement aux travaux d'allure définitive, mais encore à des recherches en cours. »

Une autre fin essentielle des *Recherches* serait d'offrir chaque année un miroir du monde, en publiant soit des traductions d'essais particulièrement représentatifs, soit des panoramas de l'activité philosophique dans divers pays, y compris ceux que les diplomates appellent les « petites nations ». Faire appel à une collaboration internationale est donc indispensable ; c'est d'ailleurs la tradition des grandes revues françaises de philosophie ; organiser cette collaboration devrait être et sera sans doute l'originalité de ce nouvel effort.

Le tome I est une réussite en ce sens que les problèmes vraiment actuels se trouvent poussés au premier plan. Sans doute, dans cet ordre de recherches, les points d'interrogation ne sont guère plus neufs que le monde lui-même ; mais le monde tourne et les points d'interrogation subsistent, immobiles, au-dessus d'un univers sans cesse inédit ; c'est pourquoi les seules philosophies qui entrent dans l'histoire sont celles que les hommes reçurent comme des « philosophies nouvelles ». La place du concret dans la spéculation métaphysique en apparence la plus abstraite, l'hésitation de l'esprit au moment de penser l'espace, l'écart de plus en plus impressionnant entre les choses que nous voyons et leur représentation scientifique, l'effort de l'âme pour suivre le mystique au-delà d'un langage lourd de réalité ineffable, la poursuite d'une éthique qui se révélerait à travers les variétés de l'expérience morale, l'obstacle de l'irrationnel, autant de questions posées par la vie même de l'intelligence au terme de ce premier tiers du vingtième siècle.

Ces préoccupations sont exprimées dans les études de MM. Jean Wahl, Spaier, Bachelard, Jean Baruzi, Müller-Freienfels, R. Johan, E. Leroux. Un *symposium* sur les méthodes philosophiques réunit des biologistes, des linguistes et des historiens. Des mémoires de Martin Heidegger et de John Laird, des panoramas de Dubislav, Müller-Freienfels, Verlaine, Bierens de Haan, I. Brucar et A. Reymond apportent de précieux témoignages sur la philosophie et la psychologie en Angleterre, Allemagne, Belgique, Hollande, Roumanie et Suisse romande. Il serait bien imprudent d'imposer une unité à des orientations infiniment diverses et peut-être même de chercher un point où l'on apercevrait la convergence des questions et la divergence des réponses. Il semble pourtant que l'idéalisme traverse une crise sérieuse ; ses représentants les plus fidèles sentent la nécessité d'un vigoureux effort pour « intégrer » le concret. Un idéalisme plus souple et moins dogmatique serait-il capable de ne rien laisser échapper du réel ? C'est au moment de lui faire crédit que les auteurs se séparent.

Une dernière partie des *Recherches* contient des « comptes-rendus et études critiques ». Il faut reconnaître ici que « la formule » n'a pas été trouvée ou plutôt que plusieurs formules ont été mêlées. M. H. Ch. Puech donne une bibliographie très complète de l'histoire de la philosophie ancienne, M. A Koyré un copieux bulletin de la pensée médiévale. Mais un choix s'impose : ou cette méthode devrait être étendue à l'histoire entière de la philosophie, ou, si la place fait défaut, il serait préférable d'y renoncer et d'analyser seulement les quelques ouvrages historiques dont la portée dépasse l'ordre de l'érudition. Le mieux serait encore que le succès des *Recherches philosophiques* permît de les doubler de *Recherches d'histoire de la philosophie.*

HENRI GOUHIER

*
* *

MEMENTO DES REVUES

L'Action Française (5 janvier) : *Une Jeunesse,* par Thierry Maulnier.

Art et Décoration (novembre) : *Pacific 231,* par André Cœuroy.

Cahiers du Sud (novembre) : *Poèmes* de P. de la Tour du Pin ; *Pierre Jean Jouve,* par Madeleine Israël ; (Décembre) : *Balistique,* par Valery Larbaud ; *Esquisse d'une phénoménologie du savant,* par Cl. Chevalley, et A. Dandieu ; *Poupées,* par L. Duesberg.

Dante (Janvier) : *Est Locanda,* par Bruno Barilli.

Esprit (1er nov.) : *Sur la Peinture d'aujourd'hui,* par Jean Lurçat ; (1er déc.) : *Programme pour 1933,* par E. Mounier ; *Contre ?* par Sylveire ; *Chronique de la vie privée.*

Europe (15 oct.-15 nov.) : *Comme un vol d'oissaux,* par Kathleen Coyle ; (15 janvier) : *Histoire de la Révolution Russe,* par Léon Trotsky ; *Poèmes* d'André Salmon ; *Sur un certain Front unique,* par Nizan.

Hic et Nunc (1) : *Principes d'une politique de pessimisme actif*, par D. de Rougemont.

Le Journal des Poètes (13 nov.) : *G. Ribémont-Dessaignes*, par Jacques Prévert ; *Poèmes* de G. Ribémont-Dessaignes ; (11 déc.) : *Poèmes* de J. Supervielle et de Jean de Bosschère.

Lectures du Soir (14 janv.) : *Le traité de paix*, par Vincent Muselli ; *Le début d'une grande œuvre*, par André Frank.

La Lumière : *Jupiter et Mars sont dans le Lion*, par Alain.

Le Manuscrit Autographe : *Récitatif pour l'Hiver*, par Emmanuel Lochac.

Marianne (18 janvier) : *Vieille France* (I), par Roger Martin du Gard ; *Stendhaliens et Beyliens*, par J. de Lacretelle.

Mercure de France (Janvier) : *Mathilde et les deux fils du soleil*, par François Porché.

La Nervie (1932. 6) : *Hommage à Franz Hellens*, par H. Krains, Jean Tousseul, M. Arland, G. Duhamel, etc.

Les Nouvelles Littéraires (17 décembre) : *L'Esprit en danger*, par J. Benda ; *Brunetière*, par A. Thibaudet ; (7 janvier) : *La Guerre et la Mort*, par André Chamson ; (14 janvier) : *Constantin Stanislawsky*, par Jacques Copeau.

Revue d'Allemagne (15 oct.) : *Philosophie de l'angoisse et politique du désespoir*, par A. Dandieu.

La Revue Française (25 octobre) : *Paradoxe sur le théologien*, par Gonzague Truc ; (25 Déc.) : *La critique qui a oublié l'essentiel*, par Thierry Maulnier.

La Revue de Paris (15 déc.) : *Valery Larbaud*, par Marcel Thiébaut ; (15 janv.) : *La main tendue*, par Ph. Hériat.

La Revue Universelle (1er janvier) : *Marcel Jouhandeau*, par R. Brasillach ; *La jument errante*, par J.-J. Tharaud.

Sang Nouveau : *La poésie de J. Supervielle*, par H. Dubois.

La Vie catholique (7 janv.) : *Entretien avec Bergson*, par E. Magnin.

* * *

La Condition Humaine appartient au même cycle que *les Conquérants*, et non aux « Puissances du Désert », commencées avec *la Voie Royale*.

* * *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrage d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe

INDICES DE REPRISE

Si l'on en juge par l'excellente tenue des grandes places financières et la fermeté de la plupart des matières premières, il semble qu'il y ait, enfin, quelque chose de changé dans la mentalité des capitalistes qui s'intéressent, de près ou de loin, à l'évolution de la crise mondiale.

Certes, tout ne va pas encore pour le mieux et le chemin qui mène à la guérison sera long et difficile ; mais on a l'impression que le mal ne s'aggrave plus et l'on perçoit deci delà d'assez encourageants indices de reprise qui autorisent tous les espoirs au seuil de cette nouvelle année.

L'optimisme boursier paraît donc justifié, à la condition, bien entendu, que tout le monde reste dans la note juste et que l'on ne se lance pas dans des anticipations que l'on ne tarderait pas à regretter. L'expérience des crises passées nous enseigne, en effet, que l'ordre économique ne se rétablit pas d'un coup de baguette magique. Il faut du temps, de la méthode et beaucoup de persévérance dans l'effort pour arriver à retrouver l'activité des affaires, la prospérité et l'optimisme

Je reste persuadé, d'ailleurs, que nous revivrons cet heureux temps où chacun était assuré de trouver le travail correspondant à ses capacités, où l'entrepreneur était récompensé de ses initiatives et où le capitaliste pouvait retirer de jolis gains de ses placements en valeurs mobilières. Et c'est en prévision du retour de cette période des « vaches grasses » qu'il convient dès maintenant, de rechercher et d'acquérir, sans plus attendre, les titres nettement sous-estimés et qui se relèveront vivement à la première éclaircie du marché.

Mais une pareille discrimination est malaisée car la qualité intrinsèque et les perspectives d'avenir de chaque affaire sont difficiles à découvrir pour le profane qui ne dispose ni des principes, ni des moyens d'investigations nécessaires pour arriver à un tel résultat.

Le capitaliste moyen est donc obligé, la plupart du temps, de se fier aux avis qu'il peut recueillir de droite et de gauche et c'est malheureusement ainsi que bien souvent il suit le fâcheux « tuyau » qui lui fait perdre en quelques jours le capital qu'il a mis des années à amasser.

Il est, en effet, assez curieux de constater que le même homme, méfiant en affaires, soucieux de sa santé et préoccupé de ses intérêts, qui fait appel en temps utile à l'avocat, au médecin, au notaire où à l'architecte, se montre d'une insouciance vraiment regrettable lorsqu'il s'agit pour lui de placer ses disponibilités en valeurs mobilières.

Et quand les déboires se manifestent, il jette feux et flammes contre le marché au lieu de ne s'en prendre qu'à lui-même, seul coupable de la mauvaise qualité de ses placements.

Lorsque vous achetez un titre, dites-vous bien que ce n'est pas un billet de loterie que vous prenez. Vous devenez, en fait, propriétaire d'une part d'association dans une affaire, et il importe que vous ne la payiez qu'à un prix raisonnable et susceptible de vous laisser, pour l'avenir, un bon revenu et une chance de plus-value en capital.

C'est pourquoi il ne faut s'engager dans la voie du placement qu'avec de grandes précautions, en s'entourant des conseils de gens sérieux ayant acquis l'expérience des affaires boursières par une longue pratique. En agissant ainsi, vous mettrez le maximum de chances de votre côté, vous éviterez bien des écueils et vous augmenterez avec le temps la valeur du capital que vous aurez investi à la Bourse. Et ce sera déjà pour vous un beau résultat, en ces temps d'insécurité monétaire et d'incertitudes politiques car, ne l'oublions pas, « l'argent est beaucoup plus difficile à conserver qu'à gagner ».

Bourse de Londres. — Le marché de Londres termine en excellente tendance après un cours accès de faiblesse consécutif à l'abandon de l'étalon-or par le Gouvernement Sud-Africain. La mesure qui vient d'être prise ne peut, en effet, que favoriser les compagnies exploitantes qui vont bénéficier d'une réduction sensible de leurs charges alors que leurs bénéfices d'exploitation ne subiront aucun dommage.

Cette constatation a eu une heureuse influence sur la tenue du compartiment qui termine en hausse sensible. Les grands truts notamment se distinguent par leurs progrès et on peut citer, parmi les plus favorisés, le Central Mining, la Rand Mines, la Goldfields, et la Rand Selection. La De Beers bien influencée par les déclarations optimistes faites à l'Assemblée du 24 Décembre termine au plus haut à 485 l'ordinaire et 660 la préférence.

André Ply,
de la Banque de l'Union industrielle française

PETIT COURRIER

C. G., Tarbes. — J'ai souvent attiré l'attention de mes lecteurs sur cette valeur.

Je la préconise encore. D'après des renseignements que j'ai recueillis, les Etablissements Sulitzer Frères ont pu doubler leur chiffre d'affaires durant ce dernier exercice. Au cours actuel, la valeur est intéressante à mettre en portefeuille. Elle paie un dividende très régulièrement epuis plusieurs années.

N. B. — Kali Sainte Thérèse. — La baisse de ce titre et ses mouvements très spéculatifs m'ont valu de multiples questions indiquant des points de vue variés. J'ai préparé une étude détaillée que je tiens à la disposition des abonnés porteurs de « *Kali Sainte Thérèse* » qui se trouvent indécis et souhaitent se documenter.